N° 889 46e Année T. CCLXI 1er Juillet 1935

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VI°

EXTRAIT DV CATALOGUE DES PVB-
CATIONS DV MERCVRE DE FRAN

COLLECTION
DES PLUS BELLES PAGES

Cette collection a pour but de mettre à la portée du grand public ce qu'il y a de meilleur ou de plus curieux dans les meilleurs ou les plus curieux écrivains. On a moins que jamais le temps de lire tout ce qui vaudrait la peine d'être lu, mais d'abord on n'en a pas toujours l'occasion : des œuvres sont trop volumineuses, d'autres sont rares, d'autres sont des plus mêlées.

La *Collection des plus Belles Pages* ne désire être classique que par sa valeur littéraire ou psychologique, et fait abstraction dans ses choix de toute idée morale ou éducatrice, se distinguant ainsi des collections de pages choisies publiées jusqu'à ce jour.

L'ARÉTIN

Les plus belles pages de l'Arétin. Notice de GUILLAUME APOLLINAIRE. Avec un portrait. (*Les Pagionamenti. Le Dialogue du Jeu ou les Cartes parlantes. L'Orazia. L'Hypocrite. Le Philosophe. Sonnets luxurieux, satiriques ou laudatifs. Lettres. Appendice : Bibliographie arétinesque. Vie de l'Arétin par Dujardin d'après Mazuchelli*). Vol. in-18.............. 1 vol.

CHAMFORT

Les plus belles pages de Chamfort, avec une Notice et un Portrait (*Produits de la Civilisation perfectionnée : Maximes et Pensées ; Caractères et Anecdotes. — Qu'est-ce que la Philosophie? — Petits Dialogues philosophiques. — Histoire de Madame Michelin. — Le Marchand de Smyrne. — Lettres. — Appendice : La Vie et l'Œuvre de Chamfort; Principaux ouvrages; Bibliographie*). Vol. in-18.. 1 vol.

CYRANO DE BERGERAC

Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac, avec des pages inédites, une notice de REMY DE GOURMONT, un portrait, deux gravures anciennes. (*Le Pédant joué, Lettres satiriques et amoureuses. Scènes de la mort d'Agrippine. Entretiens pointus. Voyage à la Lune et au Soleil. Fragments de Physique. Appendice : Documents biographiques. Jugements littéraires et scientifiques. Bibliographie*). Vol. in-18 .... 1 vol.

DIDEROT

Les plus belles pages de Diderot, avec une notice de JACQUES MORLAND et un portrait. (*Pensées philosophiques. Le Neveu de Rameau. La Religieuse. Jacques le Fataliste. Salons. Pensées et Fragments. Poésies. Correspondance. Appendice : ... nions sur Diderot. Anecdotes. Bibli... phie.*) Vol. in-18 ....

FRÉDÉRIC II

Les plus belles pages de Frédéri... avec un portrait et une notice et des ... de CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE. ... *toire de mon temps. Extrait sur la c... Pensées sur la religion. Poésie. Th... L'Ecole du monde. Œuvres diverses. ... respondance. Appendice. Bibliogra...* Vol. in-18 ....

MAURICE DE GUÉRIN

Les plus belles pages de Mauri... Guérin, avec un portrait et une noti... REMY DE GOURMONT. (*Le Centaure ... Bacchante. Glaucus. Promenade à t... la Lande. Sainte Thérèse. Journal. L... Appendice : Documents biographiqu... littéraires*). Vol. petit in-16 ......

HENRI HEINE

Les plus belles pages de Henri ... avec une Notice et un portrait (Po... *Intermezzo; Le Retour; Lieds; V... dans le Harz; La Mer du Nord; Atta ... Germania; Lazare.* — Prose : *Le Ta... Legrand; Les Dieux en exil; Le Rabb... Bacharach; Nuits florentines; Pe... Quelques lettres. — Appendice : ... ments et Bibliographie*). Vol. in-16.

HELVÉTIUS

Les plus belles pages d'Helvétius, ... un portrait d'après VAN LOO et une ... d'Albert KEIM (*De l'Esprit. De l'H... Notes. Maximes et Pensées. Le Bo... Lettres. Appendice : Documents, ... dotes, Bibliographie.*) Vol. in-18...

PRINCE DE LIGNE

Les plus belles pages du Prince de ... Avec un portrait. Notice de CH... ADOLPHE CANTACUZÈNE. (*Mes Ecarts. ... d'œil sur Belœil. Œuvres diverses. ... tre. Poésies. Bade et Bussy-Rabutin ... trichien. Le Prince Eugène de Savo... Feldzengmeister Bonneval. Casanova ... respondance. Fragments de l'histo... ma vie. Appendice : Anecdotes et ... graphie.*) Vol. in-18 ....

ALFRED DE MUSSET

Les plus belles pages d'Alfred de M... avec une Notice. Portrait inédit pa... SINGER, gravé sur bois (*Premières P... Poésies nouvelles. Contes et Coméd... prose. Appendice : Documents bio... ques*). Vol. in-16 ....

GÉRARD DE NERVAL

Les plus belles pages de Gérard d... val, avec une Notice et un Portra... *Filles du Feu : Sylvie; Angélique. ... Bohême galante; La Main enchan... Les Illuminés : Cagliostro. — Voy...*

Le prix des volumes de cette collection est de 15 fr., à l'exception de Mau... Guérin, Saint-Amant, Théophile, Tristan L'Hermite, 10 fr.

ient : Les Femmes du Caire; Constanti-ple. — Aurelia. — Poésies : Les Chi-res; Odelette. — Appendice : L'Ima-r de Harlem; La Mort de Gérard de rval; Bibliographie). Vol. in-18. 1 vol.

RÉTIF DE LA BRETONNE

Les plus belles pages de Rétif de la **étonne**, avec une Notice et un Portrait (*onsieur Nicolas : Souvenirs d'enfance; nnette Rousseau, Madame Parangon; ohire; Rose Bourgeois, etc.; — Le Pay-n et la Paysanne pervertis : Entretien r le Mariage; Le Viol; La Perversion sonnée. — Les Contemporaines : La ie Mercière. — Le Palais-Royal; Les les de l'Allée des Soupirs. — L'Année s Dames nationales, Charlotte Corday. Appendice : La Vie littéraire de Rétif; ra; Rétif et Mirabeau; Bibliographie*). l. in-16. .... 1 vol.

CARDINAL DE RETZ

Les plus belles pages du Cardinal de **tz**, avec un portrait d'après PHILIPPE CHAMPAIGNE et une notice de CHARLES RRIER (*Mémoires. Pamphlets. Conjura-n de Fiesque. Correspondance. Appen-e : Chansons et Libelles. Biographie et bliographie.*) Vol. in-16........ 1 vol.

RIVAROL

Les plus belles pages de Rivarol, avec e Notice et un Portrait (*Littérature : iversalité de la Langue française; Vol-re et Fontenelle. Petit Almanach de nos ands Hommes; Madame de Staël; Le nie et le Talent. — Politique : Journal litique national; Actes des Apôtres; tit Dictionnaire de la Révolution. — ilosophie : Lettres à M. Necker; Dis-urs préliminaire à un Dictionnaire de Langue française. — Fragments et nsées littéraires, politiques et philoso-iques. — Lettres. — Rivaroliana. — pendice : Documents; Bibliographie*). l. in-16 .... 1 vol.

SAINT-AMANT

Les plus belles pages de Saint-Amant, ec une Notice de REMY DE GOURMONT et Frontispice (*La Solitude. Le Contem-teur. La Jouissance. Le Palais de la lupté. La Débauche. Les Cabarets. Le lon. Orgie. Sonnets et Pièces variées. orices. Moïse sauvé. Lettres et Préfaces. pendice: Documents, Lexique et Notes*). l. petit in-16 .... 1 vol.

SAINT-ÉVREMOND

Les plus belles pages de Saint-Evremond, ec une Notice de REMY DE GOURMONT et Portrait (*Œuvres mêlées. Conversation Maréchal d'Hocquincourt avec le Père naye. Sur les Femmes. Sur les Plaisirs. Morale d'Epicure. De la Conversation. s Tragédies. Des Comédies. Pensées. ntiments. Maximes. Réflexions sur le uple romain. Comédies : Les Académi-ns. Les Opéras. Lettres. Appendice : cuments biographiques et littéraires*). l. in-18 .... 1 vol.

SAINT-SIMON

Les plus belles pages de Saint-Simon avec une Notice d'EDMOND BARTHÈLEMY et un Portrait d'après VANLOO. (*Mémoires : Scènes et Portraits. Anecdotes. Louis XIV et sa Cour. Jésuites et Jansénistes. Intrigues politiques. Scandales. La Régence. Appendice : Saint-Simon raconté par lui-même. Jugements littéraires. Bibliographie.*) Vol. in-16 .... 1 vol.

STENDHAL

Les plus belles pages de Stendhal (*Henri Beyle*), avec une Notice de PAUL LÉAUTAUD et un Portrait gravé sur bois d'après SÖDERMARK (*Journal. Henri Brulard. Souvenirs d'Egotisme. Préfaces. Le Rouge et le Noir. La Chartreuse de Parme. Anecdotes italiennes. Anecdotes françaises. De l'Amour. Correspondance. Appendice : Notice R. Colomb H. B. Anecdotes et Curiosités stendhaliennes*). Vol. in-16 .. 1 vol.

TALLEMANT DES RÉAUX

Les plus belles pages de Tallemant des Réaux, avec une Notice. HISTORIETTES : *Henri IV, La Reine Marguerite, Malherbe, Luynes, Richelieu, Louis XIII, La Fontaine, La Marquise de Rambouillet, Voiture, Bassompierre, Mesdames de Rohan, Marion de l'Orme, Pascal, Madame de Montbazon, Madame de Sévigné, Ninon de Lenclos, Mondory, Madame de Langey, etc. — Appendice : Documents biographiques et littéraires, Table de toutes les historiettes*). Vol. in-16. .... 1 vol.

THÉOPHILE

Les plus belles pages de Théophile, avec une Notice de REMY DE GOURMONT et le portrait de DARET. (*Odes et Stances. Elégies et Sonnets. La Maison de Sylvie. Fragments : Pyrame et Tysbé; Poésies diverses; Contes. Appendice : Documents biographiques; Anecdotes; Jugements littéraires; Le Parnasse Satyrique et le Procès. Bibliographie.*) Vol. petit in-16. 1 vol.

TRISTAN L'HERMITE

Les plus belles pages de Tristan l'Hermite, avec trois gravures, un portrait d'après DARET et une notice de AD. VAN BEVER. (*Les Amours. La Lyre. Les Vers héroïques. Les Heures de la Vierge. La Mariane. Les Parasites. Lettres amoureuses. Le Page disgracié. Ouvrages attribués à Tristan. Appendice : Biographie. Anecdotes. Jugements littéraires. Bibliographie.*) Vol. petit in-16 .... 1 vol.

ALFRED DE VIGNY

Les plus belles pages d'Alfred de Vigny. Notice de JEAN DE GOURMONT. Avec un portrait. (*Livre mystique. Livre antique. Livre moderne. Les Destinées. Cinq-Mars. Stello. Servitude et Grandeur militaires. Daphné. Quitte pour la peur. Chatterton. Journal d'un Poète. Correspondance. Appendice.*) Vol. in-18 .... 1 vol.

[E]N CHEMIN DE FER, PLUS ON EST, MOINS ON PAIE

●

[C]ela vous étonne! Il en est cependant bien ainsi, si vous voyagez avec [vot]re famille.

[P]our obtenir un billet de famille d'aller et retour, vous n'avez que deux [con]ditions à réaliser.

[1]° Etre trois au moins; la troisième personne peut être un enfant de moins [de] 7 ans.

[2]° Effectuer un parcours de 300 kilomètres au moins, retour compris.

[L]a première personne paie place entière, la deuxième 3/4 de place, la [troi]sième demi-place, chacune des suivantes quart de place, ce qui revient [à di]re que quatre personnes ne paient que deux places et demie.

[M]ieux encore, plus le parcours est long, moins on paie. Si vous accom[pli]sez plus de 400 kilomètres, retour compris, vous bénéficiez, en effet, [d'u]ne réduction supplémentaire de 10 % pour 3 personnes, 15 % pour [4 pe]rsonnes, 20 % pour 5 personnes, 25 % pour 6 personnes, etc... sur la [som]me correspondant au parcours effectué en excédent de 400 kilomètres.

[T]rois personnes seulement sont tenues de voyager ensemble, les autres [peu]vent obtenir des coupons individuels pour voyager isolément. En outre, [le c]hef de famille, qui désire revenir de temps à autre à sa résidence, peut [obte]nir une carte d'identité qui lui permettra de se déplacer à moitié prix.

[E]nfin, votre billet de famille vous permet d'expédier votre voiture auto[mob]ile avec près de 75 % de réduction. Par exemple, pour une 10 CV et [...]0 kilomètres de parcours — retour compris — vous ne payerez que [...] fr. 45 au lieu de 1.173 francs.

[L]es billets délivrés pendant la période des vacances, sont valables jus[q]u'au 5 novembre.

[P]our des indications plus détaillées, notamment sur la qualité des per[son]nes qui peuvent être comprises dans le billet, veuillez vous renseigner [aup]rès des gares, bureaux et agences des Grands Réseaux.

P. O. - MIDI

LA COTE D'ARGENT, LA COTE BASQUE, LES PYRÉN

TRAIN SPÉCIAL, 2e et 3e classes

PARIS-BORDEAUX-ARCACHON-BIARRITZ-PAU-LOURDES et re

Départ de Paris-Quai-d'Orsay.

Jeudi **11** Juillet à **22 h. 15** *(retour individuel par Bordeaux).*

BILLETS SPÉCIAUX D'ALLER ET RETOUR

valables jusqu'au **17** juillet, :-: avec réduction de **60 0/**

2e cl. **225** frs - 3e cl. **145** frs

Des billets complémentaires avec réduction de **50%** *permettant de rejoindre le train spécial peuvent être délivrés par certaines gares des Réseaux* P.O.-MIDI, ALSACE-LORRAINE ÉTAT et NORD.

Renseignements et billets : Aux gares de Paris-Quai-d'Orsay et d'Austerlitz; Aux Agences P.-(16, Bd des Capucines et 126, Bd Raspail; aux gares intéressées; au Bureau des Chemins de fer, Maison risme, 127, Champs-Élysées; Voyages à forfait : Bureau du Tourisme de la gare du Quai-d'Orsay et p Agences de voyages,

LES CHATEAUX DE LA LOI

en AUTOCAR

Au Départ de BLOIS *(Place de la Gare)*

1. — BLOIS, CHAMBORD, CHEVERNY, BLOIS
Prix par place : **18** fr.

2. BLOIS, CHAMBORD, CHEVERNY, CHAUMONT, BLOIS
Prix par place : **28** fr.

Au Départ de TOURS *(Place de la Gare)*

a) TOURS, COMERY, LOCHES, CHENONCEAUX, AMBOISE, TC
Prix par place : **36** fr.

b) TOURS, VILLANDRY, AZAY-LE-RIDEAU, CHINON, USSI LANGEAIS, LUYNES, TOURS
Prix par place : **34** fr.

c) TOURS. CHENONCEAUX, AMBOISE, TOURS
Prix par place : **25** fr.

d) TOURS, VILLANDRY, AZAY-LE-RIDEAU, LANGEAIS, CINQ-I LUYNES, TOURS
Prix par place : **22** fr.

e) TOURS, CHAUMONT, BLOIS, CHAMBORD, CHEVERNY BLOIS, TOURS
Prix par place : **50** fr.

NOTA. *Ces prix ne comprennent pas le droit d'entrée pour la visite de certains cl*

GAZ DE PARIS

Réunis le 18 juin en assemblée générale ordinaire, les actionnaires la *Société du Gaz de Paris* ont approuvé les comptes de l'exercice 1934 accusent, un solde créditeur de 14.397.142 fr. dont 1.709.499 fr. de iquat de l'exercice 1933, et 12.687.643 de bénéfice réalisé en 1934. bénéfice se compare avec celui de 11.981.779 fr. qui avait été obtenu 1933.

Le dividende a été fixé à 25 fr. par action. Un acompte de 10 fr. net nt été payé le 20 janvier dernier, le solde qui est de 15 fr., dont 5 fr. et 10 fr. brut, sera mis en paiement à partir du 1er juillet, sous dé-tion des impôts. Une somme de 1.737.607 fr. est reportée à nouveau.

LE MACHINISME ET L'ESPRIT DES SCIENCES CONTEMPORAINES

Il ne faudra pas nous étonner si nous voyons se prolonger cette « querelle du machinisme » qui a révélé des oppositions profondes entre des esprits voisins par la culture et qui nous inspirent un égal respect. Une telle controverse n'est point, en effet, de celles que puissent clore des arguments; elle s'alimente de sentiments, de passion, de foi: et c'est pourquoi elle garde un intérêt toujours si vif.

Il me paraît toutefois que le débat est vicié par quelques malentendus, et, en abordant ce sujet plein d'intérêt pour tous les hommes, mais qui doit requérir plus encore l'attention de ceux qui, de près ou de loin, touchent à la science, je n'ai d'autre but que de chercher s'il n'existerait pas quelque moyen de donner à la dispute, sinon une conclusion, du moins une base acceptable.

§

Il est un premier point sur lequel nous devons, quoi qu'il nous en coûte, nous expliquer franchement, celui qui concerne la nature exacte des relations entre les sciences abstraites et leurs applications pratiques: car cette question est, ou plutôt devrait être, à la base des discussions auxquelles se livrent les fervents du machinisme et ses contempteurs.

Je sais bien que je vais étonner, et sans doute indigner quelques hommes sincères, formés comme vous, comme moi-même et tant d'autres, à concevoir scientifiquement, qui nourrissent à juste titre un respect mêlé de gratitude

pour les disciplines qui les ont façonnés, et qui se trouvent, d'autre part, saisis d'effroi devant les excès de ce que nous appelons la « civilisation machiniste » actuelle.

Ils ne songent pas, ils s'efforcent, dirait-on, de ne pas songer qu'*il y a un lien fatal entre le machinisme et la science:* « Certes, disent-ils un peu naïvement, nous condamnons les monstres d'acier, l'obsession de la vitesse, le travail standard, les nourritures chimiques, les objets d'art en série,... oui, mais, la Science, c'est bien autre chose,... la pure, la vraie science, dont les sucs nous ont nourris!... Rien de commun entre les deux... » Et ils ajoutent: « Nous ne sommes pas des parricides... »

C'est là une attitude excusable parce que non méditée, et même à peu près inconsciente. Mais, réfléchie, elle témoignerait d'une timidité regrettable. Devant un problème aussi vaste, aussi angoissant que celui du machinisme, nous serions dignes de blâme si, pour des raisons de sentiment, ou par crainte, ou par pudeur, nous reculions devant les découvertes possibles (quelles qu'elles soient), que nous réserve la recherche loyale, complète, des responsabilités!

« Il se joue dans le monde, dit Höffding, une grande bataille entre la fidélité et la sincérité. » Essayons aujourd'hui très sincères...

Nul ne confond, c'est entendu une fois pour toutes, la Science elle-même et telle application qu'on en tire. Les progrès de la première requièrent du génie, la seconde n'exige que de l'ingéniosité. L'une est désintéressée, l'autre se traduit en titres de Bourse. Celle-ci, en principe, prétend à une existence absolue, non soumise au caprice des événements, des passions ou des modes celle-là vit d'une précaire vie terrestre. Tout cela est vrai, mais ne prouve rien.

Observons d'abord qu'il y a *filiation*. L'existence de la chimie industrielle, de l'automobile, de l'aviation, le machinisme pris en bloc, ont eu pour condition première — personne ne le niera — la spéculation d'une haute science. Elles y étaient incluses comme une partie est incluse dans le tout; elles sont ses filles. Or, il ne fa

guère de doute que les parents sont (avec des nuances, sans doute, et à des degrés divers) responsables de leurs enfants! C'est là une loi naturelle que nous pouvons trouver cruelle ou injuste, mais à laquelle il faut bien que nous nous soumettions. Trouvez-vous que la Science a fait de vilains petits? C'est en vain que vous plaiderez: « Elle n'a pas voulu cela... » Car, si elle n'a point discerné la direction et la puissance des forces nouvelles qu'elle apportait aux hommes, c'est qu'elle était soumise, elle aussi, et bien plus que ne le faisait croire son impassible figure, à une fatalité, qui était sur elle, convenez-en, comme une tâche, comme un outrage.

Mais la Science et le Machinisme modernes ne sont pas unis seulement par une filiation. Ils sont unis, bien plus fortement, par une multitude d'aspirations communes, par la candeur aveugle et parfois touchante qui a favorisé leur commun essor, et, en définitive, par une véritable mystique. Il n'y a que très peu de différence — en esprit, sinon en génie — entre le réalisateur d'un appareil « qui doit simplifier le travail des ouvriers », et le chercheur abstrait qui associe vaguement la dignité humaine ou la somme de bonheur sur cette planète à la découverte d'un nouveau principe. Aux yeux des gens, l'un et l'autre sont « bienfaiteurs de l'humanité ». Et il y a quelque vérité après tout dans la croyance populaire qui égale — pour le moins — Philippe de Girard ou Raspail à Newton.

En fait, l'inventeur d'instruments et le grand savant, tels que nous les apercevons aujourd'hui, sont bien de la même famille. Ils ont le même élan, la même foi. Et cette foi a pour objet l'esprit humain, l'avenir et la grandeur de l'homme.

Le machinisme, comme la Science dont il dérive, dont il est, si l'on veut, une manifestation, traduit cette croyance que l'homme, en pénétrant les secrets de la nature, n'augmentera pas seulement sa puissance matérielle, mais deviendra plus heureux, ou meilleur, ou plus grand... De là cette force d'enthousiasme qui emplit les nuits de l'astronome, suggère à l'ingénieur ses arti-

fices, nourrit les méditations immobiles du naturaliste, et fait irrésistible l'obstination d'Harvey ou d'Einstein.

§

Je m'empresse de dire, avant d'aller plus avant, que je ne me prononce pas pour l'instant, que je ne me prononcerai probablement pas tout à l'heure d'une façon décisive, pour ou contre la Science et le machinisme: car il ne faudrait pas être surpris que ces choses échappassent, pour des raisons diverses, à tout jugement formel. Je veux simplement attirer l'attention, quitte à y revenir par la suite, sur ce fait trop oublié, à savoir: que les deux choses sont étroitement solidaires — qu'il est impossible de les dissocier tout à fait, et que, *faire le procès du machinisme, c'est, par quelque côté, attaquer la science:* non pas peut-être la Science idéale que nous ne connaissons point, et que nous jugerions sans doute bien inhumaine si elle nous apparaissait tout à coup, mais celle-là même qui nous a faits ce que nous sommes, qui est à peine plus vieille que nous, et qui continue à transformer de jour en jour la terre sous nos yeux.

Cette Science-là, il faut que nous la contemplions enfin sans prévention, sans faiblesse. Si, après un froid examen, elle garde sur nous son prestige, ce sera tant mieux; si elle nous déçoit, nous le dirons crûment. Aidez-nous, Georges Duhamel, vous, le plus illustre parmi les ennemis de la machine et de la civilisation industrielle; soyez notre guide; montrez-nous comment on s'efforce de comprendre et d'aimer, combien on souffre s'il faut que l'on condamne...

Mais au fait, qui parle de condamner? Et qui parle d'absoudre? Nous allons, selon toute apparence, trouver ici trop de choses mêlées, mauvaises ou bonnes, pour qu'il nous soit permis d'espérer satisfaire les esprits avides de solutions catégoriques. Au risque de décevoir, il faudra, si la vérité l'exige, accueillir les restrictions, les demi-teintes, et peut-être ne pas conclure. Nous verrons bien!

§

Nous sommes nés de pères hantés par un espoir gran-

diose et qu'il nous est trop facile de juger puéril. Ces hommes qui, souvent à leur insu, participaient, quelles que fussent leurs opinions, à ce courant d'idées qu'on nomme aujourd'hui, non sans dédain, l'esprit de 1848, croyaient plus ou moins à la « rédemption par la Science ». Ennemis des tyrannies et des tyrans, ils rêvaient une Science régnant en bon despote sur le monde...

Une suite prodigieuse de découvertes, les merveilles (croyaient-ils) d'applications pratiques telles que l'histoire n'en connaissait point d'autre exemple, les avaient grisés, ce qui ne saurait surprendre. Il leur semblait que l'humanité avait asservi les forces de l'univers; des perspectives infinies s'étendaient devant eux, et ils attendaient une suite de miracles.

Ne croyons pas que tout ait été vulgaire, comme on a voulu nous le faire croire depuis, dans cette attente passionnée; n'écoutons pas, même aujourd'hui, ceux qui ne voient, dans la recherche des secrets matériels, que grossièreté, bassesse... Tant de réalisme s'étayait de haute ferveur: ferveur de l'humanité, ferveur de la vérité pure. Les âmes de ce temps montraient, certes, plus de candeur que de malice; si elles se sont abusées, c'est de bonne foi.

A ces hommes du XIX[e] siècle, les Sciences apparaissent comme des créations purement humaines, ce qu'elles sont en effet, puisque la « révélation » n'y participe point. Comment auraient-ils pu résister au vertige causé par le sentiment d'une puissance jusqu'alors jugée utopique? D'autre part, les suggestions immenses ouvertes, ici par Copernic et Newton, là par Lamark et Cuvier, agrandissaient pour eux les limites et les rythmes de l'univers, et ils songeaient que seule, comme l'a dit un philosophe, « la pensée humaine a découvert cette grandeur ».

Il n'en fallait pas plus pour que se formât et prospérât, mêlée à une religion de l'humanité, une religion de la nouvelle œuvre humaine. Les deux choses ici sont étroitement liées: il n'est que naturel que l'époque des premières machines ait vu naître les doctrines socialistes, que l'âge des Fulton et des Stephenson soit également l'âge des Proudhon et des Fourier.

On a vite fait de moquer ou de condamner en bloc toutes les croyances intriquées, dissemblables mais solidaires, qui donnent son caractère dominant au « stupide » dix-neuvième siècle. Même si le rêve de nos pères a été vain, comme je le crois sincèrement, on ne peut dénier qu'il ait eu, à sa façon, et, ne fût-ce que dans sa générosité parfois puérile, une certaine ampleur. Plus encore: une force religieuse.

Nous nous apercevrons un jour que nos pères ont transposé, et que nous transposons, dans nos conceptions les plus positives, dans nos méthodes, dans nos travaux, et jusque dans notre vie d'artisans, un peu de ce qui, en d'autres temps, vivifiait la seule contemplation. Déshabitués de toute spéculation vraie, sevrés (par notre faute, il faut le croire) des aliments spirituels que l'histoire, à défaut d'observation directe, nous montrerait nécessaires à la vie de toutes les communautés depuis les origines du monde, nous parons d'idéalisme ce qui ne devrait requérir que notre attention la plus objective. C'est à juste titre qu'on a parlé de la « Religion de la Science » : Si cet étonnant assemblage de mots ne répondait pas à une vérité de fait, nous n'aurions eu ni le spectacle d'un essor inouï dans le domaine de la découverte objective, ni celui d'un bouleversement total des conditions de la vie humaine, ni enfin l'exemple de savants admirables non seulement par leurs œuvres, mais aussi par leur existence vouée et parfois même sacrifiée au dogme nouveau. On ne comprendrait pas, sans l'intervention d'une foi puissante et véritablement religieuse, la vie et la mort d'un Bergonié, dévoré par le « mal des rayons », réduit, de mois en mois, par des amputations successives, et s'acharnant jusqu'au dernier jour, de tout ce qui lui restait de corps et de volonté.

Et le savant n'est pas seul à diviniser la Science: la masse des hommes collabore à cette transfiguration. On peut même croire que l'absolu, à cet égard, est plus encore dans le peuple ignorant que dans l'élite. L'être le plus humble a la fierté naïve, donc intransigeante, des prodiges que ses semblables font surgir à ses yeux, et penche à les investir de surnaturel.

Une suggestion mutuelle s'établit entre tous ces croyants, constituant dès lors un phénomène social. Elle enveloppe à leur insu les hommes, les plus frustes et les plus subtils, et le savant, dans son laboratoire, ne lui échappe pas. « La vie, a dit Simmel, se transcende elle-même. »

§

Quelques voix discordantes, vers la fin du XIXe siècle, osèrent s'élever, parmi les concerts de louanges. Elles ne nous apprendront rien, si ce n'est que le problème de la Science fut, à cette époque, posé de travers. Je fais ici allusion aux hommes qui, à l'exemple de Ferdinand Brunetière, proclamèrent avec éclat la « faillite de la Science ». Il me semble que, pour crier sa désillusion comme le fit Brunetière, il fallait avoir nourri des espoirs dont on discerne mal les limites. Faillite en quoi? Qu'attendiez-vous donc? Vous pensiez sans doute que la Science allait produire une miraculeuse évolution des tendances de l'homme? Qu'elle allait supprimer sur la terre et en nous toute sorte de mal? C'est donc que vous la voyiez avec les yeux de croyants? Et ne seriez-vous donc simplement que des croyants désabusés?

Non pas. Vous êtes toujours des croyants, mais à rebours. Attribuer à la Science des volontés mauvaises, l'investir d'intentions diabolique, c'est, à peu de chose près, imiter les adorateurs de la jeune déesse. Que vous donniez pour patrie à la Science le ciel ou l'enfer, c'est, de toutes façons, lui accorder des attributs supranaturels auxquels elle ne peut prétendre; c'est, dans un cas comme dans l'autre, commettre un contresens.

La Science, ou ce que nous nommons ainsi, bornée par nécessité à la connaissance de rapports physiques, géométriques, mathématiques, de rapports d'effets à causes, a donné aux hommes, de façon accessoire et comme fortuite, des instruments dont ils se servent, bien ou mal, pour changer les conditions de leur vie. Mais cette création de l'homme est la chose la plus étrangère à l'homme, et rien n'est plus surprenant que de la voir investie d'une valeur morale ou spirituelle. Vous coupez votre pain

avec votre couteau et ne le divinisez point pour cela; et de même, s'il advient que la lame vous entaille la main, vous ne parlerez point de la « faillite du couteau ».

Nous touchons ici à l'un des malentendus essentiels.

Que la science ait pour condition première et pour point de départ une activité spirituelle, on ne peut guère en douter. L'acceptation de la notion de causalité qui domine toutes les recherches expérimentales est un fait spirituel; et, même dans le domaine strictement mathématique, le postulat euclidien des parallèles, qui est une « demande », et non pas un « théorème », implique une manière de croyance. Bien plus, quels que soient les horizons ouverts par la géométrie non-euclidienne, toute démonstration exige, comme l'observe Lalande, non seulement « l'assimilation des choses entre elles, mais aussi et avant tout l'assimiliation des esprits entre eux », ce qui est déjà une intrusion de la métaphysique.

Mais ici la métaphysique n'est qu'un accessoire, méprisé par la plupart des savants, ou ignoré d'eux, ou même catégoriquement nié.

Tout autre chose est la vie spirituelle elle-même, concentrée sur son propre objet, et prise comme fin.

C'est un médecin, le professeur Grasset, qui, vers la fin du XIX[e] siècle, a eu le mérite de marquer avec le plus de netteté les différences qui séparent l'esprit scientifique et l'esprit métaphysique. On éprouve quelque surprise, aujourd'hui, à voir qu'il a déployé tant d'efforts, dans son livre *Les limites de la Biologie*, pour en arriver à un pareil truisme; mais il faut se reporter à l'époque où cet ouvrage fut écrit pour concevoir la légitimité d'une si laborieuse démonstration: c'était le temps où quelques chercheurs, saouls de découvertes, proclamaient avec superbe que la Science était capable de tout éclairer, de tout emplir, et que le métaphysique n'avait plus de raison d'être...

Grasset, en réalité, a enfoncé une porte ouverte quand il a soutenu que « chacun peut, s'il le croit bon, et, sans contradiction, aller successivement à son laboratoire et à son oratoire », ce que Renouvier exprimait de façon

à peu près semblable: « Le théisme n'exclut nullement l'esprit positif, là où l'esprit positif est à sa place. »

Que de telles affirmations aient été nécessaires, on s'en étonnerait vraiment si l'on ignorait les excès des prétentions scientifiques il y a quarante ans, et à quel point le public lui-même était entraîné.

Il a fallu que le vertige qui a saisi cette époque fût irrésistible pour que, durant des années, l'Eglise elle-même, inquiète de la force nouvelle qu'était la Science, daignât lui demander des justifications, composer avec elle, opposer des savants à elle aux autres savants, et discuter, petitement.

On voit les dangers d'une telle complaisance: que l'Eglise argumentât avec la Science en se plaçant sur le terrain scientifique, c'était d'abord accorder une valeur éminente à ses méthodes et, par contre, soumettre le spirituels aux critères qui ne valent que pour le concret; c'était en somme changer de plan. Le profane qui, par des travaux d'exégèse, par des recherches d'histoire ou de cosmographie, ou de linguistique, fait la critique d'un texte sacré, celui-là est dans son rôle, un rôle borné sans doute, mais qui lui appartient en propre, et qu'il remplit de façon logique.

Par contre, si vous défendez ces mêmes textes à l'aide d'arguments tirés des sciences qui sont précisément parmi les plus flottantes et les plus incertaines, vous risquez de nous faire croire que la vertu directe qui émane de l'Ecriture n'est plus suffisante pour entraîner notre adhésion: pour nous montrer la lumière, vous ajoutez un quinquet au soleil de midi.

L'énergie spirituelle vraie se développe dans un sens qui n'est ni celui de la science, ni celui de la simple raison, bien qu'elle produise en toute activité humaine une sorte de reflet. L'Orient perçoit profondément cette prééminence, et s'embarrasse peu de critique matérielle. Et c'est pourquoi un brahmane ne se demandera jamais, par exemple, si Krishna est ou n'est pas un personnage historique, parce que Krishna garde à ses yeux, dans un cas comme dans l'autre, la même réalité, et que, par suite, la question n'a plus aucun intérêt pour lui.

Mme David-Neel rapporte, à ce sujet, une légende thibétaine pleine d'un sens profond : les habitants d'une région du Thibet avaient reçu en dépôt une fausse relique, qui n'était qu'une dent de chien; mais leur adoration fut si grande que le pauvre objet finit par émettre des rayons; et c'est pourquoi les gens de ce pays disent, sans ironie aucune: « L'adoration fait jaillir de la lumière, même d'une dent de chien! » Ce n'est plus la vérité objective qui crée pour eux la foi; c'est au contraire la foi qui crée la vérité.

Nul exemple, je crois, ne peut montrer plus fortement l'abîme entre le spirituel et le rationnel; aucun ne peut nous faire mieux comprendre, par contraste, à quelles confusions nous a entraînés l'exercice unilatéral des méthodes scientifiques.

De toute façon, il apparaît que l'Eglise fait preuve d'une très grande sagesse en renonçant maintenant à des controverses scientifiques sur les origines du monde, la création de l'homme, l'évolution, etc..., — en proclamant qu'il existe deux connaissances distinctes, qui ont chacune leur domaine propre, — et en concluant avec Grasset: « Chacun chez soi! »

§

Mais, « chacun chez soi », c'est facile à dire, et moins facile à observer. Dans l'agitation de notre vie moderne, nous n'avons plus le loisir de la spéculation et nous avons perdu le goût, même de celle qui aurait pour objet notre existence propre. C'est pourquoi nous ne nous apercevons que confusément et avec peine que l'ensemble de nos recherches et de nos connaissances, aussi bien appliquées que conceptuelles, est toujours sous l'emprise d'une pensée quasi religieuse, ou pour parler plus exactement, d'une fausse mystique.

Et il se trouve que cette mystique plus que suspecte est faite d'aspirations vagues, sentimentales la plupart du temps, ce qui, rapproché de choses où la précision prétend être de règle, ne laisse pas de produire un curieux effet. Je ne suis pas le premier à relever ce

qu'il y a de bouffon dans ce mélange de sentimentalité et de positivisme.

Il y a parmi nous un métaphysicien, M. René Guénon, à qui l'avenir, il n'en faut pas douter, donnera une place éminente. M. Guénon a marqué puissamment, violemment, l'opposition qui existe entre « la connaissance » tout court, et « les connaissances » dont les Occidentaux d'aujourd'hui sont si vains. Avec un plaisir personnel qui se dissimule mal, il commente l'opinion des Hindous sur notre « savoir ignorant ». Je ne trouve pas qu'il ait tort, loin de là, et je suis, quant à la doctrine, de ceux qui ont trouvé en M. Guénon un guide et un appui. On est seulement surpris de discerner, dans l'argumentation de son livre *Orient et Occident* par exemple, tant de passion, tant d'ardeur belliqueuse, transparaissant étrangement dans l'abstraction d'un style volontairement impassible, chaque fois que revient le mot de Science.

M. Guénon éprouve, c'est visible, de la joie à nous persuader que, si nous nous sommes écartés des voies éternelles, la faute en est à l'esprit des Sciences. Pourquoi cette rancœur? D'abord, parce qu'on est venu à ne plus concevoir un esprit scientifique pur, dégagé de tout pragmatisme; parce que la Science a pris parti dans mille questions où elle n'a rien à voir; parce que, pour certains, comme M. Guénon, elle n'est plus, comme il serait naturel, une force indifférente, mais une force agressive; parce que les excès de la Science *paraissent* s'opposer à l'esprit métaphysique. Je crois, pour tout dire, que si la Science avait su demeurer la chose tout extérieure qu'elle doit être, M. Guénon porterait certes, sur elle, le jugement même que nous connaissons, mais dans des termes et sur un ton nouveau, et sans plus se fâcher contre elle que contre un caillou qu'on écarte de son passage.

Je ne suis pas absolument sûr, d'ailleurs, que M. Guénon ne confonde pas, sur ce point, les effets et les causes. Que l'abandon de la grande culture intérieure ait coïncidé avec le développement des sciences physiques, ce n'est guère douteux. Mais je ne puis tout à fait approuver l'auteur quand il nous dit: « Ceci a tué cela. » Et je dirai

même, pour exprimer la chose en peu de mots, que *c'est, au contraire, l'épuisement momentané de la pensée métaphysique en Occident qui a « appelé » la Science.* Voilà une proposition sur laquelle il faut bien que je m'explique, car je ne doute pas qu'elle heurte quelques bons esprits.

J'observe d'abord que la Science moderne n'a donné ses effets que peu à peu, qu'elle a eu des débuts modestes, et que c'est cependant au cours des années voisines de sa naissance qu'elle a paru s'opposer avec le plus de force à l'esprit métaphysique ou religieux. La Réforme, la Renaissance, en effet, n'ont pas connu le machinisme, ni même, sérieusement, la machine, et la Science, leur mère, était encore dans l'enfance. On ne peut pas expliquer le XVI[e] siècle, à moins qu'on ne soit de parti-pris, par la trop facile raison d'un « développement monstrueux » des sciences, qui ne devait survenir que trois siècles plus tard. Non, l'esprit seul était changé, hésitant encore, et n'ébauchant qu'une tendance.

Mais pourquoi cette évolution s'est-elle amorcée alors? Parce que, pour des raisons profondes, l'âme du moyen âge était épuisée, et que l'homme, lorsqu'il se trouve privé d'un des éléments nécessaires à sa vie, découvre toujours en lui ou autour de lui un moyen de suppléer à ce manque.

§

Je suis forcé ici d'ouvrir une parenthèse. On ne manquera pas, en effet, de me demander pour quelles raisons je pense que l'âme du moyen âge était ou paraissait être morte à l'époque où se manifestèrent les premières tendances de l'humanisme, c'est-à-dire (sans chercher des précisions), à partir du XIV[e] siècle.

Je pourrais répondre que c'est là un fait et qu'il ne m'appartient pas de l'expliquer ici. Mais nous nous contentons mal de constater ce qui est; et il nous semble qu'un phénomène, si évident qu'il apparaisse, n'a qu'une réalité incertaine si nous ignorons *pourquoi* il s'est produit.

Soumettons-nous donc de bonne grâce, et voyons s'il nous est possible de discerner les raisons qui ont en-

traîné, sinon la disparition totale, du moins l'affaiblissement des forces spirituelles qui marquent le moyen âge d'une si particulière empreinte.

D'abord reconnaissons que ce qu'on nomme « Spiritualité » n'a pas forcément et toujours, une existence isolée, et si j'ose dire, à contours précis. La spiritualité imprègne, à des degrés divers, les conceptions les plus réalistes, notre science la plus positive, et les actes mêmes de ceux qui, s'ils lui accordaient leur attention, la mépriseraient le plus. Il n'y a pas de fait humain qui soit absolument soustrait à cette emprise, de même que, paraît-il, le noir absolu n'existe point.

Mais à côté des compromis et des mélanges, il est une forme de spiritualité qui se caractérise par une certaine intensité dans un comportement de l'âme, par une attitude métaphysique déterminée; et l'expression suprême de cette attitude est réalisée par l'extase, c'est-à-dire par la « connaissance directe » de ce qui échappe à la raison... Je m'arrête, car il y aurait du ridicule, on en conviendra, à résumer en quinze lignes Plotin, Pythagore, sainte Thérèse, Lao-Tseu, et quelques autres... Et, au fait, pourquoi chicaner sur un mot, lorsque nous concevons ou devinons ce qu'il contient?

En bref, on nous dit que le moyen âge a vécu de spiritualité, de mysticisme; et tout le monde est d'accord là-dessus.

Ce mysticisme et cette spiritualité baignaient dans l'atmosphère du catholicisme. Certes, il est sans doute exact que la pensée humaine n'a jamais été plus libre qu'en ces siècles que nous connaissons si mal, et qu'il est de mode aujourd'hui de nommer « Siècles de lumière » après les avoir nommés « Siècles de ténèbres ». Mais la liberté des hommes du moyen âge s'exerçait, sans qu'ils s'en doutassent seulement, dans les limites et sous l'action du dogme religieux; et ce n'était même pas là une restriction, car il n'y a pas de contrainte là où existe une libre acceptation, allant même jusqu'à l'oubli total de la contrainte. Au vrai, le dogme peut être ici justement comparé à un tremplin: partir du tremplin était la seule façon qu'eussent les individus de s'élancer, de s'élever.

Spiritualité et Catholicisme, en gros, ne faisaient qu'un.

On en arrive ainsi à soupçonner que, si la spiritualité a subi un déclin, c'est dans une désorganisation interne, peut-être passagère, du catholicisme à cette époque, qu'il faut en chercher la cause.

Je n'ai nulle prétention au rôle d'historien, et il est certain par ailleurs que des arguments tirés de l'histoire seraient déplacés ici. Pour aller directement au fait, je dirai simplement que *l'Eglise, à la fin du moyen âge, a souffert d'un excès de pouvoir temporel.* Il me paraît évident, soit dit incidemment, que le mal continue, et que le catholicisme aurait beaucoup plus de force véritable, s'il n'était investi d'une puissance qui ne se manifeste plus sans doute dans le gouvernement d'un Etat proprement dit, mais qui pèse d'un poids toujours énorme sur les intérêts, les ambitions, la fortune des sociétés et des individus: « Moi, disait naïvement Paul Cézanne, moi, je suis avec Rome; ces gens-là sont les plus forts! » Il avait raison. Et je ne ferais point reproche à l'Eglise de son pouvoir matériel, si je ne considérais précisément sa mission véritable comme sacrée entre toutes.

Ce n'est pas pour rien, ce n'est pas sans une intention de symbole, que le vœu de pauvreté est imposé aux moines. « Prends ton bâton, et va mendier ton pain », dit au pape un écrivain profane, que les catholiques jugeront sans nul doute impertinent. Et l'autre, bien pensant, celui-là: « Quand mettrez-vous enfin le cap sur l'Eternité? » c'est-à-dire: « Quand serez-vous en dehors et au-dessus du monde, de ses agitations, de ses combinaisons, de ses luttes? » Il est autour de moi, à l'heure où j'écris, des esprits vraiment religieux, qui viendraient facilement à l'Eglise si elle était nue, dépouillée, si elle était pauvre, au sens absolu du mot. Ce qui attire parfois ces esprits-là vers les doctrines orientales, — faisons abstraction d'un snobisme assez bas qui tient une certaine place ici, — ce n'est pas autre chose que le manque total « d'efficace temporelle » de ces doctrines.

J'admire qu'on puisse nous dire, de façon plus ou moins voilée: « Il faut bien que l'Eglise défende ses enfants, qu'elle favorise leurs entreprises, qu'elle les

pousse dans la vie, car les « organisations » adverses ne s'en font pas faute pour les leurs; et, dans ces conditions, ...etc... » Ces partisans, quelle pauvre idée se font-ils donc de la force irrésistible qu'il y a (qu'il y aurait), dans la vérité toute pure! Croient-ils qu'il est nécessaire qu'ils viennent au secours de la lumière, qu'ils lui donnent un coup de main, qu'ils attirent vers elle les gens en leur montrant les petits profits de la chose? Ce sont, en vérité, des hommes de peu de foi.

L'esprit du moyen âge a disparu ou s'est momentanément éclipsé, parce que cet esprit, voué à la « connaissance directe », ne faisait qu'un avec la structure du catholicisme, et que le catholicisme lui-même, victime de sa trop belle réussite dans le domaine temporel (qui n'est pas son domaine propre), perdait en vigueur secrète ce qu'il gagnait en autorité matérielle. La religion s'usait à dominer; elle formait des maîtres, souvent admirables, mais il se trouve que les maîtres sont bien peu de choses, comparés, par exemple, aux martyrs...

Il se produisit donc ce qui ne pouvait pas ne pas se produire: l'habitude et le goût de régner, les richesses de toutes sortes, les jeux d'influences, les succès accumulés, tout cela peu à peu s'infiltrait dans la trame de la pensée religieuse, se mêlait à elle et l'adultérait.

Peu importait, dès lors, que tel ou tel pontife fît bon usage de la fortune terrestre de l'Eglise: le seul fait de disposer d'un bien temporel, quel qu'il fût, était déjà par lui-même une menace, un germe d'affaiblissement et de dissolution. La spiritualité, dans sa forme religieuse comme dans ses autres formes, est une fleur rare, une fragile fleur de serre, qui ne peut s'épanouir que dans l'atmosphère de la concentration. Son climat n'est pas celui dans lequel s'agite le monde, et les souffles de l'extérieur lui sont funestes. L'esprit religieux s'était vivifié de l'aventure des Croisades, parce que l'action n'était, en ces entreprises, que la traduction d'un pur élan intérieur. Mais la possession de richesses ou d'une force établie produit inexorablement une tendance à l'expansion, à tout le moins un souci de conservation; elle exige un perpétuel effort, puisque tout change inces-

samment sur la terre; et l'action qu'elle suscite n'est plus une image de la vie profonde de l'individu ou de la collectivité; c'est, bel et bien, de la politique.

C'est la « politique » qui a mis fin au moyen âge.

§

Pour en revenir à notre sujet essentiel, ce fut donc le déclin ou l'éclipse de la vie spirituelle qui suscita, qui devait forcément susciter, entre le XIVe et le XVIIe siècle, une forme nouvelle des aspirations collectives. Il nous est impossible de nous soustraire à de telles obligations, qui tiennent sans doute à notre structure.

Qui n'a réalisé en lui-même, de façon réduite et familière, une telle expérience? Voyez, j'ai terminé hier une grande entreprise, une de ces œuvres minuscules qui sont pour nos épaules d'un poids si lourd. Pendant des mois, je me suis donné au travail, j'ai aimé mon travail. Et voici que je me sens vidé, nul, incapable d'effort pour l'instant. Or, j'aurais trop de mal à demeurer inerte, et la méditation m'est refusée. C'est donc aujourd'hui que vous allez me voir me jeter de tout mon élan, de toute mon âme... à quoi? à quelque collection de gravures, à quelque tentative politique, ou à la lecture de mauvais livres. « Se frotter aux courtiers électoraux, dévorer des romans médiocres, lui qui d'habitude... » Ne me jugez pas trop vite: j'essaie de calfater une brèche, de combler un vide, comme je puis.

Or, pour en venir à mon propos, *la Science moderne n'est sans doute pas autre chose qu'un « ersatz » de remplacement. C'est le jeu d'un siècle dépourvu.*

Je soupçonne que M. Ingres jouait du violon quand la peinture « n'allait pas ». Privé de la grâce, de *sa* grâce, il se précipitait avec une obstination non dépourvue d'agrément, dans une entreprise qu'il sentait assez vaine, mais qui lui permettait de s'oublier quelques jours ou quelques heures.

De même, les hommes de notre continent, lorsque fut tarie pour eux la source où s'étaient abreuvés leurs pères, cherchèrent comment tromper leur soif. Etre « altéré de savoir », voilà une belle image, et qui ne ment pas.

Il fallait, à défaut d'une eau jaillissante, trouver des flaques, et à défaut même de flaques, les reflets d'un mirage. En route donc, sur la voie qui n'a pas de fin. Nous sentons bien, au fond de notre cœur, que nous poursuivons des reflets, mais qu'importe, pourvu que règne en nous l'ivresse d'un désir?

Pour jouer ce jeu, il faut que nous l'investissions de grandeur; nous n'irions pas bien loin, si nous confessions au départ la relativité décevante des buts. Mais, il se trouve que nous n'avons nulle peine à hausser sur le plan d'un vague idéal, et l'objet de notre poursuite, et notre poursuite elle-même. Ce qui nous a fuis par ailleurs, nous allons le retrouver là, défiguré, naturellement, et presque méconnaissable.

Mais il est ici nécessaire de préciser.

Pourquoi ai-je déploré que la science moderne se gonflât d'aspirations « élevées », tendance qui devrait, semble-t-il, la rehausser à mes yeux? N'ai-je pas pris garde que la Science de Pythagore est saturée, elle aussi, de spiritualité? Et que la plupart des grands mathématiciens ont été de grands philosophes? Il est vrai. Mais il s'agit, dans chacun de ces cas, de deux ordres de faits absolument différents. Les mathématiques de Pythagore peuvent légitimement refléter sa doctrine métaphysique, parce qu'elles sont liées à elle, de façon consciente; elles en découlent; elles en font partie. Le particulier est éclairé ici par le général.

Par contre, dans cette aventure de la science dite moderne, toute illumination supérieure a disparu, et nous avons dit: « Ce sera donc toi, Science, qui seras notre lumière. »

On n'a guère de mal à découvrir qu'il s'agit là de phénomènes dissemblables, et même, à certains égards, opposés. Dans la conception pythagoricienne, la Science recevait des reflets; dans la nôtre, c'est elle-même qui a charge d'éclairer le monde.

Il en résulte une assez fâcheuse contradiction. D'une part les savants se piquent, à juste titre, d'objectivité dans le détail, n'admettant sur tel ou tel point que ce qui leur a été prouvé par l'observation, l'expérience, le

calcul le plus rigoureux; et, d'autre part, ils se laissent aller, quand ils considèrent les ensembles et les fins de leurs travaux, à un élan passionnel qui n'a plus rien à voir avec la raison, la rigueur, la lucidité, et autres vertus de laboratoire.

En marge de l'esprit « scientifique » le plus respectable, est ainsi apparu, dit excellement Guénon, un esprit « scientiste », c'est-à-dire le plus affreux mélange qui puisse nous être offert. Mais nous ne sommes pas très délicats, et nous avalons sans sourciller d'étranges drogues.

§

Qu'on me permette ici une remarque:

A mesure que nous avançons dans notre étude, nous voyons se dérober étrangement les éléments de ce qu'on pourrait nommer un procès, le procès de la Science et du Machinisme. Les responsabilités se déplacent ou se dispersent, et il est moins que jamais question de prononcer un verdict. Tant mieux! Nous ne sommes pas des juges; nous voulons simplement reconnaître ce qui compose la trame de notre vie.

Mais allons plus avant, et suivons l'évolution des doctrines scientifiques les plus récentes, qui paraissent avoir suscité chez maints positivistes un renouveau d'enthousiasme et d'espoir.

Il est bien difficile de prévoir les conséquences, pour l'esprit humain, des derniers avatars de la science. Dans l'ordre mathématique, dans l'ordre physique surtout, la pensée a subi depuis peu une évolution profonde; il est certain par exemple que notre vision du monde ne peut pas n'avoir pas changé depuis les découvertes de la microphysique, les photons, les électrons, le relativisme einsteinien, et la mécanique ondulatoire de Louis de Broglie. Il n'y a plus pour nous d'éléments simples, isolables en vue d'une analyse, mais des complexes où s'intriquent des actions mécaniques, électriques, chimiques, où la géométrie, l'espace, le temps, jouent un rôle, et qui font paraître bien simple et un peu fade l'Univers de Descartes et de Newton. La plus petite partie de ma-

tière devient un monde de phénomènes, un monde très mal exploré encore, mais dont on peut entrevoir d'ores et déjà l'étonnante, l'inquiétante richesse.

Dans le très beau livre qu'il vient de publier, M. G. Bachelard nous dit, à ce sujet, que « scientifiquement, on pense le vrai comme rectification historique d'une longue erreur ». S'il en est ainsi, les acquisitions récentes ne sauraient représenter un aboutissant ni même une base stable, et M. Bachelard nous montre le chercheur répétant chaque soir cette parole de foi: « Demain, je saurai ».

Si grandioses qu'apparaissent les synthèses scientifiques récentes, il serait sans doute vain d'attendre d'elles, comme semble l'espérer M. Bachelard, un remaniement profond de la structure de l'esprit humain. « L'esprit, dit M. Bachelard, a une structure variable, dès l'instant où la connaissance a une histoire. » Est-ce bien sûr? Ne prenons-nous pas pour la structure même ce qui n'est que le vêtement? Et les événements, les manies, les modes d'un siècle peuvent-ils changer autre chose que des apparences? Nous avons des « idées » qui diffèrent, dira-t-on, de celles de nos pères? Oui, mais avons-nous des moyens nouveaux de former des idées? Les conceptions d'Heisenberg, de Louis de Broglie, sont bien de nature à *colorer* nos pensées et jusqu'à notre vie; elles nous font entrevoir des aspects inconnus de l'univers; seulement ce ne sont là que des aspects, et encore savons-nous que le spectacle changera demain, ce soir peut-être, et nous doutons plus que jamais qu'une « raison générale et immuable arrive à assimiler toutes ces pensées étonnantes ».

Encore n'avons-nous envisagé jusqu'ici que l'état des connaissances les plus précises, si tant est qu'on puisse parler de précision absolue, en une matière qui se déforme et se reforme sans arrêt. Malgré tout, les mathématiques, la physique, représentent un sommet dans la hiérarchie du positivisme. Que dire alors des sciences qui relèvent de l'observation et des méthodes expérimentales, physiologie, critique historique, géographie, biologie? Elles souffrent, celles-là, d'une surabondance de découvertes parcellaires. La complexité qui, dès le départ, se

résolvait en synthèses, dans les nouvelles conceptions physiques, nous la retrouvons ici, mais éparse dans le détail, et bien autrement encombrante. Il y a accumulation pure et simple: des faits, toujours des faits... De sorte que la masse des choses à retenir devient énorme et de nature à effrayer quiconque entr'ouvre la porte de l'immense dépôt...

En vérité, nous sommes saisis de vertige, en considérant ce qu'il nous faudrait savoir: de vertige et peut-être aussi d'un vague écœurement. L'excès même de nos « richesses » nous décourage, et je me demande si le temps n'est pas proche où les hommes seront las d'un héritage qui est aussi un fardeau. C'est trop lourd, c'est trop compliqué; bientôt il faudra qu'un géographe se spécialise dans l'étude d'un terrain, d'une variété de roches, d'un bassin; un chirurgien ne pourra plus connaître qu'un canton de la chirurgie, un hygiéniste qu'une variété de peste... Nous en sommes à cette outrance de spécialisation que redoutait tant, paraît-il, Auguste Comte. Et il y a des jours où nous rêverions de tout oublier, de tout perdre, de tout trahir, où volontiers nous troquerions nos connaissances fragmentaires contre la faculté de dire, du fond de notre cœur: Mektoub! C'était écrit!

Il ne faudrait pas croire, pourtant, que nous désirons sincèrement nous dégager de la mystique du XIXe siècle. Certes, nous avons cessé d'englober sciemment nos connaissances positives dans un *système* de croyances. Mais nous sommes pareils à ces païens attardés qui s'étaient détachés des dogmes et toutefois peuplaient d'esprits les champs et les forêts. Les plus détachés d'entre les savants ne prétendent plus nous mener au ciel, mais ils ont encore la superstition de la « recherche prise pour une fin elle-même ». Parfois, ils ne pensent à rien qui ne soit pas leur tâche, et il y a alors en leur obstination quelque chose d'aussi fatal, d'aussi grand que dans le destin d'une fourmi ou d'une abeille ouvrière.

§

Est-il donc nécessaire que subsiste, dans l'esprit des

Sciences, un substrat de fausse religion? J'incline à croire que nous sommes là devant l'inéluctable. Nous ne sommes pas guéris, en effet, nous qui devrions pourtant avoir cuvé l'ivresse des premiers triomphes. A chaque récolte, le vin nouveau nous monte à la tête. La superstition de l'humanité est en nous, plus que jamais puissante, obliquant maintenant vers une *superstition de la vie*, c'est-à-dire du changement, du « devenir ». De l'aveu des « épistémologues », comme M. Bachelard, notre haute Science nous entraîne dans un mouvement sans fin, dont elle est elle-même incapable de concevoir la direction; dans sa course, elle sème sur la surface du globe, camme par distraction, une multitude d'inventions qui bouleversent notre vie, et nous avons la certitude de ne pas sentir, de ne pas respirer aujourd'hui comme nous sentirons et respirerons demain; nous sommes enlevés, transportés nous ne savons où, et nous appelons cela action, vie, liberté!...

« Mais, dit Guénon, quand on se trouve ainsi enfermé dans la vie et dans les conceptions qui s'y rapportent directement, on ne peut rien connaître de ce qui échappe au changement... » Nous n'échappons pas au changement, nous sommes condamnés au changement! Et c'est ici que s'accuse la ressemblance profonde, spirituelle allais-je dire, entre les plus abstraits concepts de la Science moderne et ses applications utilitaires. « Le physicien a été obligé, trois ou quatre fois depuis vingt ans, dit M. Bachelard, de reconstruire sa raison et, intellectuellement parlant, de se refaire une vie. » Est-ce là un cri de joie? Ou bien est-ce un aveu? En tous cas, c'est une vérité: il est exact que nous sommes roulés de concept en concept, de complexité en complexité, comme nous passons du chemin de fer à l'automobile et à l'avion, du télégraphe Morse à la T.S.F., de la photographie au cinéma. Le cinéma! Ah! voilà que nous venons de prononcer le maître-mot (saisissons-le au passage), le mot qui, dans des siècles sans doute, traduira les aspirations secrètes de ce qu'aura été notre Science, grande ou petite, spéculative ou appliquée: une physique cinétique, une biologie cinétique... le cinéma... le cinéma! Appel de l'au-delà? Non, mais de « l'autre part » et de « l'autrement ».

Le miracle, c'est que la foi, une foi tantôt arrogante, tantôt humble, se renouvelle en ces tourbillonnements. Considérons,... parmi tant d'autres, les médecins! Leurs doctrines ont beau s'écrouler, se détruire l'une l'autre, jamais leur croyance ne fléchit. Et les historiens sont comme eux, et les géomètres, et les naturalistes...

Mais qu'importent les milliers d'exemples qui se présenteraient à nous? Ne nous suffit-il pas, pour faire toucher du doigt l'identité de toutes nos connaissances, appliquées ou théoriques, de montrer qu'elles aspirent, toutes, au mouvement, à l'instabilité, et que c'est là leur principal caractère et peut-être, à vos yeux, leur principal attrait? « Le dynamisme » d'une doctrine mécanique, c'est, pour nous, la garantie d'une évasion possible, tout comme l'auto qui attend à notre porte. Et ici, tous les éléments se tiennent et font corps: l'homme, la connaissance rationnelle qui est née de lui, et l'outil qui est né de cette connaissance. Un corps? Oui, un corps, dont chaque partie agit sur les deux autres: l'homme fait la Science et la Science l'outil, nous le savons; mais il y a une suite: l'outil et la machine refont à leur tour la Science, et, dans ce qu'il a de variable, l'homme lui-même. Le télescope, le sous-marin, l'aéroplane, se vengent d'être des « fils »: ils façonnent, en même temps que des théories, une âme collective nouvelle. Et bientôt il sera impossible de dissocier, comme on le fait encore aujourd'hui, les éléments de la trinité nouvelle: Science, Civilisation machiniste, et Humanisme. C'est la dernière modalité des conceptions anthropocentriques.

§

En arriverons-nous donc à repousser en bloc les Sciences et les formes de la vie moderne qui en sont les produits? Nous n'en avons pas le droit, puisque nous n'avons, pour l'instant, établi qu'une corrélation entre les premières et les secondes, et que nous savons par ailleurs que beaucoup d'entre nous préfèrent les pires agitations à l'immobilité. « Il faut de tout pour faire un monde », disent sagement les paysans de chez moi. Que la Chine s'immobilise pour des siècles dans une modalité de pen-

sée et de vie, c'est son affaire, et j'ai le droit, sans aucun doute, de l'admirer. Mais que pourrai-je objecter à ceux qui donnent plus de prix aux variations de la mode, à la poursuite des vérités objectives, aux frénésies du machinisme, à la griserie de la vitesse, à la succession éblouissante des images? Leur montrerai-je que la civilisation industrielle est créatrice de catastrophes sociales, de luttes intestines et de guerres? Ils rétorqueront les bienfaits dont nous comble chaque jour la Science moderne, distances vaincues, terres rendues plus fécondes, miracles de la chirurgie et de l'hygiène, que sais-je encore!... et nous resterons face à face, avec nos provisions d'arguments... Mais je sais bien qu'ils ne m'auront pas livré, dans cette dispute, le tréfonds de leur âme: je sais que, s'ils tiennent si jalousement à leurs théories et à leurs mécaniques, ce n'est pas tant pour le bien matériel qu'ils en retirent, que parce que ces choses leur évitent de rester seuls et dépouillés en face d'eux-mêmes; et je sais qu'ils chérissent leurs systèmes, leurs machines, leurs bruits, leurs cauchemars et leurs rêves, comme un malade chérit le philtre qui abolit pour lui le temps.

Dès lors, il n'y a plus lieu de nous demander si la Science gagnerait à reprendre le froid visage qui, à d'autres époques ou en d'autres pays, fut peut-être le sien. Du moins le temps n'en est pas venu encore. Il y a trop d'ardeur humaine, trop d'élan passionnel dans nos recherches, pour qu'il soit permis, et peut-être même souhaitable, de les réduire à la mesure de leurs buts primitifs. La Science dépérirait si, dans les conditions où nous sommes aujourd'hui, elle se trouvait subitement privée de cette sorte de foi que nous avons reconnue en elle, et que nous ne sommes pas très sûrs de pouvoir remplacer par une foi plus haute.

L'âme humaine est incapable de rester totalement vacante; il lui faut un aliment et elle prend cet aliment partout où elle le trouve. Or, la Science elle-même, ou l'idée que se font de la Science les individus et les sociétés, est devenue le réceptacle d'une spiritualité, réduite sans doute, et frelatée le plus souvent; mais, nous

n'avons plus le droit d'être très difficiles, parce que nous avons perdu, par ailleurs, l'habitude de la concentration, qui nous permettrait de nous passer de beaucoup de choses, et que l'attitude de la concentration n'est point de celles qui s'improvisent sur commande. Certes, on citera quelques exemples d'hommes capables de « passer du laboratoire à l'oratoire », comme dit Grasset, et lui-même était du nombre, je le crois du moins. Mais ce qui vaut, d'aventure, pour tel isolé, ne vaut rien pour la communauté. Et il nous faut bien reconnaître, en définitive, qu'il existe actuellement une opposition radicale, sinon de principe, du moins de fait, entre l'esprit des Sciences et la spiritualité pure. La présence d'une pseudo-mystique dans nos conceptions rationnelles n'est point de nature à rapprocher les deux points de vue; car une foi souffre plutôt l'indifférence qu'une foi voisine; et il serait préférable à tous égards (si toutefois pareille chose était concevable) que les Sciences n'eussent plus aucune prétention qui ne fût strictement objective.

Mais on ne change pas en un tournemain les tendances d'une époque. Le seul point que nous ayons voulu fixer, c'est que *nous sommes obligés aujourd'hui de faire un choix: il nous faut opter, ou bien pour la connaissance extérieure avec toutes les conséquences fatales, ou bien pour un « nouveau moyen âge »*, selon l'expression de Berdiaeff. Il ne paraît plus possible de concilier deux aspirations aussi opposées, et l'une des deux, fatalement, doit dominer l'autre, jusqu'à l'éclipser ou l'écraser, pour un temps que nous ignorons.

Or, la « religion de la Science », bien qu'elle n'apparaisse plus, comme il y a soixante ans, sous l'aspect d'un dogme massif, vit toujours obscurément dans les cœurs et les âmes, et dirigera longtemps encore nos pensées, nos doutes, nos espoirs, nos actions. Quand serons-nous dégagés de son emprise? Et devons-nous souhaiter seulement d'être dégagés? Nous ne le savons plus... Mais nous savons qu'il faut choisir, et nous avons déjà, presque tous, choisi... Plus de deux siècles de Science pèsent sur nous.

§

Cependant le monde, aujourd'hui, montre les signes d'une inquiétude que ne suffisent plus à expliquer les difficultés de la vie, les excès de la production, l'instabilité des régimes...

Les hommes souffrent, dans leur âme plus encore que dans leur corps, et il semble qu'ils soient dans l'attente d'un obscur renouvellement. Ne serait-ce pas que la foi qui les a soutenus depuis la Renaissance est sur le point de les abandonner? Ne serait-ce pas qu'ils ont épuisé la substance et les ressources de « l'Humain »? Ne serait-ce pas qu'ils sont pris de dégoût ou de peur devant leurs propres créations? Peut-être simplement en voient-ils les limites, et sont-ils déçus de reconnaître que cet absolu, dont ils ont soif, recule et se dérobe, à chaque pas qu'ils font en avant.

S'il en est ainsi, allons-nous, comme Brunetière, proclamer la « banqueroute de la Science »? Non, mille fois non. Non, parce que la Science ne peut périr tout à fait qu'avec le dernier homme sur la terre. Non, parce que la Science n'est pas responsable des sentiments humains, des espoirs démesurés, de la foi aveugle que nous avons liés à son ascension. Non, enfin et surtout, parce qu'elle a assumé, pour des centaines d'années, une « fonction de remplacement » dont la nécessité a pu paraître regrettable, mais qu'elle seule jusqu'ici s'est avérée capable de remplir...

Pour que la Science fût un jour reléguée au rang honorable mais secondaire, qu'elle occupait jadis, il faudrait, ou bien que la vie spirituelle reparût, si j'ose dire, à l'état pur — ce qu'on n'ose guère espérer en ce moment — ou bien que la spiritualité trouvât dans quelque objet extérieur un nouveau, un précaire support. Cette dernière éventualité, soit dit en passant, est chargée de menaces. Nous voyons précisément, depuis peu, réapparaître sous des formes variées, presque toujours grossières ou redoutables, ce besoin qu'a l'homme moderne d'incorporer à ses conceptions un reflet ou une contrefaçon de l'extase. Il suffit, par exemple, de songer à ce que repré-

sente le *fanatisme racial* pour entrevoir les périls que comporteraient éventuellement les falsifications nouvelles de la mystique.

Auprès de conceptions si rudimentaires, si agressives, il faut bien convenir que les rêves scientistes, même les plus vains, gardent encore, par contraste, un prestige de générosité et d'ampleur.

Les Sciences, par ce qu'il y a d'abstrait à leur base, dominent les intérêts, les passions, l'esprit des nations ou des castes. On discerne en elles un sens, réduit il est vrai, mais indubitable de l'Universel. Elles ont des signes, des formules, et un langage accessibles à tous les hommes... Qu'on les loue de servir, qu'on les accuse de nuire, ce n'est pas leur principe même qu'on met en cause, mais seulement telle ou telle de leurs applications fortuites; et ce que nous appelons le Bien ou le Mal ne les pénètre que par une sorte de détour, et de façon incidente. Elles ne sont pas suspectes dans leur essence: et c'est déjà beaucoup!

L'avenir de la connaissance et de la recherche objectives nous est aussi inconnu que celui de l'humanité! Mais, même si la Science entrait dès aujourd'hui dans son déclin, même si elle ne devait laisser sur la terre qu'un obscur souvenir de ses excès et de ses triomphes, il faudrait reconnaître que son règne n'aurait pas été inutile: elle a servi, tant bien que mal, de réceptacle à de hautes pensées, elle a été pour quelques générations ce que fut la manne pour le peuple qui traversa le désert...

Et (ce sera notre conclusion), ceux-là mêmes qui auraient le juste désir de la subordonner à une « connaissance » unique et plus haute, ne refuseront pas de lui accorder, sur le plan de l'action et de la réussite humaines, un caractère de grandeur.

J. FIOLLE.

UNE CORRESPONDANTE DE SAINTE-BEUVE

LA COMTESSE D'AGOULT

AVEC DES DOCUMENTS INÉDITS

—

Au lendemain de sa séparation d'avec Liszt, en 1839, suivie de la rupture définitive en 1844, la comtesse Marie d'Agoult revenait s'établir à Paris, tandis que le musicien commençait sa vie errante de tournées à travers l'Europe, que devait fixer en 1847 sa liaison avec la princesse Carolyne de Sayn Wittgenstein. Celle-ci, en se consacrant au Maître de Weimar, allait donner à son génie le suprême essor. Marie, parmi les orages d'un amour romantique, avait fait de Liszt un homme; Carolyne, dans les adorations impérieuses d'une passion esthético-mystique, devait faire de lui un grand artiste. « Lorsque les anges s'en vont, c'est pour que les archanges arrivent », dit Emerson. Bien que le nom céleste de la princesse eût plutôt dû être Domination, il faut lui savoir gré de ce que son règne se confondît avec celui de la Musique, pour la gloire et le bonheur de Liszt.

Ainsi, après son roman de Genève et d'Italie, devaient se lever, sur cette existence prédestinée du musicien, de beaux lendemains encore : rencontre d'une seconde « Béatrice », révélation de Wagner, autant d'inspirations et de nouveaux « départs » où le génie collabore avec le destin, sous le signe de l'amour ou de l'amitié généreuse.

Pour Marie d'Agoult, le roman de sa vie était fini à trente-quatre ans, et elle allait recommencer la vie seule. *In alta solitudine,* la devise des jours heureux allait

prendre pour elle une signification profonde et désolée. Redevenue parisienne, toujours belle, en sa beauté légèrement meurtrie, en tout cas plus attirante, plus brillante que jamais, Marie d'Agoult ne semble plus éclairée que par une lumière froide comme l'intelligence, son âme a changé de climat. Quelque chose en elle a vieilli tout à coup : le cœur. Dans l'adieu qu'elle adressait à l'infidèle, la menace s'est retournée contre elle :

...Tu ne sauras pas qu'implacable et fidèle,
Pour un sombre voyage elle part sans retour,
Et qu'en fuyant l'amant dans la nuit éternelle
Elle emporte l'amour.

C'est son cœur à elle qui jamais plus ne battra du grand rythme de la passion.

Marie d'Agoult n'aura vraiment connu qu'une félicité et qu'une catastrophe sentimentale. Tandis que vacille encore la flamme de cet amour qui mettra des années à s'éteindre, elle a sans doute provoqué bien des admirations amoureuses, elle a été adulée, courtisée, et tel sentiment sincère et ardent a pu la toucher par son désintéressement même, comme celui d'Emile de Girardin. Mais on sent dans sa correspondance avec Liszt l'empressement à ne pas lui laisser ignorer

Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

Si elle pouvait provoquer sa jalousie, réveiller l'ardeur de l'éternel absent! Sinon, alors, oublier, oublier! Etablir, s'il se peut, en soi le règne de l'esprit.

Selon la devise de Gœthe : « Meurs et deviens! », sur les ruines d'un bonheur où elle avait cru trouver toutes choses, et même l'intimité d'esprit dont elle était avide, elle essaiera de revivre, par les relations intellectuelles, l'amitié, le travail.

J'avais un besoin aveugle, peut-être, mais presque irrésistible, de sortir d'un isolement du cœur et de l'esprit qui, plusieurs fois déjà, m'avait jetée en proie à la pensée du suicide. J'avais besoin de sortir de moi, de mettre dans ma vie un intérêt nouveau qui ne fût pas l'amour pour un

homme, mais la relation intellectuelle avec ceux qui sentaient, pensaient, et souffraient comme moi (1).

Deux mois après la rupture avec Liszt, elle écrit à une amie d'Allemagne, la baronne de Gzettritz-Neuhaus, cette curieuse lettre qui peut s'appliquer à son état d'âme entre 1839 et 1844 :

1er juillet 1844. — Vous m'avez fait rire avec vos recommandations! point d'Allemand, point de Polonais! dites-vous. Point de Transylvanien non plus, je suppose! moi, j'ajoute: point de Français ou d'Italien! Soyez bien tranquille. Quand on a porté des liens comme les miens, on ne peut plus en vouloir d'autres. Les hommes ne sont plus pour moi que des livres, et en perdant Liszt c'est bien moins l'amour que j'ai pleuré que l'idéal rêvé dans sa vie. Je voulais que nous fassions à nous deux une belle et noble protestation contre le préjugé; que nous montrions l'artiste et la grande dame égaux par tous les points (excepté le génie que je lui reconnaissais de si grand cœur au-dessus de moi), montrant que l'amour libre peut être plus fort, plus fidèle, plus sérieux que le mariage! Il ne m'a pas fallu moins de trois ans pour me décider à renoncer à ma chimère et pour me reconnaître vaincue dans la lutte. Maintenant vous sentez bien que je ne puis pas seulement songer à recommencer rien de semblable. *On dira* toujours, parce que mes amis sont plus tendres et plus chevaleresques que d'autres, mais, grâce au ciel, je puis répondre de moi. Le temps des folies est passé (2).

A la même, deux ans plus tard, elle écrit sur un ton apaisé, mélancolique; elle évoque le souvenir de Liszt presque sans amertume :

27 août 1846. — ...Un autre âge a sonné pour moi (3) et j'ai mis toute ma volonté à le marquer nettement au dedans et au dehors. A ceux qui me diraient que je me suis trop pressée, je répondrais que je n'ai jamais été si satisfaite; à

(1) *Mémoires*, p. 213, Calmann-Lévy.
(2) Lettre inédite. Fonds Daniel Stern, F. 769. Bibliothèque de Versailles.
(3) « J'ai atteint l'âge d'homme », disait-elle un jour. Propos qui n'est tolérable, tout au plus, que dans la bouche d'une jolie femme; mais Marie d'Agoult se savait belle.

qui me trouverait égoïste, j'aurais le droit de demander ce que mes dévouements passés ont produit de bon pour personne. Ma sérénité d'âme est telle, aujourd'hui, que je ne me sens plus pour ceux qui m'ont fait du mal qu'une profonde et tendre compassion. Il me semble que ce devait être là le dernier mot d'une vie où nous nous blessons tous les uns les autres, comme de pauvres aveugles qui ne savent où ils frappent... Savez-vous quelque chose de Liszt? Un journal dit qu'il est près de Pesth à composer un opéra... Vous allez donc quelquefois à Nonnenwerth (4)? Lorsque j'y arrivai, la dernière fois avec Liszt, il me dit : « Nonnenwerth sera le sanctuaire et le tombeau de notre amour. » Il avait par éclair le sentiment vrai des choses, mais jamais rien n'a pu l'empêcher de s'abandonner au vertige des vanités. Je lui garde une affection toute maternelle et j'espère qu'un jour elle pourra encore lui être secourable et douce (5).

Il est vrai que, la même année, elle publie *Nélida*, roman chargé de rancune et qui abîme Liszt... Sa magnanimité, comme sa sérénité, sera toujours fort intermittente, la blessure du cœur et de l'amour-propre étant mal fermée.

Le temps devait tout apaiser et tout remettre à sa juste place. Ces nobles paroles des *Mémoires* marquent exactement ce que Liszt fut pour elle et ce qu'il lui doit : « Les trois ans que j'ai passés avec vous, dit-il, ont fait de moi un homme. » Et elle :

C'est à lui que je dois tout, il m'a inspiré un grand amour, il m'a détachée des vanités, il m'a cruellement mais volontairement détachée de lui-même. Qu'il n'ait jamais ni regrets ni remords s'il m'a fait souffrir. S'il eût été ce qu'il devait être, je serais restée. Mon nom ne serait jamais sorti de l'obscurité (6).

Elle inaugure donc, à partir de 1839, une vie mondaine et une vie intellectuelle intenses, et son salon devient l'un des premiers salons littéraires sous Louis-Philippe.

(4) Voir plus loin, page 39.
(5) Lettre inédite. (*Loc. cit.*)
(6) *Mémoires*, pp. 163 et 184, Calmann-Lévy.

Sans doute pensera-t-elle plus d'une fois, pendant ces brillantes années où se succèdent chez elle, rue Neuve-des-Mathurins, toute l'élite des écrivains, des artistes, au mot de Mme de Staël: « La gloire n'est jamais pour une femme que le deuil éclatant du bonheur. » La gloire? Non, mais enfin une très flatteuse célébrité. Celle qu'on avait déjà nommée sous la Restauration, avant la rencontre de Liszt, la « Corinne du Quai Malaquais » n'a pas usurpé une réputation d'intelligence qui s'étendra avec les années, et fera de Daniel Stern publiciste, historien, moraliste (la romancière est négligeable) un écrivain notable de son époque.

Ainsi, les plaisirs mondains, la vie sociale, l'activité littéraire, qui furent d'abord autant d'alibis, finiront par devenir l'intérêt réel de sa vie. Marie les combine avec une sorte d'application méthodique qui est un trait — peut-être germanique — de sa nature. Toute femme, d'ailleurs, qui réussit à « se faire un salon » doit avoir un tempérament d'administrateur.

On voyait chez elle « un luxe énorme », au dire d'un de ses hôtes, Charles Didier, Genevois puritain, il est vrai, peut-être facilement ébloui. Un souci manifeste aussi de mettre les visiteurs dans l'atmosphère de pensée et d'art favorable aux jeux de l'esprit. De ce cadre, nous avons la description, de la plume de Sainte-Beuve, l'un des officiants de la chapelle, — le mot est de lui, — un sonnet-madrigal, du temps où il faisait à la comtesse Marie une cour pressante et... maniérée:

> Petit boudoir auguste, ô chapelle de gloire,
> Qu'un goût noble et sévère a composée exprès,
> Où tous les dieux mortels, gravant leurs simples traits,
> Ressortent en airain sur la bordure noire...
>
> . . . .
>
> Assis à regarder, il m'est venu souvent
> Que le mieux me serait d'être incrusté là même,
> Tandis que deux heureux causeraient au devant.

Ce cabinet de travail, attenant au salon, était décoré dans le style Renaissance; il portait sur la cimaise des médaillons en bronze de Gœthe, de Mickiewicz, Byron,

André Chénier, Lamartine, Chateaubriand. Et l'auteur de *Volupté* de célébrer « le jour mystérieux » et « le parfum secret » de cet oratoire profane, propice aux confidences.

Dans ce « boudoir auguste » ont passé à peu près toutes les célébrités littéraires de l'époque: Lamartine, Victor Hugo, Vigny, Balzac, Eugène Sue, Emile de Girardin, Ponsard, Lamennais; des artistes comme Ingres, Lehmann, Chassériau, David d'Angers; des étrangers de marque: Mickiewicz, le poète allemand Herwegh, le Suisse très francisé Charles Didier; des femmes d'esprit comme Delphine Gay, la touchante Marceline Desbordes-Valmore, Hortense Allart de Méritens, la Comtesse Marliani. Des soirées de lectures littéraires étaient alors à la mode. Un soir, l'acteur Bocage donna en première audition la *Lucrèce* de Ponsard (1843); plus tard Mlle Favart y dira un acte d'*Agnès de Méranie*, du même. Il n'est pas peu curieux de penser que ce fut chez la fière amante de Liszt qu'on applaudit d'abord cette tragédie bourgeoise du plus pur style Louis-Philippe:

> La vertu qui convient aux mères de famille,
> C'est d'être la première à manier l'aiguille...

L'on imagine chez elle d'autres propos, et à coup sûr la conversation, dans son ton habituel, y était vive, audacieuse même, entre de libres esprits et sous l'impulsion d'une intelligence aux curiosités si diverses qu'entretenaient ses relations cosmopolites.

Par intervalles, jusqu'en 1844, paraissait et disparaissait comme un météore l'insaisissable maestro que les capitales d'Europe se disputaient...

§

Cueillir parmi ces amitiés où le cœur et l'esprit eurent leur part et qui occupèrent un peu l'existence, au fond assez désemparée, de Marie d'Agoult pendant ces premières années qui suivirent la rupture avec Liszt, ne donne que l'embarras du choix. L'intérêt que prend aujourd'hui la physionomie de Sainte-Beuve, grâce à de récentes publications (7), nous décide à choisir tout

d'abord le fameux Joseph Delorme, l'Amaury de *Volupté* que la fréquentation de Port-Royal n'a pas encore assagi (le fut-il jamais?). Le poète en lui n'est pas mort, et il semble tourmenté tout ensemble de succès d'écrivain et de succès féminins.

Présenté jadis à Mme d'Agoult par Liszt lui-même, il avait connu les amants à Rome, fait avec eux la promenade de Tibur (villa Adriana) et commémoré ce souvenir en vers gracieux. Dès le retour de la comtesse Marie, il devint un assidu de son salon. Mais il semble qu'il y ait eu méprise sur ce que chacun attendait de l'autre. Cet éternel jaloux des heureux, si peu destiné à l'être, revoyant la jeune femme déçue et un peu délaissée dans son bel amour, ne cache pas qu'il voudrait bien « la succession » et promène pendant quelques années autour d'elle sa curiosité amoureuse. Elle ne voit en lui que l'homme d'esprit. Ce qui la séduit, c'est l'intelligence. Cette curiosité étendue et avertie, cet esprit insinuant, ce style qui converse, cette conversation qui instruit sans oublier de plaire (il y pense trop!) voilà qui donne aux visites de Sainte-Beuve beaucoup de prix. S'il voulait bien s'en tenir là! Certes, la comtesse est flattée des jolies, trop jolies choses que lui débite ce petit homme sans grâce et sans manières, au visage ingrat, mais aux regards si vifs ; seulement elle le trouve un peu risible. Un soir qu'elle lui est apparue toute belle dans sa robe de velours noir ornée d'un camélia, il a sollicité, obtenu de recueillir les pétales de la fleur; il les a serrés dans une enveloppe, ces « pétales tombés du camélia de Marie », il les garde dans son portefeuille et le lendemain il écrit:

Au cas où je viendrais à mourir demain, comme c'est bien possible, jugez, en lisant cela, de ce que l'on pensera (8).

Eh! mon Dieu, il n'en faut rien penser, justement parce qu'il montre trop le désir qu'on en pense quelque chose.

(7) *Sainte-Beuve, Correspondance générale, éditée par J. Bonnerot, tome premier, de 1818 à 1835.* (Stock, 1935.)
(8) Lettres de Sainte-Beuve à Mme d'Agoult. Fonds Daniel Stern. F. 768. Versailles.

Sainte-Beuve a toujours aimé à compromettre. Ce n'est pas un bel art. Certain sonnet sur les tresses blondes de la belle Marie ressortissent à ce genre du madrigal insinuant, par où l'homme qui, de son propre aveu, a été « le plus refusé en amour » se consolait... avec dépit.

Entre eux, somme toute, et surtout depuis la publication de la Correspondance de Liszt et de Mme d'Agoult (9), on ne peut supposer autre chose que l'échange de deux curiosités et peut-être de deux coquetteries.

La grande dame est flattée de fixer quelque temps auprès d'elle un esprit si fin et si difficile. Le critique se trouve secrètement honoré de fréquenter en bon lieu. Il écrit dans ses *Carnets* en 1841:

Je n'ai plus le droit de me plaindre de la société (...) Je suis recherché partout et là où il me chatouillait le plus de l'être.

Evidemment, le salon de la rue Neuve-des-Mathurins est compris dans cette élite enviée. Mais il doit se borner au marivaudage dont Marie s'amuse et plaisante dans ses lettres à Liszt:

Figurez-vous que je ne sais comment me tirer d'affaire avec Sainte-Beuve. Il me fait une cour très sotte, tout en madrigal et en bel esprit Rambouillet. Il vient tous les jours et, si nous n'étions pas heureusement interrompus par mes visiteurs de quatre heures, je ne saurais souvent que lui dire. Cela m'ennuie, m'impatiente; je ne le trouve nullement spirituel en cette circonstance et je crains que cela ne finisse par de la vanité piquée et des relations rompues. Je ne puis concevoir qu'un homme si fin se mette dans une situation si bête [22 décembre 1840].

Un autre jour, elle écrit:

J'espère m'en bien tirer. Il ne s'agit que de ne pas froisser son amour-propre, car je suis très convaincue qu'il ne m'aime pas le moins du monde. [3 janvier 1841.]

(9) Correspondance de Liszt et de Mme d'Agoult, vol. II (Grasset, 1934).

Ce n'est pas là le langage d'une femme troublée.

Cette hypothèse écartée, il reste qu'entre eux la correspondance atteste le plaisir intellectuel très vif que chacun éprouve à se mirer dans l'esprit de l'autre. Sainte-Beuve devait trouver de l'agrément à ce commerce de lettres et de billets; ceux de Marie d'Agoult nous révèlent cette vivacité mordante qui est de plus en plus dans sa manière:

Si vous êtes sauvage, écrit-elle un jour qu'il a dû se réfugier dans ses bouderies amères, je veux respecter votre sauvagerie. Si vous êtes volage, je n'y puis que faire. Si vous êtes coquet, je dois vous punir. Savez-vous que j'ai à causer littérature avec vous? Je veux vous demander d'éclaircir pour moi une question très obscure dont la solution m'importe. Adieu. A bientôt.

Et lui, répond en soupirant:

Vous voulez me parler de bel esprit. Hélas! je ne suis guère bon qu'à cela, je le sens. D'amuser un instant, c'est bien de l'honneur, sans doute, c'est bien peu de bonheur.

Résigné à ce rôle d'ami et de conseiller littéraire, il sera celui à qui l'on conte et l'on commente les épisodes intéressants d'une vie qui soulève encore bien des commérages mondains, car la liaison avec Liszt se traîne avec des retours de tendresse, sous des rayons pâlis d'automne. Pendant trois étés, en 1841, 1842 et 1843, Marie d'Agoult a choisi comme villégiature pour y retrouver Liszt, la petite île de Nonnenwerth, au milieu du Rhin, un peu au sud de Bonn. Un monastère désaffecté et changé en auberge lui ouvre une hospitalité paisible, parmi les prairies, entourées de la ceinture verte du fleuve. C'est à Sainte-Beuve qu'elle décrit son île et la vie qu'elle y mène :

La voici, cette île, non encore découverte, où je suis venue par hasard. (Le hasard a du bon quelquefois!) Figurez-vous un gazon d'une demi-lieue de tour sur lequel sont épars quelques massifs qui cachent une vaste demeure protégée par une sainte figure d'évêque qui, la crosse en main, semble en

interdire l'entrée aux profanes; car cette demeure était naguère un couvent; aujourd'hui c'est une auberge: *sic transit!* Les montagnes que vous voyez là, ce sont les sept monts, et ces ruines sont les Drackenfels et Rolands'eck où la tradition a placé les plus charmantes légendes, les plus émouvantes histoires de dragons ailés, de chevaliers fidèles et de vierges éplorées. Chaque jour, je vois passer de ma fenêtre dix ou douze bateaux qui remontent et descendent le fleuve. Leur fumée vient mourir dans les branches des mélèzes et des peupliers. Aucun d'eux ne s'arrête. Nonnenwerth et ses insulaires n'ont point de commerce avec le reste des humains! Comme partout où je me plais, je dis: *j'y reviendrai*, et on ne revient pas et on a raison de ne pas revenir. La permanence des lieux, disait Obermann, accuse trop la mobilité de l'homme! Mais je me vois ici l'été prochain avec mes amis que je veux y attirer, nous distribuant les cellules qui donnent sur de longs couloirs et essayant un peu de la vie phalanstérienne, plus la liberté et la contradiction que vous regrettiez de voir oubliée par Fourier. A propos de contradiction, devinez ce que je viens de faire en ces huit jours de solitude. Je me suis rappelé que je vous avais demandé l'année dernière des conseils littéraires et que vos gracieux faux-fuyants m'avaient convaincue d'une chose, c'est que jamais vous ne me donneriez de véritables conseils que si je vous montrais des lignes noires alignées sur du papier blanc. Je me suis donc mis en tête d'écrire une nouvelle dont il faudra que vous subissiez la lecture. C'est ainsi que nous commencerons ces leçons au cachet que vous m'avez presque offertes si je ne m'abuse.

Une chose étrange! le 7 de ce mois, le bateau de Coblence à Mayence portait qui? M. Thiers et M. de Girardin. Le même wagon les conduit encore de Mayence à Francfort. C'est un de mes amis qui s'est trouvé en tiers (c'est le cas de le dire) qui me l'a conté. M. Thiers, carte déployée, regardait avec affectation la rive gauche; M. de Girardin était superbe et retranché derrière son impassible pâleur. On attend avec impatience le livre sur le Rhin de M. Hugo pour l'abîmer. Toutes nos puériles fanfaronnades en vers et en prose ont eu cela de fâcheux qu'elles ont ranimé une haine nationale

presque éteinte et resserré dans une commune colère des populations divisées entre elles.

Adieu, soyez bien charmant et écrivez-moi. Avec l'aide de Dieu, votre lettre me parviendra peut-être si vous voulez bien adresser à Mme Mortier-Defontaine à Nonnenwerth près Bonn, Prusse Rhénane.

16 août [1841] (10).

P. S. — Vous voyez que j'en suis au pseudonyme. C'est un commencement de gloire (11).

Sainte-Beuve s'empresse de lui répondre et de lui rapporter les potins qui circulent sur la villégiature mystérieuse de la belle Marie.

Je me suis impatienté un jour d'entendre dire des sottises et j'ai presque lâché le secret: « Allons donc, me suis-je écrié, ils ne sont peut-être pas si loin l'un de l'autre que vous ne le croyez. (21 août.)

Puis il la gronde un peu de lui avoir laissé ignorer ses premiers articles parus dans la *Presse* sous la signature d'un *Inconnu*. « Ce serait mal d'avoir ainsi dissimulé et de faire l'humble écolière (12). »

Elle lui répond le 31 août:

Si je vous dis qu'il ne faut rien croire de ce que vous croyez (je ne sais pas au juste quoi) vous ne me croirez pas. Une assez bonne règle avec moi pourtant, c'est de ne tenir

(10) C'est nous qui datons, nous référant aux allusions que la lettre renferme : voyage de Thiers dans la région rhénane, à la suite de la crise égyptienne, qui avait failli amener un conflit européen en 1840. Ce fut l'année où l'unité germanique un moment assoupie se réveilla avec une intensité redoutable, tandis que chez nous la *Marseillaise* retentissait dans tous les théâtres. Au *Rhin allemand* de Becker, Musset avait riposté comme l'on sait; Lamartine avait lancé sa *Marseillaise de la Paix*, et Victor Hugo terminait en juillet 1841 son livre sur le *Rhin*, qui parut seulement en janvier 1842. Il y préconisait une solution conciliatrice : à la France la rive gauche du Rhin, à la Prusse le Hanovre et Hambourg. Thiers, au plus fort de la crise européenne, avait dû démissionner, le 29 octobre 1840; il avait été remplacé par Guizot.

On ne s'étonnera pas de la sévérité de Mme d'Agoult pour la politique française, si l'on se rappelle ses attaches allemandes : par sa mère, elle était née Bethmann, de Francfort. Mais en 1870 elle fut douloureusement frappée par nos défaites et se sentit désormais toute française.

(11) Collection Lovenjoul, D. 597, f° 48.

(12) S'agit-il de l'article paru le 9 janvier 1841 dans la *Presse*, sous la signature d'un *Inconnu*, sur le *Compagnon du Tour de France*, de G. Sand? Mme d'Agoult tenait alors beaucoup à l'incognito.

compte ni des ouï-dire, ni même des probabilités. Ainsi, tout le monde vous dira que j'ai écrit un article sur *Colomba,* et cela n'est pas vrai; tout le monde vous dira que j'en ai fait un contre Mme Sand et c'est faux. Il vous semble démontré qu'il y a dans ma vie un évêque prince? Eh bien, *non,* il n'y a plus de prince et il n'y a pas encore d'évêque! C'est vous et non pas moi qui avez de charmantes imaginations et je vous sais un gré infini de me les avoir envoyées dans mon île, qu'elles peuplent de mille souvenirs et de mille espérances. Ecrivez-moi donc encore. Vos lettres m'amusent tant et me font tant de plaisir!

Dites-moi donc tout au long qui a parlé de moi, *où* et *comment* on a parlé. A quel propos avez-vous dit: « Ils sont peut-être plus près que vous ne croyez. » Qui donc *ils?*

Encore un mot sur cet article qu'on m'attribue. Outre qu'il est trop bien fait pour être de moi, comment pouvez-vous supposer que j'irai m'arroger le droit de tancer M. Mérimée parce qu'il croit ou ne croit pas à je ne sais quoi qu'il plaît à l'Inconnu d'appeler l'idéal? M'avez-vous jamais vue bien armée d'orthodoxie littéraire? Ne me connaissez-vous pas une prédilection pour les douteurs? et surtout une antipathie prononcée pour tous ces charlatans de croyances qui s'en vont offrant leur foi au public comme Koutonosow offre son élixir? Je voudrais que M. Mérimée, à qui je dois tant de bonnes et charmantes heures, ne me crût pas si ridicule à son endroit.

Le volume de M. Hugo sur le Rhin a-t-il paru? Je crois qu'il se trompe étrangement et parisiennement en croyant cette rive gauche française de cœur et de désir. M. Thiers est à Ems. Il a éveillé ici beaucoup de curiosités et même de vives sympathies. On aime l'esprit partout, même chez ses ennemis.

Savez-vous quelque chose de Mme Dudevant? Les malins de mon île (car il y a des malins même dans les îles désertes) disent tout bas que je suis elle ou qu'elle est moi.

Adieu, n'oubliez pas Mme Mortier-Defontaine à qui vos lettres sont une joie, malgré le parfum d'agréable moquerie qui les pénètre de part en part (13).

M.

(13) Collection Lovenjoul, D. 597, f° 69.

C'est avec une nuance de mélancolie que Sainte-Beuve souhaite à la comtesse un heureux séjour dans cette belle retraite :

Vivez, soyez heureuse, entourée, régnez sur les Ondines du Rhin, sur les Elfes, et sur les Sylphes de tous les pays que vous convoquez et qui dansent à la lune sur le gazon de Nonnenwerth.

Et elle, charmée, lui envoie cette épître (14) :

Votre lettre, que j'appellerais volontiers la lettre du paravent, comme Mme de Lafayette disait la *lettre du cheval*, est *si si si* spirituelle que je l'ai déjà relue je ne sais combien de fois en vous applaudissant tout bas. Quand j'ai dit: « Il n'y a plus de prince », prince était pris dans une grande extension, dans le sens de souverain, de maître, de dominateur. Vous avez bien raison de compter pour rien les apparences, avec moi surtout qui n'en prends pas plus de soucis que de la fièvre de l'empereur de Chine; aussi n'ai-je jamais recherché les paravents, mais il y a des gens que cela arrange et qui se placent d'eux-mêmes là où on ne leur dit pas de rester. Si le public est dupe pour lui, on ne cherche pas à le duper. Se taire n'est pas mentir, sourire aux mille sottises qui se débitent, ce n'est pas les répandre et les accréditer, ne pas s'expliquer enfin, ce n'est pas dissimuler, c'est user du droit que donnent l'indépendance de caractère et la liberté d'esprit. Que vous en semble?

En me disant de m'apprêter à toutes sortes d'indulgences, vous m'avertissez que je vous verrai peu ou point. Que puis-je? imiter l'héroïsme des anciens jours et dire: Tant mieux s'il y a beaucoup d'amis qui savent mieux l'aimer et l'apprécier que je ne le fais!

...Savez-vous, en fait de nouvelles littéraires, que Mme de Girardin a une *Judith* toute prête pour Mlle Rachel? que Charles Didier qui vient de passer par ici a également terminé un drame? et enfin que mon ami Ronchaud vient d'en mettre un au monde que le baron d'Eckstein est en train de couver? Que de triomphes dont il vous faudra jouir...

(14) Coll. Lovenjoul, D. 597, f° 69.

Le portrait de Mme Sand vient d'être envoyé ici à une excellente personne qui se refusait à croire que j'étais l'illustre auteur de *Lélia*... Un professeur de mathématiques à l'Université de Bonn m'ayant vue à la fenêtre a constaté l'identité; le quiproquo est donc mathématiquement prouvé. La ressemblance du portrait achève de la confirmer! La tradition de Nonnenwerth la transmet à la postérité! C'est ainsi qu'on écrit l'histoire, n'en déplaise aux beaux secrétaires perpétuels.

Adieu. Je reste encore un mois ici environ; il y a donc le temps d'écrire si la pensée en vient.

M.

Qui le croirait? Ce terrain de l'esprit et de la littérature, qui semblait par excellence le terrain d'entente, faillit voir leur brouillerie. Marie d'Agoult se préparait à devenir Daniel Stern, et « noble ambitieuse » comme l'avait deviné Sainte-Beuve, elle visait au genre qui décidait alors des réputations: la nouvelle et le roman. Pourquoi n'eut-il pas le courage de la décourager et de l'assurer que sa vraie voie était ailleurs: dans l'essai de morale, d'histoire et de critique? Par ses « aimables faux-fuyants », il lui donna le change. Il avait été le confident des apprêts de la nouvelle d'*Hervé* (1842) et du roman de *Nélida* (1846). Il avait même corrigé assidûment des épreuves; mais, s'il se prodigua en éloges verbaux, il se contenta de cette critique parlée et... privée. Il ne fit rien pour faciliter la publication du livre qui parut à la *Revue Indépendante* de Leroux, n'ayant pas été accepté par Buloz à la *Revue des Deux Mondes*. Sainte-Beuve était à ce moment en froid avec la Revue. D'ailleurs, on n'influençait pas Buloz qui en fit à sa tête... et fit bien. Le critique n'en parla pas dans les feuilles où il faisait autorité. Il est vrai qu'il était de toutes parts sollicité et s'il donnait aux ouvrages leur tour de valeur et non de faveur, c'était justice. Ce silence blessa Mme d'Agoult. Une voix manquait au concert de louanges adroitement organisé par ses amis autour du livre, dont le succès fut surtout de curiosité, car on y cherchait les dessous d'une aventure célèbre. L'auteur a évoqué dans ses *Mémoires* ce mouvement d'humeur contre l'auteur des

lundis, et celui-ci a déposé dans ses *Carnets Intimes*, « arsenal de ses vengeances », une goutte de « poison » à l'adresse de ces dames (G. Sand et Mme d'Agoult), « qui ne se contentent pas de tuer leurs amants et de les dessécher, elles les dissèquent. »

Mais l'ondoyant Sainte-Beuve ne devait pas tenir longtemps cette note amère. Nul plus que lui n'était capable de compenser les uns par les autres les traits d'une physionomie complexe et, surtout envers une femme, de se rendre finalement à l'argument du charme, celui de la beauté ou de l'esprit. Après cette période de refroidissement qui correspond, du reste, à celle de son séjour à Liége pour le cours sur *Chateaubriand*, en 1849, et aux inquiétudes de carrière qui suivirent pour lui les troubles de 1848, on retrouvera Sainte-Beuve, à intervalles espacés il est vrai, dans le salon de Mme d'Agoult, devenu plus politique que littéraire sous le second Empire. Malgré son énorme labeur, qui d'année en année l'emprisonne dans sa bibliothèque et son cabinet de travail, il accepte quelques dîners chez Marie d'Agoult.

Un jour, elle l'en priait ainsi:

« Sonnet... c'est un sonnet. » Vous l'avez dit, ô maître!
Et d'un arrêt si beau ma jeune ambition
S'enhardit à ce point que sans peur de paraître
Trop osé, je vous fais une invitation.

Ce rire du jaloux qui soutient son mal dire
Et du viril sonnet croit me fermer l'empire,
D'un joyeux châtiment il nous faut le frapper;

Qu'à sept heures, mardi, venant chez moi souper,
Assis, le verre en main, il vous trouve à ma table
Et dise : « Le voici!... puisse-t-il être au diable (15). »

DANIEL STERN.

Jeudi, 18 juin 1863.
11, rue Circulaire-de-l'Etoile.
A M. Sainte-Beuve, qui a dit : « Oui, certes, c'est un sonnet. »

Est-ce un sonnet? Puisque Sainte-Beuve l'a dit... C'est en tout cas un joli billet, et l'on s'est mise en frais pour

(15) Coll. Lovenjoul, D. 597, f° 40.

le maître qui, à son tour, après avoir lu les dialogues de Daniel Stern sur *Dante et Gœthe,* essai très heureux de critique solide et de littérature comparée, ne ménagera pas à l'auteur ses éloges. Les cheveux blonds d'Arabella sont devenus blancs, ce n'est plus une Ondine du Rhin, c'est Diotime sage et savante à qui il adresse cet hommage mérité :

14 juin 1866.

Je ne suis pas ingrat ni oublieux, je suis de plus en plus lent et je remets mon devoir comme mon plaisir. J'admire Diotime depuis que je l'ai vue et entendue et il y a longtemps. J'admirai du premier jour ses paroles élevées, délicates, inspirées par je ne sais quel amour de l'au-delà. Je me laissais, il est vrai, distraire dans ma fragilité par bien des choses, et quelques-unes passagères: est-ce la faute d'Amaury si, comme Gœthe, il se laissait fasciner et éblouir à des cheveux d'un blond éclatant? C'est un ancien reproche, et je me plais à écouter Diotime sous sa forme la plus pure, la plus sévère et très aimable encore; ce dernier ouvrage où elle a résumé toute son éducation d'esprit, tout le miel de sa doctrine, et de sa poétique sagesse m'enchante: il m'instruit et je ne puis mieux faire désormais que de prendre l'auteur pour guide toutes les fois que je voudrais aller vers ces belles régions. Diotime m'a rappelé tout Dante et m'a conduit plus avant que n'avait fait aucun commentateur dans le sens de la grande œuvre. Comme elle y marche d'un pied ferme et le front dans la sérénité! Pour Gœthe, elle me l'a rappris ou appris tout entier; car, bien que dans ces dernières années j'aie tâché de le mieux connaître et de me pénétrer de lui, je ne suis, en l'étude de cette grande nature, qu'un novice et un aspirant.

Elle me l'a éclairci et fait comprendre de *droit fil* autant que cela est donné à un Français comme moi. Sur le second Faust, elle est allée aussi loin qu'on le peut avec la lampe mystérieuse: s'il y reste de l'ombre et des obscurités, c'est sans doute que Gœthe lui-même, sur cette fin, a cherché plutôt qu'il n'a trouvé et que sa lampe vacillait aussi... Mais Diotime a fait là une œuvre qu'elle seule, parmi nous,

pouvait faire. Il y a trois âmes dans le livre et qui n'en font qu'une, un seul Génie avec étoile et flambeau...

Puis-je, après cela, parler de vieilles amitiés fidèles autant que muettes et de mon inviolable attachement?

SAINTE-BEUVE (16).

Cette « vieille amitié », succès d'estime intellectuelle, ne semble pas avoir laissé d'autres traces épistolaires dans la suite. Sainte-Beuve, désormais à part des plaisirs qui n'avaient rien à voir avec les relations mondaines, n'allait plus vivre que pour son œuvre. L'homme se desséchait à mesure que l'œuvre se vivifiait d'une sève plus riche. Passé à l'état de pure intelligence critique, ce qui survit en lui après les « ardents caprices » de la jeunesse, c'est sa seule vraie passion, la passion littéraire.

CLAUDE ARAGONNÈS.

(16) Coll. Lovenjoul. D. 597, f° 86.

GIONO

—

Deus, ecce deus!
VIRGILE.

Poëte qui naquis sans doute sur la paille sèche d'une crèche que la neige enlange à l'heure où la Bergère espinche du ponant pour voir entre les ailes d'un bel ange trois Images du levant sur la route venant...

Enfantoun qu'agnelouns fleurirent de poutouns et qui farandolais avec les cabris de la cabre et du grand bouc à longues banes, puis que la colline a haussé dans ses bras pour lui montrer la Taure en sa litière de chavanes;

Escoulan d'un berger qui, te parlant en homme laissé nu par le vent sur la terre d'avant la brouette et d'avant le levier, t'initiait aux paraboles du mystère après t'avoir sifflé la marche de Lulli ou le nouvè de Saboly;

Adolescent qu'émerveillait la harpe des ruisseaux dont les sauts font les sons s'élançant du clavier des cailloux ronds vers cette table d'harmonie que sont les roseaux longs qui finissent un jour banastes ou canisses;

Ayant bu le soleil tu rentrais en limbert sous la pierre jusqu'aux joies profondes des genèses blondes, ta faim vagabonde cueillant les murmures entre elles des choses, mots qui descendaient enroucouler ton âme des rythmes du monde.

Or, de t'assimiler ainsi cette Haute Provence où la grive se fait tirelire à genièvre, où l'hysope du soir change le lièvre en encensoir, peu à peu tout s'assemble en synthèse dans toi comme les grains d'une grenade, les abeilles d'une ruche, les taureaux d'une manade, les pan-pans d'un tambourin...

O si tendre joueur d'agates par les yeux violets d'Antonine la rousse, ceux en sucre de Louise-la-première aux joues de muscardin, ceux verts de la seconde, ceux de lait et de charbon d'Anne la douce en train de se languir sur les branches lovées du figuier du jardin!

Vers les santons, plus grand, triant à la veillée pour l'huile de la jarre avec des braves du canton, tu vas participer à cette « pastorale » où la Vierge Marie parle en pomme d'amour, l'Ange-qui-bouffe en coquillade, le Roi maure en nougat noir entre deux tranches de pastèque, Hérode plus amer qu'une olive s'pessade.

Bientôt tu connaîtras, après le sage de Baumugne et Barberousse, le Césaire qui pastéje autour de sa sourcière qui galéje avecque les royaumes de derrière l'air, près de leur chato calignante aux yeux de gentiane; au temps d'alpage tu verras un tas de chefs de bêtes et, plus tard, le Maître des taureaux casqués d'oiseaux de proie là-haut en Rébeillard.

Au plateau de Mallefougasse, un soir, combien tu baderas devant le baile accouchant des images, ce Sarde rouge de foulard qui fait la Terre au mitan des bergers qui font la Mer, la Montagne, le Fleuve, l'Arbre, le Vent, l'Herbe, la Pluie, le Froid, la Bête du cosmique Drame, à la Saint-Jean, sous la lune à marmaille d'argent!

Mais, de verte blanche devenue l'amande, déjà tu connus aux vendanges l'odeur de la glèbe, puis celle des fèdes, puis l'odeur des robes, puis l'odeur de soufre qui souffle aux bêtes la révolte centenaire, enfin tant de forces de l'air qui devaient, ton père le voulant, te rendre gonfle à la manière d'un globe solaire.

Et te voilà partant, à travers les racines des bois et le congre incroyable du fleuve, à la conquête de la frêle Aveugle en sang dont le regard absent de deux grands yeux de menthe sent à même toi l'amant de l'Aventure qu'a drossé sur la grève une lame-de-fond venue de la saumure où grouillent pêle-mêle gouffres, monts, peuples, monstres et sèves.

Comme on est loin de l'escoulan courant après la cardeline! ah qu'on est loin du bergerot qui s'éparpille par les trous du fifre! De ce peu te voici beaucoup et de ce rien te voilà tout. Jean le Bleu maintenant c'est le Jean de tous les pavillons, la chrysalide ayant donné son arc-en-ciel: ce papillon des papillons.

En transhumance du corps dans l'esprit et de l'idée dans la matière, subtil ici, là-bas immense, à présent tu t'existes et te penses. Tu n'as plus un cœur, tu les as tous, au point que l'Univers on le voit qui palpite par ta bouche ouverte. Le bref limbert de la muraille est devenu le serpent long servant d'entrailles à la Vie.

Mieux que ton acrobate aux deux tambours voyant par-dessous l'arche de ses pattes sur le mail du bourg tu vois tous les secrets, ou plutôt tu les crées, magicien dont le nom persiste encore entre les dents de Janet mort, car ton oracle a l'allégresse enthousiaste du miracle et ton nom véritable à tout jamais c'est Pan!



Frère, puisque ton chiffre est une somme et ton fifre un orchestre d'idées, de choses, de bêtes, d'hommes; puisqu'à présent le bergerot s'évertue en berger qui mène lois et phénomènes; puisque par ta lèvre gouverne le Verbe et que couve en ton être le don prestigieux de l'Œuvre, puisqu'enfin le divin prend ce visage tien si bien que je l'invoque en ce moment humain que ta forme détient, de grâce évade-toi de ta nombreuse solitude et monte dans l'espace aux multitudes révéler que le dieu qui se meut entre ces pages de poëme n'est autre que cet homme habité par toi-même.

Afin que davantage s'exalte l'envol, prends ton départ de plus haut que ton nid de Manosque où rayonne Elise la Pure et le rocher de Volx en courroux d'aigles roux, pars de plus haut que la Sainte-Victoire, ta Lure, le Ventoux, les Alpes longues par la taille dans le ciel comme par l'ombre sur le sol, pars même de plus haut que ta Haute Provence, frère, pars de sa jouvence, pars de Lyon,

sommet symbolique de flèche où Grâce-Blonde et Souple-Force descendues des sources s'accouplent pour produire une Tarasque d'onde progressante sur ses pattes de rivière : Ardèche, Isère, Cèze, Drôme, Gard, Sorgue, Durance, avec au bout la palme ilienne du delta...

Vite saute sur ce monstre impétueux — *lou Rose* — notre Rhône à la selle innombrable de ponts!... File entre Saint-Etienne et Vienne tout d'abord, ensuite sur Valence où déjà le prompt fleuve met dans la balance l'accent circonflexe du nord et l'accent pittoresque de notre midi. Le temps de mastéguer l'amande-miel-pistache de Montélimar, voilà sur ta gauche non loin le Mur harmonieux d'Orange. Après un ample vire-vire Avignon surgira, gros gâteau dans sa couronne de remparts surmontés d'un château: vieille cité du Lys chrétien alentouré de violettes et coquelicots...

Au pont brisé de Bénézet — relais — qu'un arrêt te délasse sur la Barthelasse!... Sante et versante la Coupe à pleins bords d'un châteauneuf-du-pape va multiplier tes estrambors en espérant l'autre dyname. Après le fleuve, c'est le vent qui des versants descend, droit vers le Rhône survient le Mistral de garrigue en garrigue mors aux dents... Hardi zou!... L'agantant par le moure, enfourche donc la monture nouvelle et, hue par Beaucaire, dia par Tarascon, au loin derrière toi l'hymne antique du Gard aux strophes ajourées, fonce vers la classique Mer aux lointaines tartanes sous la fulgurante cabucelle du Soleil qui vibre en milliers de cigales et millions d'abeilles par-dessus les cirques, les arênes, les arcs-de-triompho et ces légendaires tombeaux où pantaillent fados et félibres, Alyscamps et Baux, par-dessus la Camargue éventée de macreuses, sarcelles, gabians, et par-dessus la Crau cailloutée de cocons éternels que vos sabots déclenchent, ô cavales blanches montées d'un gardian!...

A grands coups d'éperons faits d'essaims de moustiques pique le Mistral en resquillade sur ce vaste jeu de quilles: clocher de Saint-Trophime, tour de Montmajour, moulin de Fontvieille, temple de l'Amour, autour de

quoi Mireille ressuscite la Vénus ensevelie, et, puisqu'à travers des ruisseaux de moutons et torrents de troupeaux il faut sauter Roquefavour qui porte à bras tendu la Durance en folie, pique encore et toujours ton panique coursier sur l'épouvantement des oliviers, mûriers, lauriers-roses, figuiers, pinèdes, tamaris, cyprès, courbés en prigodious de restouble parmi la griserie que mandent par coufins lavandes, farigoules, romarins — jusqu'au Pas-des-Lanciers!

Une fois là, laissant le Vent s'aller rompre le cou contre une Alpille ou le Maure au levant, que ton être, arrondi comme un œuf emporté par les essors accumulés, s'engouffre éperdument dans l'ombre granitique de la Nerthe, tel un obus dans un canon, et jaillis-en par l'autre bout, dans la lumière, sous les espèces neuves d'un Aigle-de-Joie — lyre géante de l'azur — tes deux ailes écloses de l'Estaque à la Cadière et corps planant dessus la Canebière, ce phallus sonore de Marseille...

Alors, de toutes tes valeurs de matière et d'esprit descends frapper de leur génie le quai magique du Vieux-Port pour de lui rebondir ainsi que d'un tremplin suprême et t'envoler, dans un multiple élan d'amour, vers tous les cœurs de l'Infini, sur la Mer d'hyacinthe où naquit à l'aurore des temps l'immortelle Beauté!!!

Lou diou, vaqui lou diou!
Giono, voilà Giono!

Noël, 1934.

SAINT-POL-ROUX.

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES SUR LE RACISME

Vieux comme le monde, universel, propre aussi bien aux chrétiens qu'aux musulmans, aux nordiques qu'aux méridionaux, aux occidentaux qu'aux orientaux, l'antisémitisme est un des rares problèmes permanents de l'humanité. Longtemps masqué par d'hypocrites ou fausses explications, il vient, grâce à l'hitlérisme, d'apparaître sous son vrai jour, et cette netteté confère au peuple qui en est le sujet et l'objet, un rang à nul autre pareil. Que la régénération de l'Allemagne soit liée à la lutte contre le Judaïsme et que cette lutte rencontre des échos sympathiques jusque chez la Grande Nation et même auprès de la fière Albion, — est un magnifique hommage à la puissance d'Israël, par la reconnaissance quasi officielle de la place qu'il occupe dans le monde et du rôle exceptionnel qu'il y joue.

Le sort étrange du peuple juif veut que, inventeur de Dieu, il soit en même temps le « déicide » ; que, créateur de l'âme, il se l'entende dénier; que, père du christianisme, il soit accusé par certains chrétiens de satanisme; que, promoteur du socialisme, il voie son existence collective détruite dans l'unique pays socialiste qui existe; que, seul raciste authentique, il soit la première victime de ceux qui viennent seulement de découvrir le racisme... Pour accumuler une si extraordinaire série de si extraordinaires paradoxes, il faut que le génie juif soit à l'opposé du génie de l'humanité tout entière, — ou qu'il soit tellement complet qu'il demeure nécessairement inintelligible à chaque parcelle de cette humanité. Œcu-

ménique à l'égal du grec et du latin, il a sur eux cet avantage que son âme s'incarne encore dans sa race, quand la race grecque et la race romaine se sont depuis longtemps fondues dans d'autres races et que leur âme n'a plus le support vivant d'un peuple qui frémit au moindre souffle.

§

Il serait vain de vouloir étudier ce mystérieux problème à la lumière de l'ordinaire méthodologie scientifique qui néglige la substance des choses pour ne s'occuper que de leurs phénomènes. Seule, semble-t-il, la méthode d'inspiration scolastique, si heureusement renouvelée par la théorie des « noyaux intimes », pourrait nous donner la clé de l'énigme. Et où pourrions-nous chercher l'expression de ces « noyaux intimes » sinon dans ces documents de l'observation et de la sagesse humaines que sont les vieux monuments de la Bible et de la mythologie grecque? Il suffirait, croyons-nous, de les étudier avec lucidité et sans passion ni parti pris pour en dégager le sens profond et en analyser la substance.

La vieille légende de Caïn et d'Abel, le vieux mythe d'Hercule et d'Antée sont, non pas un fait-divers et un conte, mais un saisissant résumé, un fulgurant raccourci de toute l'Histoire de l'humanité. Caïn, terrien et cultivateur, tue Abel, nomade et pasteur. Le meurtre est une suppression qui annonce une évolution. La vie agricole et sédentaire prend le dessus sur le stade primitif des clans nomades, pasteurs et chasseurs. Cependant cet abandon de l'errance sans lieu ni feu, cette élévation vers des formes supérieures de la vie, ne sont pas salués comme une délivrance : désormais, la prospérité et l'ordre naissants auront leur contrepartie dans la soumission aux forces de la nature qui briseront le libre essor de l'homme. L'opprobre qui pèse sur la mémoire de Caïn, l'auréole de martyr d'Abel sont l'expression de la première grande tristesse, du premier poignant regret de l'humanité. Alors, vaincu non soumis, soumis non résigné, l'homme se forge l'idéal du héros et

du demi-dieu. Une limite très précise sépare le possible de l'impossible; le héros, le demi-dieu l'ignorera; son énergie indomptable ne connaîtra d'autres bornes que celles de sa propre volonté. L'image de ce que l'homme eût voulu être, de la vie qu'il eût voulu vivre, s'incarne Hercule, qui vainquit Antée et a rendu par là à l'homme sa souveraineté. Des millénaires après, Nietzsche chantera encore cet idéal du surhomme, rêve perdu de l'humanité.

§

Caïn-Antée, Hercule-Abel sont des complexes psychologiques dont les « protons » et les « électrons », par leurs infinies combinaisons, constituent les âmes collectives des nations de l'Univers. Les grandes controverses de l'esprit, les grands événements de l'Histoire sont fonction, non de la capricieuse volonté humaine ni de la contrainte arbitraire des circonstances, mais du jeu de ces « protons » et de ces « électrons ». La stabilité des complexes psychologiques explique pourquoi l'Histoire est un éternel recommencement; la désintégration d'un de ces complexes, ceux des bouleversements humains qui ne se répètent pas.

Le terrien ne s'est formé que par la préhension qu'il a exercée sur le sol et l'emprise qu'il en a subie : son *personnel* s'est intégré dans le *réel*. L'homme et la terre, le peuple et le pays, sont devenus inséparables par le lien de la propriété qui les unit. La propriété préexiste au droit et conditionne la morale: la philosophie terrienne ne saurait être basée que sur le *Droit* et les *Intérêts*. De l'âpreté du paysan pour la glèbe jusqu'au patriotisme du citoyen, l'essence ne change pas si le sentiment s'épure en s'élevant de l'individu au collectif. Et l'intégration du *national* dans le *territorial* aboutit à la souveraineté, base de la construction étatique de la partie terrienne de l'humanité. La doctrine maurrassienne est l'expression la plus complète et la plus limpide du concept terrien et possède à ce titre une valeur et une portée universelles.

Tout autre est le complexe Abel-Hercule. Il n'y a pas eu de jonction initiale: le *personnel* et le *réel* ne se sont pas combinés individuellement — l'homme et son champ — ni collectivement — le peuple et son pays. L'homme non attaché au sol se serre autour de la famille; les familles isolées en quelque sorte de la nature forment des clans; les clans deviennent, par la consanguinité, des races compactes, indépendantes de tout pays. Le coude à coude initial, sans que la nature exerce son action constante et modératrice, se prolonge, devient habitude, puis instinct, et crée à la fin le *sens collectif* du groupement nomadique: synthèse de l'utilité immédiate de l'individu et de ses passions éternelles, tantôt celles-ci combinées avec celle-là, tantôt celle-là subordonnée à celles-ci. La loi de sa vie condamne l'humanité nomadique au désordre et à l'anarchie, — ou lui fait acquérir par la cohésion fervente des humains une force d'expansion extraordinaire quand les égoïsmes se soumettent à l'*Idéal-Passion*...

Ce sont les heurts de ces deux types, l'un basé sur les *Droits* et les *Intérêts*, l'autre sur l'*Idéal* et l'*Utilité*, qui forment la trame de la civilisation et expliquent peut-être la structure de l'Histoire.

§

L'analyse, en apparence spéculative, que nous venons de faire devient une démonstration dès qu'on sort des cadres de la civilisation chrétienne dans laquelle nous vivons et où ces deux concepts se sont combinés et stabilisés. Il suffit de franchir ses limites pour apercevoir, à sa lisière même, une autre civilisation où ils se sont combinés différemment. Si la langue de cette civilisation, la langue arabe, par ses difficultés, pratiquement insurmontables pour un étranger, ne nous a pas permis de pénétrer dans son intimité, — le peu que nous connaissons de cette civilisation pourrait nous éclairer d'un jour nouveau ce qui nous demeure obscur dans la nôtre. Pour que notre démonstration conserve l'exactitude scientifique nécessaire, il faut rechercher le « noyau intime » de cette civilisation à l'intersection des lignes de l'His-

toire arabe et de l'Histoire de l'Islam et notamment à la naissance même de l'Islam, et sous le règne des deux premiers lieutenants du Prophète, les Khalifes Omar Ibn El Khattab et Abou Bekr. Le point de départ de l'explosion islamique fut la marche sur la République Marchande de La Mecque, ce plexus solaire de la Péninsule. S'il convient de tenir compte du fait que l'Islam a annoncé le réveil de la conscience nationale arabe (tôt assoupie d'ailleurs), il n'en reste pas moins qu'il fut essentiellement la réaction organique du nomadisme raciste des tribus errantes contre une société cristallisée dans une hiérarchie sociale et patrimoniale se rapprochant ainsi de la société terrienne.

Le nomadisme raciste, ou le racisme nomadique, les deux sont interchangeables, a été affirmé par le plus grand organisateur de l'Islam, le Khalife Omar Ibn Khattab, non comme un fait, mais comme une nécessité :

Ne soyez pas, disait-il à ses disciples, comme les Nabatéens de la Babylonie; quand on demande à l'un d'eux d'où il sort, il dit : de tel ou tel village; dites : nous sommes de telle tribu.

Nomadisme veut dire détachement de la terre, donc détachement de la propriété : ce même Khalife dote la « nation musulmane » d'un Trésor Public (beith-el-mal), centre commun de toutes les richesses excédant celles nécessaires à la satisfaction des besoins immédiats et dans lequel tombent les terres conquises sur les infidèles. Dans la société arabe musulmane, l'intégration du *personnel* national dans le *réel* territorial ne se fera jamais. De la sorte, les vertus du patriotisme leur demeureront à jamais hermétiques. Le dynamisme de leur idéal leur permettra, sans doute, de créer des dizaines, des centaines d'Etats; mais ces Etats ne seront que des Etats météores. Le géant de la pensée arabe, Ibn Khaldoun, édifiera sur cette « fugacité » des Etats arabes sa fameuse théorie historico-politique qui tend à prouver que, par le jeu de ses lois internes, la durée d'aucun Etat ne peut, par définition et par essence, dépasser deux siècles...

Le nomade qui porte tout *avec* lui, porte tout *en* lui; le moteur principal de son action est dans cette adhésion fervente que le même Ibn Khaldoun qualifie *d'esprit de corps* et que nous avons appelé le *sens collectif*. C'est Mahomet lui-même qui analyse cet *esprit de corps* et en définit les éléments:

Il faut donner à ceux qui cherchent une mort glorieuse sur le champ de bataille une place en première ligne des combattants, — et à ceux qui ne cherchent que le butin, abandonner les places où l'on peut en trouver.

Ce couple de forces, tantôt en puissance, tantôt en action, a permis à une horde de Bédouins déguenillés de conquérir en trente ans un territoire allant de l'Espagne à l'Inde et des rives de l'Atlantique jusqu'aux barrières du Pacifique. Sans qu'aucune claire doctrine philosophique y présidât, par la seule puissance des passions libérées, un résultat fut atteint, qu'aucun Etat organisé n'eût pu obtenir, même en y engageant la totalité de ses forces.

Il suffit de mettre en regard cette société arabe quelque peu anarchique et la société romaine basée sur la propriété quiritaire, défendue par une rigoureuse et harmonieuse législation, dotée d'institutions différenciées et articulées, protégée par de puissantes légions, pour avoir, juxtaposés dans leur totale antinomie, les deux grands concepts qui président à la pensée humaine.

§

La fécondité de la civilisation européenne occidentale, — c'est un lieu commun de l'affirmer, — tient à un subtil mélange de ce que la Grèce a enseigné, de ce que Rome a légué, et que le puissant souffle judéen a animé. Les masses humaines venues de lointaines steppes asiatiques relevaient nécessairement de l'un des types: terrien ou nomadique. Le génie complexe de la Méditerranée a fait que, chez ces masses humaines, une sorte de polarisation s'était opérée: tout ce qui s'est aggloméré autour de Rome obéit au concept terrien; tout ce qui était de descendance germanique marqua, dès le

début, des tendances nomadiques. La race latine, à une exception près, par son adhésion au catholicisme, signifia son besoin d'ordre et le goût de la hiérarchie : là où il n'y avait pas d'apports arabes, elle resta terrienne. Les Germains, qu'il convient de ne pas identifier avec les Allemands actuels, repoussèrent l'idéal catholique et embrassèrent le dogme du libre examen et de la libre discussion. Ils placèrent l'élan idéaliste de l'âme et le sens de l'utilité pratique au-dessus de toute doctrine logique: les races qui ont besoin de codes, c'est-à-dire qui ne portent pas en elles-mêmes « l'impératif catégorique » leur apparaissent comme inférieures. La qualification méprisante du Latin *dago,* la définition péjorative des *coloured men,* le sentiment inné de la supériorité de la race anglo-saxonne, par exemple, sont l'implicite, mais vigoureuse expression de ce racisme inhérent à tout nomadisme, fût-il, comme celui des Arabes, sur terre, ou, comme celui des Germains — Scandinaves ou Anglo-Saxons, — sur mer.

Entre le « noyau intime » nomadique et le « noyau intime » terrien, et à égale distance entre les deux, suspendue, tel le tombeau de Mahomet, entre le ciel et la terre, se situe l'âme allemande. Elle est tissée d'antinomies et étayée d'oppositions : le sang germanique de la forêt primitive, le sang celtique le long des grands fleuves, le sang slave des grandes plaines de l'Est, s'y sont mélangés sans que les âmes se fussent combinées. Fait sans précédent dans l'Histoire de l'humanité, l'âme allemande a refusé d'opter entre l'idéal catholique et l'idéal protestant. Son instabilité initiale la condamne à un équilibre fait de continuels et successifs déséquilibres; elle atteindra, avec ses poètes et ses penseurs, à la plus magnifique éclosion de la pensée et de la sensibilité humaines, mais chantera en même temps des hymnes à la soldatesque; elle contiendra dans son sein des génies universels comme Kant et Gœthe mais s'hypnotisera sur des réminiscences remontant au fond des âges. La divine Intelligence et les pires instincts, les plus

nobles élans de l'âme et la plus infâme fourberie y voisineront sans qu'aucune décantation se fasse. Sa loi interne sera l'indéterminisme qui fera des mouvements tourbillonnaires du *Sturm und Drang* la loi constante de l'Allemagne. La Réforme, le Romantisme, le mouvement hitlérien, ne sont que de passagères expressions de l'identique et permanente nécessité de l'âme allemande de fermenter à la recherche de l'impossible cristallisation philosophique...

§

Il semble cependant qu'à la fin du XVIIIe siècle, le régime fédéraliste-monarchiste-aristocratique ait assuré à l'âme allemande une sorte d'équilibre, attesté par un magnifique épanouissement des arts et des lettres. Peut-être, était-ce parce qu'il n'y avait pas d'Allemagne, mais *des Allemagnes*. Les idées de la Révolution française et les guerres napoléoniennes rompirent cet équilibre. Les frontières intérieures qui permettaient aux parcelles de l'âme allemande de conserver leur autonomie tombèrent, l'autorité centrale se renforça, nivelant cette âme; le rôle de l'aristocratie qui les encadrait diminua. Le machinisme et l'industrialisation vinrent hâter l'évolution en précipitant l'exode des campagnes vers les villes et en annonçant ainsi la démocratie naissante. Le « noyau nomadique » s'étoffait des débris du « noyau terrien ». La Grande Guerre ainsi se préparait, qui participait à la fois de l'explosion de l'Islam et de la conquête romaine. L'explosion conquérante eut lieu, mais loin de submerger l'Europe et le monde, elle ne fit que fuser. Pouvait-il en être autrement? Le véritable intérêt de l'Allemagne n'exigeait pas cette guerre, ni ne nécessitait sa prolongation. Ses caractéristiques « romaines » étaient incapables d'instaurer, comme conclusion à la lutte, une véritable paix. Ses caractéristiques « islamiques » étaient insuffisantes pour lui conférer la puissance des forces déchaînées de la nature. En réalité, pour l'Allemagne, la Grande Guerre ne fut ni une conclusion ni un point de départ: elle fut un maillon de la

chaîne de son évolution et l'expression d'un stade de la désintégration de son âme. L'évolution ébauchée sous Fichte et List, continuée à travers Wagner et Nietzsche, s'opérait, dont les Hohenzolern ne furent que les inconscients instruments.

Après la guerre perdue, les forces incluses dans la démocratie précipitèrent leur action et atteignirent, avec la démagogie hitlérienne, leur paroxysme, pour aboutir inéluctablement au racisme du concept nomadique. A proprement parler, il n'y a pas eu d'évolution linéaire: il y a eu passage d'une forme d'équilibre, équilibre à prépondérance terrienne, à une autre forme d'équilibre, l'équilibre nomadique. Dès le commencement, Hitler affirma qu'il ne s'agissait pas de modifications en surface : il s'agissait d'un système qui a été chassé et qui devait être remplacé par un autre système. Le système *Deutschtum* remplaçait le système *Deutschland*. Quant à la devise hitlérienne, *Blut und Boden*, ce n'est qu'une sorte de mensonge philosophique. Cela ne peut être que *Blut* (sang) ou *Boden* (sol), et le racisme, par son essence même, a opté pour le *Blut*.

§

Ce système est un circuit: dès que l'on en entreprend l'étude, et quel que soit le sens de la marche, on le parcourt dans tous ses éléments. Le premier est ce que les Allemands appellent le *Führerprinzip*. La nation est organisée militairement: l'organisation militaire et l'organisation de la cité communiste idéale sont, au fond, identiques. Depuis le bas jusqu'au sommet de l'échelle, il n'y a que des *Führers*. Sauf le premier et le dernier — celui-là commande sans obéir, celui-ci obéit sans commander, — tous les autres obéissent et commandent à la fois. Ce n'est pas de la discipline consentie qui présuppose la possibilité d'un refus et la conscience de ce qui se fait : c'est simplement, rigoureusement, exclusivement, l'obéissance à tous les échelons. L'intelligence et l'intellectualité sont, de propos délibéré, bannies :

la ferveur de l'adhésion suffit. Adhésion à un fonds commun de passions et d'idéaux, ferveur pour ces passions et pour ces idéaux. Le *Führer* suprême réalise en sa personne la confusion de tous les pouvoirs et n'est responsable que vis-à-vis de la nation totale, c'est-à-dire la race, présente et à venir. Pour cette humanité compacte et particulariste, les individus ou les groupes d'accession demeureront à jamais étrangers, ne pouvant pas participer de la pensée biologique de la race, ni comprendre son commun diviseur d'espérances, de craintes, de rêves et d'aspirations. Le subjectivisme collectif repousse les réalités objectives, auxquelles les allogènes ou les hétérogènes eussent pu s'agglomérer. Indirectement, mais inéluctablement, la notion d'Etat se désintègre : le *personnel* s'est séparé du *réel*. S'il subsiste, sa principale caractéristique, la durée, n'a plus pour base l'éternité du sol, mais la continuité de la race. Le terrien ne s'écroule ni ne s'envole; le nomadique, en s'écroulant, veut s'envoler. Au moment où il ne sent plus sous ses pieds la solidité du sol natal, il espère, en s'enfermant dans l'idée de sa race, trouver la terre partout où, interrompant son vol, il voudra poser ses pieds. Le racisme conduit les Allemands, lentement mais démesurément, vers l'état dans lequel, depuis quelque deux mille ans, vivent les Juifs.

L'infime pourcentage juif en Allemagne — moins d'un pour cent — a servi aux Allemands de repoussoir et à l'hitlérisme de catalyseur. Il n'aurait pas pu jouer ce rôle sans une certaine parenté des deux complexes. A la vérité, on s'en doutait depuis longtemps. Il existe indubitablement une sorte de fascination réciproque entre le génie juif et le génie allemand. Aussi, au cours du XIXe et début du XXe siècle, presque tous les Allemands éminents: hommes d'Etat, penseurs, musiciens, poètes, économistes, qui ont préparé l'avènement d'Hitler, ont pris position à l'égard du Judaïsme. Les deux dieux de l'Allemagne d'aujourd'hui, Richard Wagner et Friederich Nietzsche, ont été, l'un violemment antisémite, et l'autre chaleureusement philosémite; par contre, un

Kant et un Gœthe, qui restèrent indifférents devant le problème juif, sont demeurés étrangers à l'hitlérisme.

Fascination réciproque: pour trouver une expression à leur pensée et à leur sensibilité, la grande majorité des Juifs ont recours à l'allemand: le peuple par le canal du yiddisch judéo-allemand, et l'élite par la fidélité qu'elle garde encore à la langue, à la science et à la pensée allemandes.

S'il y a là de singulières attractions et de troublantes répulsions; s'il y a d'étranges analogies, dont le racisme, commun aux deux est la principale, — c'est que l'on ne hait et que l'on ne méprise que ce que l'on connaît bien... La dramatique hostilité germano-juive s'éclaire quand on étudie leurs « noyaux intimes », à la fois si opposés et si apparentés.

§

Si, jusqu'à Hitler, l'âme allemande n'avait encore pas pris conscience d'elle-même et si, par ses hésitations entre le catholicisme et le protestantisme, elle semblait vivre dans un état indéterminé où les « protons » et les « électrons » des complexes nomadique et terrien étaient en quelque sorte mélangés dans une espèce de suspension colloïdale, — l'âme juive fut de tout temps dotée de ces deux complexes avec leurs éléments nettement dessinés. Nomadiques par leurs anciennes origines point oubliées, terriens par l'attraction irrésistible que Sion a toujours exercée sur eux, les Juifs sont l'unique race au monde chez qui les deux « noyaux intimes » ont toujours coexisté à l'état cristallisé. C'est une exception qui explique ce sort sans exemple ni précédent, et ce destin unique dans l'Histoire, qui furent les leurs: ils participaient à la fois du Bédouin nomade et étaient, à ce titre, méprisés par les Romains, — et du Romain, et, en cette qualité, considérés comme traîtres et ennemis par les libres fils du désert. Le Juif, par l'universalité de son âme, pouvait, sans rien perdre de sa substance, comprendre les autres peuples et s'adapter à eux. Par définition, cette universalité ne pouvait être comprise d'aucune des nations avec lesquelles il a été en rapports. Partout, dès que la liberté

lui était donnée, Israël s'élevait au premier rang et occupait la place dominante, — partout où cette liberté lui était enlevée, il retombait au bas de l'échelle, car, s'il pouvait s'assimiler aux autres, il ne pouvait être assimilé par aucun.

Dispersés à travers le vaste monde par la fatalité du sort, condamnés par la force des circonstances à un nomadisme de fait, les Juifs virent l'atome terrien de leur molécule spirituelle finir par être masqué par l'atome raciste. Afin que l'attraction de la terre étrangère ne vînt suppléer celle de la terre des ancêtres, l'amour de Sion se revêtit des vêtements de sacerdoce et se couvrit du manteau de la sainteté: leur sens terrien se réfugia dans la liturgie du Yom Kippur: *Tu rendras à Sion son ancienne splendeur*. Le racisme juif n'a été que le rempart contre l'invasion du dehors ou l'évasion du dedans. De l'âme juive les étrangers ne virent ainsi que les détritus qui s'accumulaient à l'extérieur des remparts, — mais n'apercevaient point son profond idéalisme, son désintéressement et cette flamme sacrée, préservée de toute souillure, qui brûlait à l'intérieur. Et plus les persécutions étaient grandes, plus la défense de la substance juive était vigoureuse et rigoureuse.

Des lézardes se produisirent cependant à la fin dans les murs épais qui protégeaient l'intimité juive: l'émancipation du XIX[e] siècle fit déserter la citadelle juive, ainsi exposée au moindre assaut de l'extérieur. L'âme juive, en péril de mort, rétablit son équilibre rompu, en faisant s'épanouir le « noyau terrien », quelque peu momifié. Les anciennes défenses religieuses furent rapidement remplacées par des barrières nationales : la renaissance du *peuple* juif suppléa à la défaillance de la *religion* juive. Et déjà il est permis de dire que l'étape qui sépare le Foyer National d'un Etat souverain est certainement moins longue que celle qui séparait l'originaire utopie sioniste de l'actuel Foyer National...

Certes, la Palestine ne contient encore qu'un quarantième environ de toute la nation juive, mais ce quarantième est déjà un tout, conscient de ses intérêts, de

ses besoins, de ses aspirations et de son avenir, tandis que les trente-neuf autres ne sont plus que des *membra disjecta* sans cohésion, condamnés à disparaître ou à venir grossir le quarantième.

Nous accorderons aux données statistiques de l'immigration, de la production agricole ou des exportations l'importance qu'elles méritent. Mais nous ne saurions oublier que l'esprit a plus de permanence que la matière et que la substance du cœur est supérieure aux réalités périssables. Or, il est certain dès maintenant que chez les Juifs de Palestine le manuel est réhabilité, que le « goujat de la création » est une sorte d'idéal positif, que la subtilité de l'esprit est devenue un défaut, et que la religion elle-même, qui a défié par son immobilité l'Empire perse, l'Hellade, Rome, Byzance, l'Espagne de Charles-Quint, est en pleine transformation et en pleine adaptation aux conditions d'une existence étatique.

Ainsi, par un singulier renversement, c'est Antée qui tue Hercule chez les Juifs, tandis que chez les Allemands, Abel triomphe de Caïn...

§

L'histoire juive est dominée par un irréductible attachement à la vie: sa loi suprême est l'Evolution qui ne connaît d'autre frein que celui de la Tradition. La Bible fut la loi de la vie par opposition aux féroces traditions du paganisme ancestral; elle devint la force de conservation quand l'évolution des mœurs se traduisit par le monument vibrant de vie continue du Talmud. A son tour, le Talmud devint la règle, — et les licences des commentateurs, le foisonnement des cas d'espèces. C'est parce que sa mouvante évolution s'appuie *toujours* sur l'immuable tradition, que le peuple juif a survécu et que rien ne lui est demeuré étranger. Toute la philosophie qu'on appelle de « gauche » est modelée sur son besoin d'évolution; toute la philosophie de ce qu'on appelle la « droite », et qui est le filtre indispensable et le frein nécessaire à l'évolution, est déjà incluse dans sa vénération de la tradition. L'âme juive sut être toujours diverse,

sans jamais cesser d'être *une*. Ame complète, elle fut la première à communier avec le Créateur dans l'inégalée prière *De profundis clamavi ad te, Domine,* et par le Christianisme tenta de devenir universelle. Si elle échoua, ce ne fut pas parce qu'Israël ne suivit pas le Nazaréen, mais parce qu'en face du concept *Idéal-Utilité* (où l'utilité était subordonnée à l'idéal), était dressé le concept du *Droit* et des *Intérêts,* où les *intérêts,* du fait même du *droit,* osaient se prétendre légitimes, comme s'il pouvait y avoir quelque chose de légitime à l'encontre de l'*Idéal...*

Il a fallu presque deux millénaires pour que la légalité du Droit et la légitimité des Intérêts pussent être effectivement abolies. Le socialisme, en contestant la transmission héréditaire des Intérêts, l'idéal raciste en exaltant l'héroïsme humain, réalisèrent ainsi, chacun pour sa part, la plus antique et la plus authentique aspiration juive.

Le rôle historique des Juifs en Occident approche de sa fin : la fermentation d'Israël est suppléée par l'action de ses dérivés. Il serait permis de demander maintenant: *Quo vadis, Israël?* si la résurrection du « noyau intime » terrien n'y avait déjà pas donné une réponse péremptoire. La meilleure partie du peuple juif, où les Illuminés commandent, les Gueux suivent, et les Spéculateurs eux-mêmes jouent un rôle utile, tourne ses regards vers l'Orient, qui ne connaît pas les rigides frontières occidentales et où l'action humaine ne trouve d'autres bornes ni d'autres limites que celles que lui tracent sa volonté, sa force et son courage. Redevenu terrien, le peuple juif s'endormira-t-il du sommeil de la terre ou, obéissant à sa loi de la vie, réveillera-t-il l'Orient? Il importe moins de prévoir l'avenir que de comprendre le présent, qui se déroule sous nos yeux, et qui commande les accomplissements futurs.

KADMI COHEN.

JEUNE AMÉRIQUE

—

Hier encore, toute l'Amérique était jeune. Aujourd'hui, modelée par les récentes catastrophes, la génération nouvelle se sépare de ses aînés, et, dressée contre eux, elle les a transformés en vieux, en vieux dont les idées datent d'un autre siècle et qu'on ne veut plus ni écouter ni suivre. La jeune Amérique a déclaré la guerre à la vieille Amérique. Sans doute, ces forces jeunes ne se sont pas encore agglomérées en un faisceau capable d'action. Elles n'en sont encore qu'à l'opposition platonique. Mais partout, et d'abord dans les Universités, centres intellectuels où se forment les hommes qui, demain, mèneront la nation, des groupes avides d'agir et passionnément désireux d'un ordre nouveau, créent une atmosphère de révolte contre l'état actuel des choses et cristallisent autour d'eux les énergies, les exigences, les aspirations de leurs camarades.

Le petit monde clos de l'Université où naguère jeunes gens et jeunes filles évoluaient dans un rythme synchronisé d'études, de mondanités et de sport, où la vie de « campus » artificielle et délicieuse, faisait oublier la vie tout court, ce petit univers a été bouleversé par la crise. La jeunesse universitaire, très nombreuse aux Etats-Unis, qui se complaisait dans l'ignorance des réalités extérieures, a pris brutalement contact avec celles-ci. Elle avait grandi dans la joie, elle s'était épanouie dans un pays fier de sa richesse, aveuglément confiant en ses destinées, et voilà qu'au moment de s'élancer à son tour à la conquête du bonheur, de ce bonheur auquel elle croyait, avec une candide naïveté, avoir des droits certains, elle se trouve face à face avec la misère. Car c'est bien la misère qui l'accueille au seuil de l'existence,

elle sait que, le dernier examen passé, commencera la cruelle incertitude du lendemain, et que des milliers de diplômés attendent déjà les moyens de gagner leur pain.

Mais, pour cruel qu'il soit, ce désastre de leurs espérances a peut-être moins profondément blessé les jeunes que la révélation soudaine des tares de la civilisation américaine. Avoir cru de toute son âme que l'Amérique avait su créer une des grandes formes de la société humaine, et puis découvrir tout à coup l'envers de ce magnifique décor, découvrir le matérialisme de ce monde asservi par les lois de la finance et de l'industrie complices, découvrir le vide affreux que masquait la somptueuse façade maintenant écroulée, quelle déception. A ce spectacle, la jeunesse s'est cabrée. Impitoyable, elle a établi le bilan des responsabilités de ceux qui l'ont précédée. Elle condamne en bloc les hommes et le régime. Déçue dans ses espoirs, humiliée dans son orgueil national, elle jette à bas les idoles de ses pères, le libéralisme sacro-saint hérité du XVIIIe siècle. Elle aspire à une autorité, à une discipline, à une direction.

Unanime dans sa volonté de rompre avec le passé, elle est devenue révolutionnaire. Mais sur quelle voie va-t-elle s'engager? Elle sent bien que pour instaurer un ordre nouveau il faut adopter une doctrine politique; mais elle est malhabile à la critique des idées, et elle hésite, elle tâtonne. Chacun des groupes politiques de la presse la sollicite, s'acharne à la conquérir, car chacun sait que cette masse juvénile, aussi violente dans ses rancœurs que fervente dans ses enthousiasmes, décidera du régime de demain.

Le gouvernement Roosevelt a si bien senti la menace que constitue pour les institutions existantes cette jeunesse en pleine fermentation, qu'il s'efforce d'attirer à lui les étudiants, de les associer à son action, d'en faire les lieutenants du New Deal. Il a pris une curieuse initiative qui doit être mise à exécution en 1935. Un « laboratoire des affaires publiques » a été créé. Tous les ans, deux cents étudiants environ, désignés par les Universités, viendront passer trois mois à Washington. Là,

ils observeront dans tous ses rouages l'administration fdérale: les services leur seront largement ouverts; les ministres en personne exposeront la marche de leur département et répondront aux questions posées par leurs auditeurs. Ceux-ci, d'autre part, assisteront aux séances du Congrès. Des sénateurs et des représentants, choisis parmi les plus éminents, expliqueront le fonctionnement de la machine législative. Enfin, par des entretiens avec les hommes les plus représentatifs du gouvernement, les jeunes gens apprendront à connaître en même temps que le jeu des institutions, l'esprit, la philosophie, l'idéal des dirigeants du pays.

Les chefs du New Deal ont-ils des chances de gagner la confiance et l'appui de la jeunesse? Il semble bien que non, car la « révolution » de M. Roosevelt paraît dérisoire à une génération éprise d'absolu. Les jeunes Américains n'ont pas fait corps autour du Président comme autour de Mussolini ou d'Hitler les jeunes Italiens et les jeunes Allemands.

C'est vers les mouvements vraiment révolutionnaires, plus attirants pour les cœurs et les cerveaux juvéniles, que se dirigent les sympathies de la jeune Amérique.

Le communisme a quelques atouts dans son jeu. Un peu lasse de l'Europe, l'Amérique subit actuellement la fascination de l'U.R.S.S. Les Soviets sont à la mode. Leur propagande, organisée de façon très habile, offre au voyageur américain, en général crédule, un programme bien fait pour séduire son imagination: usines, écoles, hôpitaux, maternités, crèches, stades, équipés suivant les données les plus modernes de l'hygiène et de la science, sont largement ouverts au touriste. Celui-ci est convaincu que tout le territoire soviétique est couvert de ces créations modèles, de ces merveilleuses réussites. De là à désirer pour les Etats-Unis, pourris jusqu'aux moelles par l'infâme capitalisme, des institutions semblables, il n'y a, pour le jeune visiteur, qu'un bien petit pas à franchir. Il le franchit d'autant plus facilement que ce régime russe qui a fait table rase du passé, qui édifie l'avenir sur un terrain entièrement déblayé, a de vio-

lentes séductions pour une génération pleine de rancune à l'égard de ses aînés.

Pour tirer parti de ces sympathies, un groupe universitaire communiste a été créé, qui exploite le mécontentement des étudiants. L'Etat capitaliste, affirme-t-il en toute occasion, redoute les intellectuels et les soumet à une condition misérable. Témoin Roosevelt qui a supprimé des bourses, réduit le nombre des professeurs. Tandis que dans l'Etat prolétarien... Les jeunes apôtres du communisme, étudiants eux-mêmes, déploient un zèle passionné pour convaincre leurs camarades. Convaincus qu'ils détiennent la vérité, ils prêchent l'évangile marxiste avec une ardeur quasi mystique. La vogue des écrivains révolutionnaires dans les collèges universitaires est, pour cette propagande, un précieux soutien, car beaucoup de jeunes gens subissent l'influence de certains ouvrages qui les captivent par leur valeur littéraire et par l'apparente générosité des idées. Parmi ces écrivains, John Strachey est sans doute le plus apprécié. Jeune aristocrate anglais, fils de tory, il dépeint son évolution vers le communisme, évolution née du dégoût, de l'indignation, de la colère, et du désir sincère de rénover une société corrompue, conservateurs et travaillistes inclus. Nombre de jeunes Américains ont éprouvé les mêmes dégoûts, les mêmes colères, le même désir de rénovation que Strachey et sont prêts à suivre ce guide, en qui ils se reconnaissent.

La Ligue communiste universitaire est active. Elle a une revue bien présentée, elle crée des bibliothèques circulantes pour faciliter la lecture des prophètes, Marx, Engels, Lénine, Staline. Elle organise des voyages en groupe pour l'U.R.S.S., afin de familiariser les étudiants avec la vie soviétique, et au retour, les voyageurs enthousiastes racontent ce qu'ils ont vu, — ou plutôt ce qu'on leur a montré. Enfin elle multiplie les conférences, les réunions, les discussions.

Cette activité communiste n'aurait cependant guère de chance d'aboutir si elle n'était sérieusement épaulée par le vaste bloc des socialistes et des radicaux. En théorie,

il y a bien des divergences entre ces « rouges » de toutes nuances, divergences qui donnent lieu à des querelles de doctrine, à des controverses d'interprétation de l'orthodoxie marxiste. Mais l'accord est parfait sur les points essentiels: abolition du capital, pacifisme intégral, antimilitarisme, lutte des classes, égalité des races, — ce qui, aux Etats-Unis, veut dire égalité des nègres et des blancs, — et quand il s'agit de passer à l'action, on fait front unique.

Les dirigeants du socialisme américain, Norman Thomas, chef du parti socialiste, et Harry Laidler, qui est à la tête de la League for Industrial Democracy, témoignent également d'une grande sollicitude à l'égard des étudiants. Ils ne négligent aucune occasion de leur parler, de les attirer, et tous deux jouissent, dans les Universités, même chez les non socialistes, d'un véritable prestige. Aux élections présidentielles, Norman Thomas a emporté la majorité des suffrages universitaires. La League for Industrial Democracy (LID) a fondé une section d'étudiants qui a pour mot d'ordre: Education, agitation, organisation. Cette section a pris l'initiative de plusieurs mouvements de masse qui, flattant les tendances actuelles des jeunes, ont obtenu d'incontestables succès. Entre autres, une manifestation contre la guerre. Après une sérieuse préparation des esprits au moyen de conférences, d'articles dans les journaux de collèges, de « débats », les étudiants socialistes, secondés par les communistes aussi bien que par les radicaux, ont déclenché en mai dernier une grève monstre contre la guerre et contre la préparation militaire dans les universités. Etudiants et étudiantes défilèrent dans les rues, clamant leur volonté de « refuser tout concours au gouvernement en cas de guerre, quelle que soit la cause de la guerre ». Une autre fois, on proteste contre la célébration de l'armistice. Qu'une grève ouvrière éclate: aussitôt, elle est soutenue par des étudiants, qui vont exhorter les ouvriers à tenir bon. A la suite d'incidents de ce genre, quelques étudiants sont expulsés des Universités; cela donne lieu à de violentes campagnes menées par leurs camarades,

qui ne manquent pas alors de vitupérer les capitalistes, oppresseurs de la jeunesse intellectuelle (on sait qu'aux Etats-Unis, les universités sont entretenues par des donations privées). Tous les prétextes sont bons pour protester bruyamment, pour maintenir une atmosphère de révolte.

La force d'attraction de ce groupe est puissante. Les militants, une petite minorité, mais pleine de foi, obstinée, habile, ont su rendre sympathique leur idéal. Si bien qu'aujourd'hui la plupart des étudiants, même ceux qui refusent d'arborer une étiquette politique, sont tout imprégnés des idées de gauche. Victoire d'importance puisqu'elle a préparé le milieu intellectuel à accepter la réalisation du programme socialo-communiste.

D'autre part, le bloc rouge a attiré à lui les ligues chrétiennes, l'YMCA et l'International Student Service, qui comptent des millions d'adhérents. Toutes deux, violemment pacifistes, prêtent leur appui à ceux qui proclament que le seul moyen d'éviter la guerre, c'est le désarmement intégral et le refus de service militaire; elles soutiennent ceux qui s'acharnent à détruire ce qu'elles appellent « les barrières des nationalismes ». Ces ligues qui disposent d'une forte autorité morale et de moyens financiers considérables, sont convaincues que le socialisme est la formule politique du christianisme, car elles voient dans le programme socialiste, égalité et fraternité des hommes, l'application de la parole du Christ. Parmi leurs dirigeants, une énorme majorité souhaite une alliance officielle entre socialistes et communistes afin que, par le renforcement du front unique, le triomphe de leurs convictions soit plus vite assuré.

Cette collaboration des mouvements chrétiens permet aux groupes communistes et socialistes une propagande intense et féconde en résultats auprès des jeunes gens de toutes les classes sociales qu'enrôlent par dizaine de mille les associations chrétiennes. Ces jeunes gens, dont l'esprit est façonné à l'avance, adoptent sans aucune résistance l'idéologie politique qu'on leur propose et qui leur apparaît comme la transposition dans le domaine

temporel de leurs convictions religieuses. D'autre part, cette union du christianisme et du socialisme pare ce dernier d'une auréole mystique bien faite pour séduire de jeunes cœurs d'autant plus épris d'idéalisme qu'ils sont plus dégoûtés du matérialisme où a sombré la société américaine.

Faut-il rattacher au groupe des rouges le jeune mouvement de Young America qui fait de rapides progrès? Les rouges, il est vrai, le traitent de fasciste. Mais ceux qu'on appelle les fascistes le qualifient de socialiste. Ses tendances sont encore mal définies et l'on ne peut savoir encore de quel côté il penchera. Young America se targue d'être non pas un parti, mais un mouvement capable de créer le climat révolutionnaire favorable à l'établissement d'un régime politique et social absolument différent de celui qui existe. L'ordre actuel, qui d'ailleurs est un désordre, doit disparaître. Là-dessus, aucun doute. Mais si Young America s'associe ouvertement à l'effort de destruction des rouges, il reproche cependant aux communistes et aux socialistes d'avoir importé aux Etats-Unis des doctrines étrangères inapplicables sur le sol américain. Il leur reproche de ne tenir aucun compte des différences de tempéraments, de civilisations, de conditions économiques. Young America prétend être avant tout américain: né des besoins de l'Amérique, il se réclame des principes de la révolution de 1776, veut édifier une nouvelle société conforme à l'idéal primitif de l'Amérique, basée sur les ressources propres au pays, et préconise un système qui, dit-il, seul pourra satisfaire « les cerveaux et les estomacs américains ». Le premier but à atteindre, c'est l'abolition du capitalisme et la nationalisation de la production. Cela seul importe. Young America ne s'encombre pas de théories qu'il juge creuses et stériles: lutte des classes, égalité des races. A ses yeux, ce sont là choses secondaires. L'essentiel est d'abattre le capitalisme qui a fait la preuve de son incapacité et qui ne doit, à aucun prix, être sauvé. Il faut donc s'opposer par tous les moyens aux essais de renflouement du système capitaliste, tel que la NRA qui

sauve les apparences de celui-ci tout en introduisant le contrôle de l'Etat dans les entreprises privées. Pas de mesures hybrides. Les vrais Américains ont été férus du capitalisme. A présent qu'ils en voient les vices, ils ne veulent plus en entendre parler. Un changement radical s'impose et un replâtrage ne serait toléré de personne. Young America, qui flatte le sens national toujours très vivant chez les Américains, et qui propose la destruction de cette bête noire, le capitalisme, a déjà rallié bon nombre de jeunes, qui ont trouvé là un programme conforme à leurs aspirations.

Young America est à la fois national et socialiste. D'autres mouvements prennent corps, qui sont nettement anti-socialistes. Ils sont encore peu agissants, car la réaction contre le marxisme intégral des communistes, contre le marxisme édulcoré des radicaux, a été lente, tardive, assez timide. Jusqu'à présent, la droite a singulièrement manqué de dynamisme. Est-elle sur le point de rattraper le temps perdu? Certains signes autorisent à le croire.

Le brillant écrivain et économiste Lawrence Dennis, radical repenti, a entrepris de combattre le socialisme sous toutes ses formes, y compris la forme rooseveltienne. Il a résolu de rassembler les forces jeunes hostiles au marxisme, mais qui, découragées par l'inertie ou plutôt la veulerie des hommes de droite, se sont dispersées sans agir. Il faut, dit-il, éveiller chez les jeunes l'esprit de croisade contre le socialisme, facteur de destruction nationale, et susciter l'enthousiasme pour les idées d'ordre. Le talent de polémiste de Lawrence Dennis, son autorité intellectuelle, sa volonté d'action, ont déjà réuni autour de lui des disciples qui sont prêts pour la bataille.

Anti-socialiste aussi, mais d'un caractère très différent, est le mouvement de la Silver Legion, dont William Dudley Pelley est l'animateur. Curieux mouvement où s'entremêlent la politique et la religion, qui comporte une lutte à mort contre les financiers, les politiciens et les Juifs. Quand ceux-ci seront anéantis, alors la Silver

Legion établira la démocratie du Christ. Politiquement, on conservera la constitution existante; mais on démolira de fond en comble l'édifice de la NRA, œuvre d'inspiration soviétique. Et l'on mettra en œuvre un système économique, appliqué jadis dans les antiques sociétés du Pérou et de la Chine, un système qui n'est ni le capitalisme, ni le communisme, ni le socialisme, un système qui, vivifié par l'esprit du Christ, assurera la prospérité de la nation et le bonheur de chacun. Pour qui connaît l'âme anglo-saxonne, il est aisé de comprendre l'attrait d'un tel mouvement. Celui-ci qui compte déjà, dit-on, plus de deux millions d'adhérents, dont beaucoup de jeunes gens, s'accroît à un rythme accéléré.

Enfin, voilà qu'au firmament de la pensée politique apparaît une nouvelle étoile. Toute une équipe d'intellectuels, dont un grand nombre sont des professeurs, a été réunie par Seward Collins, directeur de l'American Review. Nourrie des doctrines de l'école contre-révolutionnaire dont Charles Maurras est le chef, elle a entrepris de remonter le torrent bolchevique qui déferle sur les Etats-Unis. Rude tâche. Elle expose les problèmes de l'autorité, des libertés, sous un jour nouveau qu'ignorait jusqu'à présent l'esprit américain, imbu de la religion démocratique imposée par les hommes du XVIII[e] siècle. Le moment est favorable pour dissiper les erreurs inhérentes à la démocratie, car les démocrates eux-mêmes ne craignent pas de mettre en lumière les vices du régime américain.

Les adversaires des rouges ne sont encore qu'une minorité, mais une minorité agissante. Ils se heurtent à des positions depuis longtemps acquises, mais leur offensive qui, plus ou moins mordante, se précise dans tous les centres intellectuels, a déjà donné quelques résultats. A Harvard, à Princeton, à Vanderbilt University, des succès d'importance ont été enregistrés. A Columbia aussi, où la Casa Italiana, foyer actif d'où rayonnent les idées mères qui ont engendré le fascisme mussolinien, aide puissamment la propagande anti-marxiste.

Ainsi la lutte est engagée dans les universités entre

partisans et adversaires du bolchevisme. La victoire sera à ceux qui sauront entraîner la masse, encore indécise.

A cette esquisse des influences qui se disputent l'esprit et le cœur de la jeunesse américaine, il manquerait un trait si l'on omettait de signaler un mouvement religieux qui se propage avec une extrême rapidité, le Buchmanism, ainsi appelé du nom de son fondateur, le docteur Buchman, et connu aussi sous le nom d'Oxford Group Movement.

Le Buchmanism, qui s'inspire des Actes des Apôtres, croit avoir retrouvé l'âme du christianisme à ses débuts: la ferveur confiante, la simplicité candide, l'intime communion avec Dieu. Il prend au pied de la lettre tout ce qu'a professé le Christ, et c'est pourquoi il a institué la confession publique. La confession publique est à la base de la régénération spirituelle qui est le but de l'Oxford Group Movement. Car cette pratique est la condition primordiale du changement qui doit s'opérer dans l'âme du pécheur. Exténuée, désorientée, peureuse, desséchée, malade, cette âme a besoin, pour reprendre son essor, d'être délivrée des fardeaux qui l'oppressent. Elle l'est après avoir publiquement confessé ses inquiétudes, ses désespoirs, ses péchés, à ses frères. Ceux-ci, plus avancés, l'entraînent sur les chemins qu'elle ignore de la vie intérieure, et joyeuse, elle gravit avec enthousiasme la route qui mène à Dieu. Arrivée au sommet, elle connaît l'ineffable extase du contact divin. Et, à son tour, elle entraînera d'autres âmes à sa suite. Ainsi se propage, comme une flamme qui brûle tout sur son passage, le mouvement de Buchman. Dans une société minée par le matérialisme, dans un monde en désarroi dont la civilisation décline, dont les conviction religieuses traditionnelles fléchissent, les jeunes se sont précipités vers cette lumière. Vivre de façon plus intense, retrouver la foi vivante en Dieu, se rénover individuellement pour aider à la rénovation générale, voilà ce qu'a offert Buchman aux hommes désemparés. Les jeunes, en masse, ont répondu à son appel.

La faveur qu'a rencontrée le Buchmanism auprès des

jeunes générations et l'intérêt croissant que la jeune Amérique témoigne aux choses de la politique, procèdent du même besoin. Cette jeunesse réagit contre l'égoïsme et l'individualisme de ceux qui l'ont précédée. Elle rejette avec écœurement les basses satisfactions matérielles qui furent celles de ses aînés. Elle veut édifier une cité nouvelle où les valeurs spirituelles seront remises à la place d'honneur. En un sursaut d'idéalisme, elle a jeté un défi à la vieille société qu'elle a juré de détruire. Par quoi la remplacera-t-elle? Il serait hasardeux de le prédire. Mais ce qu'on peut d'ores et déjà affirmer, c'est que la jeunesse américaine a compris la nécessité d'une foi et d'une discipline et qu'elle est résolue à les trouver.

ALINE CHALUFOUR et SUZANNE DESTERNES.

LES BOVARY
D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

—

Pour qui ne sait pas lire au delà du visage la femme moderne est un hybride. Les futurs historiens de la société contemporaine tentent déjà de ravir à ce sphinx audacieux le secret de nouvelles et troublantes énigmes. Ils voudraient bien savoir où les évoluées trouvent le sens de leur existence et où elles placent leur bonheur. Ils les regardent et ne voient pas qu'elles ressemblent avec une singulière fidélité aux belles captives de jadis.

La femme, — en particulier la latine, — « bâille » toujours à l'amour. A quelque travail ou quelque divertissement que les circonstances la contraignent, le véritable mobile de ses actes, le ressort caché de son activité reste l'amour. Nulle autre initiation ne peut lui faire atteindre à un équilibre divin; nulle autre privation ne peut engendrer chez elle un aussi véhément désordre. Certes, son âme est sensible à des attraits inconnus; mais ses désirs se cristallisent en son centre autour d'un rêve précis, aussi ancien que la faim et la soif.

Délivrée de certaines entraves, mêlée à la vie publique, remplie de connaissances, de moins en moins solitaire socialement, la chercheuse d'absolu est de plus en plus solitaire moralement. Une angoisse supplémentaire s'ajoute à son angoisse originelle et lui vient de sa science même.

A qui chercherait-elle à faire connaître cette angoisse si ce n'est à son compagnon, devenu son égal?

Hélas! les faillites matrimoniales sont aussi nombreuses à notre époque supercivilisée qu'aux époques soi-disant obscures, et l'émancipée du xxe siècle s'écrie:

« Pourquoi donc suis-je née! » telle une héroïne antique.

Car sa fonction est d'aimer. Quand elle s'élance vers une possession sublime, elle se soumet aux forces de la nature.

Dans le cadre millénaire de cette soumission, une figure domine le roman français: celle d'Emma Bovary.

C'est à l'humanité sans âge que Gustave Flaubert a donné une incarnation de l'inquiétude et du désenchantement féminins. Sur ce terrain de rêves, d'impressions et d'idées, les femmes de tous les temps peuvent se joindre et s'accorder. En soulevant le masque de chaque victime de la solitude conjugale, de l'antiquité à nos jours, on trouve la face nue de l'héroïne de Flaubert. Il n'est pas trop osé de dire qu'on reconnaît dans cette criminelle, dans ce monstre, les traits essentiels, les grands traits permanents de la féminité.

A travers la littérature de tous les âges se dessinent les figures inquiètes et multiformes de la solitude conjugale. Les écrivains ont enregistré fidèlement cet état d'angoisse et d'attente d'une âme qui se nourrit d'elle-même.

Le ménage Bovary est de tous les temps: c'est le couple mal assorti. La femme se sent cruellement isolée de son compagnon de route; ni son cœur, ni sa chair ne sont comblés; elle s'ennuie. Face à l'ennui, l'Amour se dresse, magnifique, irrésistible, luxueux, éternel. Il lui fait signe. Il l'appelle. Elle est prête.

Il n'est pas absolu de dire que les êtres sont « déterminés ». Ils portent à leur naissance leurs tares, leur hérédité, leur caractère. L'éducation et les circonstances aggravent leur mal et lui donnent sa forme particulière. Une amoureuse sera toujours une amoureuse. Bien avant le jour de sa première passion, elle appartenait à l'amour. Les influences qui l'ont entourée n'ont pu avoir d'action sur elle que parce qu'elle était dans un état propice à les recevoir, parce qu'elle présentait un terrain favorable.

Flaubert a cru voir la cause des entraînements d'une Emma Bovary dans l'éducation. Si, à vingt ans, on est la résultante des principes donnés, on l'est beaucoup moins à trente et presque plus à quarante. En chemin, la

marche s'alourdit. L'esprit se charge d'images obsédantes. Une puissance inconnue fait sur notre sang une pression bizarre; l'hérédité nous reprend.

En relisant le réquisitoire et la plaidoirie du procès intenté à Flaubert, j'ai compris combien les hommes aiment à se rattacher à de petits principes, à toute une série de sophismes. Ils ne l'avouent pas. Humiliés de n'avoir pas créé le cœur, ils se sont imaginé de lui donner des directives. Mais la vie du cœur est autrement farouche. Pour l'avocat général, l'exemple d'Emma Bovary était dangereux pour les générations. Mais le défenseur affirmait qu'il avait mis le livre entre les mains de ses filles pour leur donner l'horreur de l'adultère. L'un et l'autre de ces raisonnements méconnaissent l'ivresse incomparable de la passion, nient son mystère, le plus impénétrable de tous avec celui de la survie. Une femme qui aime est soulevée si haut qu'elle ne pense qu'à son transport: « J'aime, et c'est assez. » Elle est véritablement illuminée. La religion elle-même, havre de tant de pécheresses meurtries, réveillées, n'a pu la garder à l'ascétisme et aux spectres.

— N'es-tu pas pieuse? demande à sa femme qui veut s'enfuir avec un don Juan de l'industrie le docteur Persenthein.

— Je sais, répond-elle; mais c'est justement cela: être pieuse, cela ne me sert plus à rien à présent. C'est trop fort, ça.

Et ne nous fait-il pas méditer étrangement ce vers d'Amélie Murat, qui ouvre sur le besoin de servitude d'Eve une vue si troublante:

Entre la femme et Dieu, l'homme est toujours présent.

Il faut qu'elles adorent un être mortel à qui elles prêtent toutes les vertus de Dieu. Il faut qu'elles puissent le voir, ou tout au moins l'attendre, jusqu'au jour où l'esprit impur s'écarte. Alors, elles tombent aux pieds de l'amant crucifié.

J'ai fait un pèlerinage du côté de mes souvenirs. J'ai rencontré en chemin deux jeunes filles élevées avant la guerre et mariées dès l'armistice. L'une avait fait toute

son éducation dans un couvent; l'autre avait eu près d'elle une institutrice anglaise, très scrupuleuse et très austère. C'étaient deux créatures frémissantes, en qui le mariage fit seulement surgir l'espoir de la volupté. Elles avaient espéré trouver dans leur nouvelle existence cette plénitude affective vers quoi elles tendaient. Et voilà que se révélait seulement une nouvelle possibilité! Alors commença cette attente désespérée auprès d'un mari qui ne voulait rien voir d'une semblable infortune. Celle de ces jeunes femmes qui avait reçu la marque d'une éducation anglaise se crut très vite désignée par Eros pour consoler les éphèbes blessés. L'autre ne tomba que dix ans plus tard, et avec quels remords! Son aventure bouleversa une petite ville. La maladie sacrée s'empara de son être avec une violence telle qu'elle délirait d'amour devant sa mère et jusque devant sa fille. La première apporta toujours, dans ses aventures, de la discrétion, de l'élégance et de la maîtrise. L'éducation ne fait pas le tempérament: elle lui apprend les formes.

Les circonstances sont le « temps » de notre vie, soleil ou pluie, vent ou gel, qui féconde ou pourrit les germes que nous portons en nous. Si une amoureuse appartient à l'amour, où les influences agissent, c'est dans le choix de cet amour. Les circonstances sont le facteur chance ou malchance qui fait changer l'amour de cours, qui, d'une femme disposée à être amoureuse de son mari, fera une amante amoureuse d'un passant.

Le rêve de presque toutes les femmes est d'être heureuse dans le mariage. Leur nature est orientée vers ce qui dure. Le mariage, c'est leur éternité terrestre. Pourquoi une Emma Bovary, une Thérèse Desqueyroux ne peuvent-elles être heureuses avec leur mari?

§

Le premier soin d'Adam chassé du paradis terrestre fut de subvenir aux besoins d'Eve. Tout le problème tient dans cette dure loi du travail, qui est éternelle. Elle courbe l'homme; mais l'homme est ainsi fait qu'il a trouvé, dans le travail, sa raison d'être. Ses occupations l'appellent et l'absorbent. Ses préoccupations sont pré-

cises. Ses ambitions sur un plan déterminé. Le rôle qu'il joue sur la scène terrestre lui a donné des défauts bien à lui. Il est orgueilleux, égoïste, méfiant. Qu'apporte-t-il à sa femme, ce personnage plein de lui-même et de ses affaires? Des baisers hâtifs, une brève étreinte. L'heure ou la fatigue le presse. Il a son courrier à dépouiller, un malade à visiter. Echanger des idées, des impressions, lui semble superflu; une confidence lui ferait, pense-t-il, perdre de son prestige. Peut-être possède-t-il un trésor intérieur, de la sensibilité. Il n'a pas le temps de les montrer. Tant de choses, à l'extérieur, sollicitent son intelligence!

Que souhaite cependant la femme d'un tel homme? Ah! tout simplement l'éblouissement. Elle souhaite qu'un illusionniste lui montre la vie sous ses couleurs les plus belles. Elle veut dire ses angoisses, ses larmes et qu'on l'encourage et la console. Elle veut les caresses voluptueuses et prolongées, la variété, la plénitude. Puisque rien de tel ne lui est offert, elle regarde à travers les barreaux de sa cage. Elle rêve. Elle attend...

Beaucoup d'épouses sont sauvées le premier enfant venu, femelles dont la tendresse s'assouvit et prend une merveilleuse revanche sur la chair de leur chair.

« Mais moi... Mais moi?... » gémit Thérèse Desqueyroux. La maternité n'a pas guéri ses blessures et ne trompe pas sa faim.

Quand la femme est nettement supérieure à son mari, le cas s'aggrave. De tous les malheurs qui l'attendent au seuil de l'hyménée, ce n'est pas le moindre que d'être appelée à juger son compagnon un « pauvre homme », au lieu de l'admirer comme un « grand prince ». Si elle est sensible et lui méchant, si elle est fine et qu'il soit grotesque, c'est alors qu'elle devient une branche fleurie exposée au vent d'orage.

Quel est le type d'homme qui la séduira? C'est le joli garçon habitué aux bonnes fortunes, qui est sûr de lui et sait parler d'amour. Il incarne à ses yeux le « chevalier ». Il est Merlin l'enchanteur. Elle va l'adorer; peut-être le suivre en passant sur un corps...

Des Bovary honnêtes aux Bovary coupables, aux femmes perdues; des pensées d'amour involontaires de

la princesse de Clèves au crime atroce de Françoise Cœuret, il y a une distance, mais pas un gouffre: un fossé. Pour combler ce fossé, il suffit d'une tendance: la sensualité. Mysticisme et sensualité sont deux formes de l'amour. Les Romaines du IIIe siècle, qui se convertirent au catholicisme, étaient des amoureuses. Emma Bovary, Thérèse d'Ervins, Françoise Cœuret sont aussi des amoureuses; mais chez elles la « céleste maladie » a pris une autre forme.

§

« Il n'y a plus d'épouse-victime, me disait récemment une jeune amie. Dieu merci, *nous* l'avons affranchie. »

Cette enfant est de celles qui croient que Paris contient le monde et que son siècle a remodelé le cœur.

Le XXe siècle n'a émancipé qu'une catégorie de femmes: les célibataires. Paris est devenu leur Eden. Je ne parle pas ici des courtisanes, des artistes et de toutes celles qui, maîtresses de leur corps et de leur fortune, ne dépendent de personne. Paris ne contient pas le monde; les célibataires ne forment pas un pays. Ce qui forme un pays, ce sont les milliers de ménages qui peuplent nos provinces; ce sont les épouses, leur endurance à la souffrance la plus morne, leur enthousiasme devant l'amour le plus illusoire, leur naïveté et leur repentir; ce goût de la vertu qui leur revient avec la vieillesse, comme si elles avaient conscience que la faute d'amour n'était que la faute originelle, quand elles vont rejoindre, mains jointes sur le cœur, le grand troupeau des purifiées; car toutes les Bovary ne se précipitent pas dans le néant, si on retrouve en elles, isolés et intacts, les sentiments qui ont animé l'âme romanesque d'Emma.

Or, le seul perfectionnement qu'ait apporté à ces femmes le progrès, c'est le perfectionnement cérébral. C'était celui dont elles avaient le moins besoin pour tenir, avec le moins de dommage possible, leur emploi sur terre. Emma Bovary était déjà trop cultivée pour son rustre. Madame Bovary 1933 est licenciés ès sciences ou ès lettres; son indépendance spirituelle s'est affirmée; mais Charles Bovary n'a pas changé. Il est pris dans l'engre-

nage de son métier, occupé à réaliser des gains matériels et désire — pas autrement que le guerrier de Nietzsche — un délassement sans paroles.

Emma, bourrée d'une culture hâtive, avide d'éclairer toutes les énigmes, de résoudre tous les problèmes, voit s'élargir la distance qui la sépare d'un tel homme. Plus que jamais Emma et Charles Bovary ont des désirs divergents.

Dans sa solitude, l'évoluée n'est que détresse. Est-ce à sa culture qu'elle demandera les satisfactions qui lui manquent? Françoise Cœuret est bachelière. Cependant toutes ses pensées sont attachées à l'amour, au fond duquel le désir crépite. Et le savoir ne l'a pas rendue stoïque. Marcel Prévost nous a montré, dans *Les Don Juane*, une femme d'affaires de grande envergure, dévorée de désir d'être aimée. Elle se tue plutôt que de renoncer à l'amour.

L'esprit éprouve une angoisse qui croît avec l'étendue de sa science, car le domaine de ses recherches est vaste et la nuit est au fond. La culture multiplie les « pourquoi? », les « pourquoi pas? », les « je voudrais ». Une demi-connaissance ne remplace pas l'émotion; elle y pousse. Or, la femme mariée, obligée de remplir les devoirs indispensables à une vie normale, n'atteindra jamais, — comme aussi le commun des hommes, — qu'à une demi-connaissance. La part la plus douce d'elle-même restera vide, douloureuse et vulnérable.

L'évolution intellectuelle de la femme peut lui apporter des compensations; elle ne lui apportera jamais l'essentiel. Elle a fait de l'amour son pain quotidien. Si son âme avait une forme sensible, on y verrait une chimère tatouée. Le mot qui lui convient entre tous est celui qu'avait choisi ce prince de légende, dans l'œuvre d'un poète belge: « J'aspire ». Tandis que l'homme se contente d'un état médiocre, elle aspire à un état parfait. Elle est en avance sur lui dans le désir d'une existence meilleure. Elle aspire à un bien-être amoureux, lumineux, éternel. Ce qui lui est particulier, c'est ce qui est romanesque, ce pouvoir de créer un rêve, cette vision qu'elle a d'un idéal souvent faux, toujours splendide; c'est cette

faculté inlassable de croire à un amour supérieur qui serait pour elle comme un baptême, comme l'immersion de Tobie dans la rivière, comme l'imposition de l'eau du Jourdain sur son cœur angoissé.

Le féminisme n'a rien fait pour les épouses désenchantées, qui appartiennent plus souvent à la « middle-class » qu'à la « high-class ». Que ferait-il? Elles représentent le centre immobile nécessaire à un pays. Jeunes filles, on leur a permis d'apprendre, parfois de s'essayer à un métier. Femmes, elles doivent tenir maison. C'est leur rôle. En province, la femme de la « middle-class » ne travaille pas au dehors. Le voudrait-elle qu'elle ne le pourrait pas. Dans la petite ville de province, il n'y a pas place pour le travail féminin, à part les exceptions classiques.

Au point de vue social, Madame Bovary 1933 reste ce qu'était Madame Bovary 1840. Elle dépend de son mari et du métier de son mari. Elle doit habiter sa maison, entretenir les relations qui lui sont utiles et subir la meurtrissure nocturne. Elle doit être la femme du notaire, la femme du docteur ou la femme du percepteur. Elle s'ennuie tout autant que ses aînées et dans son cerveau mieux orné, plus ouvert, passent inlassablement les mêmes rêves. L'homme actuel occupe ses loisirs à suivre, sur les cartes, les vols téméraires des pilotes, à mesurer la dépense d'énergie d'un champion, à discuter les chances de l'équipe de France ou de celle d'Angleterre. Il écoute, chaque soir, muet et somnolent, la voix du monde entier. Il oublie de conter fleurette à sa femme. Et cependant?... Pour la femme, les héros n'ont pas changé de plan; ils sont toujours sur le plan de l'amour. Les exploits les plus audacieux, la réalité la plus surprenante, l'effort le plus surhumain, avec son arrière-goût de mort, ne peuvent rassasier son cœur.

Le progrès n'a pas résolu le problème de la solitude conjugale. Il l'a compliqué, dans ces ménages où le mari n'a d'attention que pour son automobile, d'admiration que pour tel champion, et livre, pour l'argent, une lutte si âpre que son âme obscurcie ne sait plus rien deviner et n'a plus rien à donner.

Depuis qu'Emma Bovary rêvait à son balcon, tout a progressé: les connaissances et les mœurs; mais la femme continue de se laisser bercer par sa splendide imagination. Chaque épouse déçue, meurtrie, a pris quelque chose à son époque; mais ce qui est humain en elle n'a jamais changé. Ce qui est humain, c'est le romanesque, c'est l'impulsion, le besoin d'aimer et d'être aimée, d'être comprise et expliquée; c'est aussi l'illusion et l'élan. L'éducation, l'instruction, toutes les lumières de la science répandues sur son cerveau ne l'ont pas empêchée de se forger des chimères, de créer des songes éblouissants et de chercher, sur des visages terrestres, cette flamme divine qui promet l'amour.

Mysticisme des premiers siècles de la chrétienté, sagesse de 1670, indignation de 1800, morbidesse du romantisme, excentricité du Second Empire, révolte du XX[e] siècle... Sous tout cela, même aspiration au bonheur, même besoin de communier avec l'être divinisé, même puissance d'émotion. Des circonstances malheureuses ont poussé à l'adultère ces créatures fragiles et voluptueuses. Créées, de par leur cerveau et leurs nerfs, pour ressentir la plénitude des sensations, elles n'ont trouvé dans le mariage qu'une morne grisaille. Parfois l'ennui a rompu leur équilibre et les a conduites au crime. Mais ce ne sont pas des femmes fatales. Elles n'ont rien de la Milady de Winter, d'Alexandre Dumas, hautaine cruelle et impie. Elles espèrent. Elles veulent croire. Même quand elles séduisent elles sont des victimes. Un cadavre ne leur cause que saisissement et désespoir, et le mal qu'elles ont fait leur remonte au cœur. Ce sont les solitaires de la geôle conjugale; des esclaves qui veulent un maître et qui n'ont qu'un gardien; des créatures dotées de plus de richesse que les autres et qui sont en droit de trouver dans l'amour plus qu'un divertissement et une brève évasion: un secours pour échapper à soi-même. L'homme qui ne consent pas à les connaître dans leurs désirs, aussi bien que dans leurs larmes, peut dire qu'il est leur complice. L'important n'est pas de les épouser, mais de les aider et de les enchanter.

HÉLÈNE ROUDAUD.

"SPEAKERS"

Et d'abord l'atmosphère.

(Conseil habituel du peintre américain Whistler à ses élèves.)

Honnie par les uns, exaltée par les autres, maniée comme à souhait par les malotrus de façon à la rendre haïssable, la radiophonie s'est installée. Et il semble bien que sa réception ait atteint, en peu d'années, ce stage de perfection possible que ne peuvent guère dépasser les inventions humaines et au delà duquel il n'est que détails à corriger. « Toute l'Europe! » dit la publicité, et c'est à peu près vrai. Il reste bien à vaincre la lumière du jour, qui paraît encore opposer comme une mystérieuse barrière (l'Ange au glaive de feu?) à la plupart des ondes lointaines, à chasser de l'amplification du haut-parleur les parasites aériens, à étouffer quelques nasillements obstinés. Mais cela fait, on pourra dire que, du côté de la machine à capter les sons, la tâche est quasi parfaite.

Et du côté de l'homme? De l'homme qui parle devant la diabolique petite boîte pour être de partout entendu? Du professionnel qui a choisi pour métier de présenter l'émission radiophonique aux auditeurs? De celui, enfin, que nous baptisâmes « speaker », sans nous douter, pour la plupart, que nous venions d'épingler, sous la vitre des anglicismes d'usage exclusivement français, un nouveau spécimen de cette curieuse faune étymologique, chère aux gens de sport, à côté des « footing » et autres « recordman » déjà anciens?

Ce n'est faire preuve d'aucune partialité malveillante, cette question posée, d'y répondre que, pris en leur ensemble, les « speakers » français, puisque « speakers »

il y a, n'ont pas progressé dans leur art au même rythme que les machines grâce à quoi on les entend.

Il ne s'agit pas ici, disons-le vite, de se mêler à la querelle qui s'est élevée parfois entre partisans des basses et des ténors, des voix graves et des clairs diapasons. Non. C'est seulement des méthodes de présentation que l'on entend discuter. Or, on ne croit pas ameuter une foule de contradicteurs en posant comme un fait acquis que les « speakers » français, malgré tant de qualités évidentes, s'obstinent en deux graves défauts. Nommons-les: l'uniformité, la solennité.

Faut-il vraiment sur un même ton, m'informer que je vais entendre « la vieille java du Sébasto », ou la Neuvième Symphonie, — un discours de M. le Ministre de l'Agriculture sur les méfaits du doryphore, ou l'interview d'une danseuse nue dans la coulisse d'un music-hall, — que Figaro de Tarascon a gagné le gros lot, ou que le choléra ravage l'Afghanistan? Non. Tous ces faits, et tous les autres de cette terre, quels qu'ils soient, doivent être pavoisés chacun à sa couleur propre, par qui élit, comme tâche quotidienne, de les annoncer à un innombrable bien qu'invisible public.

Or, la voix du « speaker » français — on en appelle ici à qui l'entend — fait toujours songer à quelque pavillon en berne, que ne frôle aucune brise, sous un ciel invariablement noir.

Un mot d'ordre, dès son entrée en service, semble lui avoir été donné: « Et surtout, n'est-ce pas, aucune fantaisie verbale, ou sinon, vous passerez à la caisse. » Aussi, sachant combien les temps sont durs, l'a-t-on d'avance excusé, et les critiques qu'on lui adresse vont-elles droit à ses employeurs, car lui-même, on en est persuadé, fait de son mieux pour les satisfaire.

Il y a quelques années, on entendait encore fréquemment un « speaker » français fantaisiste. Il donnait des comptes rendus radiophoniques. Et il était bien évident qu'il se présentait au micro sans avoir devant lui le moindre papier. Sa parole voletait, au gré de son improvisation. Certes, il n'était pas exempt de tout

reproche, et qui l'est? Mais, en l'écoutant, et sans trop d'irrespect, on pouvait, *in petto*, le proclamer un drôle de petit Montaigne de la radio, vous entretenant de tout, y compris parfois son sujet et bien d'autres choses. Il mêlait ainsi à ce qu'il nommait familièrement « son boulot », la couleur du ciel, la vitesse des nuages, le joli chapeau de sa voisine, ou le ventre d'un monsieur important qui avait chaud. Bref, il était aussi peu « technique » que possible, devenant, d'ailleurs, aux rares moments où il s'efforçait de le paraître, détestable à l'égal de ses compassés camarades. Cela ne pouvait durer. Aussi l'a-t-on remplacé par de jeunes messieurs qui prennent tout terriblement au sérieux, même la chose superflue à laquelle ils assistent, et qui vous narrent avec des trémolos les exploits d'un coureur cycliste, comme s'il s'agissait de Bonaparte à Marengo, chargent son échine courbée de l'honneur de la France, mais ne vous disent jamais, au passage, si les filles ont les yeux ardents ou si l'alouette chante au ciel.

Il est vrai qu'il advint une mésaventure à notre héros, pourquoi le celer? Il fut chargé, bizarre idée, de rendre compte d'on ne sait plus quelles nationales obsèques, juché, avec son micro fraternel, sur quelque toit concordien. Ce fut un désastre. Il habilla de bleu les cardinaux du cortège, confondit le Prince de Galles avec l'Aga Khan et se livra à des plaisanteries, évidemment déplacées, sur des académiciens à la débandade. Mais qui diable l'avait envoyé là? Pour narrer la marche d'un enterrement, les « speakers » ordinaires du poste suffisaient, tels que matin et soir on les supporte.

Les méridionaux, à tort ou à raison, passent pour gens d'humeur joviale. Un appel aux postes d'émission du sud de la Loire ne nous apportera cependant pas quelque humour inattendu, venu des « speakers » qui en ont la charge. On retrouvera, ici et là, le même jeune premier interchangeable, qui se croit toujours Armand Duval. Un peu plus loin, une dame aimable et qui s'applique, on le sent. Là-bas, un authentique commis des P. T. T. du cru, candide à la manière d'un adjudant, et

qu'on quittera sans retour. La seule découverte serait, peut-être, celle d'un phénomène caverneux, qui prévient d'un fox-trott comme il le ferait d'un typhus ravageant sa ville, espèce de Lagardère radiophonique à la poitrine gonflée de soupirs, mais qui, au moment où l'on attend sa tirade contre la cour et la ville, ses imprécations jetées à la face des gredins, laisse tomber sur les ondes qui frémissent d'en fléchir, comme une confidence lourde de tout le drame qu'elle va provoquer, l'adresse d'un fabricant de meubles en série.

Les « speakers » anglais — ceux qui s'appellent eux-mêmes, si gentiment, « annonceurs » — sont nonchalants et familiers. Ils arrivent: « Bonjour, tout le monde! » Ils se trompent sur un disque: vite, ils l'avouent en riant. Il pleut à verse: « J'espère bien, s'exclament-ils, que vous n'avez pas à sortir ce soir! » Ils sont bien de ce pays qu'on dit guindé, mais où les ducs, sous Victoria, montaient dans leur mail-coach avec des trous à leurs chaussures. Certains « speakers » anglais opèrent en France, car les postes d'outre-Manche se voient interdire toute publicité, difficulté qu'on tourne en diffusant les annonces depuis l'étranger, les ondes se riant des frontières. Mais, les mauvaises manières, on ne le sait que trop, ont plus de force contagieuse que les bonnes... Quoi qu'il en advienne, le bon « speaker » londonien, que, peut-être, son roi lui-même écoute, termine son émission : « Bonne nuit! bonne nuit! dormez bien! » C'est un garçon plein d'aisance et qu'attend, déplié sur son lit, un de ces beaux pyjamas de couleur tendre qu'on ne voit qu'aux vitrines du West-End.

Les « speakers » allemands, depuis Hitler, sont, il va de soi, à l'ordonnance du nazisme. On lève le bras devant le micro et tout est guttural, métallique et scandé. Mais le Führer a proscrit le jazz. Voici l'heure des valses langoureuses et des mazurkas sentimentales. Et le « speaker » germain de desserrer sa jugulaire. La radio devient tonnelle, et il y a un peu de cette vieille et rêveuse tendresse, à laquelle on fut pris il y a cent ans et même moins, dans la gorge du parleur. Mais le bal finit en

marche militaire et cette voix-là rectifie vivement la position. Heil!!!

Les postes italiens devraient être cités à l'honneur, comme écoles du bien-dire. Ils s'enorgueillissent d'annonceuses que ce serait un péché de ne point entendre au moins une fois. Elles versent à qui les écoute, par delà tant de sommets étincelants, comme un vin de sombre velours dans une coupe d'or. Ou bien, il faut songer à de hautes flammes, qu'aucun vent n'abattrait, et qui réchauffent sans trop éblouir. On les dit légions, les amants de leurs voix magnifiques, au pays de Dante et du Duce. Mais ces fières latines sont dures à émouvoir.

Les annonceuses de France ne sont pas, hélas, d'une telle classe. Banales et sautillantes, le plus souvent, ou seconds prix de lecture d'une école primaire, on le croirait, elles n'attachent ni ne charment. Qui les choisit? Il en est même d'affligées de défauts d'élocution que rien ne saurait guérir. Qui les pousse vers un micro? Etatisme et publicité, double et insondable mystère d'un temps où il faut vivre et où nous vivons!

Une annonceuse française, armée de courage, sans doute, et de l'amour aussi de son métier, était arrivée, ces dernières années, à un degré de qualité réelle. Mais on ne l'entend plus. Est-ce une légende? On raconte qu'un prédicateur, qu'elle rencontrait au studio d'émission, la convainquit qu'il n'était de vraie joie qu'au cloître, de douce musique — en présenter était son lot — qu'intérieure, et que, loin du monde, heureuse âme, elle ne parle plus qu'à Dieu.

Et s'il fallait une conclusion aux simples observations qui précèdent, nous proposerions volontiers celle-ci.

Dès qu'il est question de radiophonie, chacun parle de celle télévision qui la doit compléter, nul n'en doute, dans un proche avenir. Comme si la télévision, et la plus fantastique, n'avait pas fonctionné sous le ciel dès qu'un cerveau humain s'y fut épanoui! Oui, au-dessus de la boîte magique dont nous tournons les boutons asservis, combien d'auditeurs de la radio ne voient se pencher ceux qui leur parlent? Faudra-t-il donc que, longtemps

encore, la plupart des « speakers » de nos postes français ne puissent être ainsi évoqués par leurs auditeurs que sous les mornes apparences de M. l'ordonnateur des Pompes Funèbres, ou — redingote 1900, ridicule petite cravate blanche, col tortionnaire, gestes compassés, et juste assez de calvitie pour paraître vraiment respectable — M. l'Inspecteur du rayon de blanc et des articles ménagers?

RAOUL MONTARIOL.

PÉRIPLE DE REVENANT

—

I

BABEL

Il faut bien nous servir des données de nos sens humains et de notre entendement pour nous représenter le lieu où étaient rassemblées ces âmes... Duperie cependant, puisqu'elles ne participaient plus d'aucune étendue ni d'aucune consistance matérielle. Les éléments abstraits de la géométrie, le volume, le plan, la ligne, ne sauraient évidemment prétendre, par aucune combinaison, à enfermer des « ombres » sans dimensions et limitées pourtant, puisque distinctes et si différentes entre elles !

Ces ombres elles-mêmes, quelle représentation en avoir qui ne soit matérielle? Elles arrivaient en grand nombre et en tumulte des lieux ravagés par la guerre. On se les imagine volontiers fières ou mornes, meurtries, haletantes, blessées, mourantes même, comme ces corps qu'elles animèrent et dont elles conservent vaguement la forme. Leur foule n'est pas incolore. On croit y distinguer des lambeaux de vêtements, des fragments d'armes. Des restes de regards y brillent çà et là. Des remous lents comme des houles ou brusques comme des colères la parcourent sans doute. Le sol qu'elles frôlent n'est-il pas semblable à ces terres brûlées qui furent leur vision dernière? Et pourquoi le ciel qui les entoure ne serait-il pas aussi tragique qu'elles-mêmes, évoquant un crépuscule plein de terreurs et d'espoirs ?



Qu'importe. C'était là le lieu d'élection où se rassemblaient à part, autant par un instinct commun que par

l'ordre d'une volonté suprême, les âmes des guerriers. Lieu de transition et de repos tourmenté, où s'accomplit le stage nécessaire entre la vie cruelle, bornée et absurde de la Terre, et l'Eternité sereine.

Beaucoup d'âmes, d'ailleurs, sont choisies pour subir une épreuve analogue. Trop près de la mort, elles s'encombrent de pensées et d'erreurs. Elles souffrent de haines et de regrets, d'ignorance ou d'anxieux espoirs. Elles portent encore en elles les infirmités de la raison et du cœur. Il leur faut apprendre les notions de leur nouvelle existence, qui sera celle des élus. Elles ne savent pas encore vivre en dehors de l'espace et du temps. Ne reconnaissant plus ni elles-mêmes, ni ce qui les entoure, elles demeurent déconcertées devant la vérité pure, comme un homme devant un miroir qui refléterait soudain des traits étrangers ou quelque être anormal.

Une telle révolution bouleverse ces esprits encore embarrassés de la vie. C'est par degrés, par une longue accoutumance, qu'ils peuvent atteindre à cette sérénité inconcevable qui permet seule la Paix éternelle. Qu'on ne la confonde pas avec l'ignorance, avec l'indifférence, ni même l'oubli. Elle représente au contraire une intelligence universelle, un état sensible et passionné, en accord parfait avec tous les mystères dont seule une notion déformée et bornée leur est permise, au cours de l'épreuve bizarre qu'on appelle la vie... Nul souffle impur ne vient ternir ces miroirs éclatants et parfaits. On imagine qu'une pareille perfection ne s'obtient pas sans à-coups ni retours en arrière... C'est là une tâche ardue. Sans doute le Maître éternel y emploie-t-il sa prévoyante sagesse et tout un personnel d'Anges diligents et attentifs. Ces ombres passionnées et lamentables, pleine de puissance et de misère, ressemblent en effet à des nouveau-nés. Elles refont, avec plus de peine, le travail de ceux-ci, qui, ignorants et débiles, mais aidés de leurs parents, construisent petit à petit le monde où ils sont jetés. C'est au prix d'expériences souvent cruelles qu'ils s'y adaptent: pourtant leurs âmes sont neuves et pareilles à une cire vierge. Que dire de celles qui ont animé

longtemps des corps, et qui doivent, après avoir brisé ces enveloppes matérielles, détruire pour pouvoir reconstruire!

Mais tel est le jeu de la Providence.



Celles-ci, les guerrières, égarées, en proie à la brutalité de leurs souvenirs, s'agitaient dans des souffrances diverses, mais toutes semblables à ces mauvais rêves où les bras frappent sans force, où les jambes s'affaissent devant le danger à fuir, où les corps tombent inexorablement dans des abîmes. Les unes, chaudes encore de la lutte, cherchaient des corps à frapper, et croyaient encore dérisoirement mouvoir des membres et des armes perdus! D'autres, plus calmes, ou résignées, réclamaient cependant en vain un abri, le repos ou l'apaisement de leur affreuse inquiétude. Bien peu avaient atteint à ce stade de l'éducation des morts où ils acceptent et comprennent la Loi. Bien peu commençaient à discerner et à goûter la sérénité immuable, sur le plan éternel d'un présent sans passé ni avenir. La plupart, guerriers ardents et tués d'hier, vivaient encore comme des hommes, désarmés et aveugles. Tragique assemblée! Pitoyables armées de héros ennemis, privés de leur sens et de leur force!... L'administration céleste avait sans doute escompté que de leur réunion dans cette Babel militaire naîtrait une pacifique accoutumance... En attendant, quelle bagarre insensée ils voulaient faire, et comme ils souffraient de leur paralysie de cauchemar et de cette intolérable confusion! Et ces âmes se cherchaient, s'appelaient avec angoisse, ou s'injuriaient ainsi que des commères impotentes, avec ces voix de revenants qu'elles avaient inventées.



Pendant des mois, des années, leur multitude ne cessa de s'accroître. Puis, brusquement, le flot incessant des nouveaux arrivants s'arrêta. Vinrent seulement des attardés d'ambulance ou d'hôpital. Un jour, enfin, un frémissement, comme une onde sous la brise, parcourut la

foule... Les âmes demeurèrent inquiètes ainsi que les animaux de la terre au vent qui annonce l'orage. Quelque chose se pressentait, qu'on ne connaissait pas, et la foule des morts, semblable à toutes les foules, se prit à s'animer de curiosité, d'inquiétude et d'espoir.

A cet émoi répondit bientôt l'arrivée de l'Ange, le messager, l'annonciateur. Il se révéla rapide et puissant comme une onde électrique. Que les imaginations le conçoivent à leur guise! Peu sans doute le verront sous un aspect brutal, ou simplement humain, ou lui prêteront l'abord discourtois d'un fonctionnaire municipal... Prendra-t-il plutôt figure romantique, avec un torse cuirassé de héros et les traits de l'Amour? Il ne manque pas sans doute d'être ceint de quelque glaive et muni d'une trompette, comme en portaient les hommes rouges juchés sur les mail-coaches du temps des George. Ses larges ailes lui font un manteau. Environné de toutes espèces de bruits et d'éclairs, il chevauche de beaux nuages, avec l'aisance d'un immatériel seigneur... Mais n'abusons pas des contingences: en somme, il parut sous un aspect étonnant. Tout vibrant et fulgurant, il s'installa dans un rayonnement somptueux. Et la nouvelle proclamée se propagea instantanément dans la foule des ombres: « Les armées françaises et leurs alliées sont victorieuses. La Paix va de nouveau régner sur le monde des hommes. »

Une violente agitation s'ensuivit aussitôt. Avec une âpreté indicible, ces âmes écorchées ressentirent le choc évocateur. Les passions, les haines, les regrets, les joies, les fureurs, les sentiments des derniers instants de la vie terrestre, se réveillant et se mêlant, firent comme une explosion terrible. Un orage plus violent que la bataille bouleversa cette multitude désarmée. Ironique impuissance! L'Ange impassible contemplait ces élues, vouées comme lui à l'éternité, mais si misérables encore. Il jouissait de les voir brûler des passions de la Terre. Epreuve suprême qui devait, selon la Loi, ordonner et classer leurs transmutations: ainsi des joyaux en fusion se résolvent en lingots refroidis, distincts cependant par la nature de leur métal et la qualité de leurs alliages.

Plein d'une sévère tendresse, il attendait, comme un juge bienveillant.

Alors, quelqu'un osa répondre, dont la parole domina les tumultes contraires comme le faisceau d'un phare balaie la phosphorescence des flots: ce fut pour exprimer en termes précis et brutaux jusqu'à la trivialité que la nouvelle ne l'intéressait pas. *Il s'en foutait*, et le fit bien comprendre. Cela provoqua la stupeur de l'Assemblée, et déconcerta l'Ange lui-même.

Mais le trouble ne tarda pas à s'emparer de nouveau de la foule, et parvint même à un tel paroxysme, que le grave et doux messager prit le parti de s'enfuir, plein d'émoi et de courroux, en entraînant le révolté. Celui-ci, avec la discipline d'un vieux soldat, se soumit de bonne grâce. Assez étonné, curieux et résolu, il affronta avec calme ce tête-à-tête imprévu. Il s'appelait Jacques et il était Français. L'interrogatoire commença sans tarder.

II

DIALOGUE SUIVI D'UN SOLILOQUE

L'ANGE. — Que signifient tes paroles? Tu causes ici un affreux scandale! Oses-tu en ce lieu apporter l'indifférence et le mépris? Vois l'émoi dont tous sont troublés. Seules, les âmes passionnées méritent la grâce et le pardon...

L'AME. — Monsieur, vous êtes beau, vous êtes rayonnant et revêtu d'attributs formidables... Seriez-vous aussi naïf? Je vous en demande pardon, monsieur, mais ce que j'ai dit me semble clair: rien ne me touche plus, rien de ce que vous annoncez, ni moi-même, ni rien... Du reste, quelles passions pourraient survivre à la vie de mon corps?

L'ANGE. — Toutes, ne serait-ce que la haine.

L'AME. — Oui, la haine... Mais point telle, peut-être, que vous la concevez. Je n'ai pas haï mon ennemi, comme d'autres que vous voyez ici, par intérêt, par crainte pour moi-même, ni parce qu'il troublait dans ma patrie les travaux, les longs espoirs, la paix enfin. A vrai dire, mon-

sieur, je l'ai haï parce qu'il prétendait m'imposer sa force, et je crois, tout simplement, parce qu'il était trop différent de moi. La haine relève la saveur du combat, et le prix des coups qu'on donne et de ceux qu'on reçoit. Que vaudrait l'homme qui ne saurait haïr? C'est le sel de la vie. Mais ma vie est finie, monsieur.

L'ANGE. — Oh! je sais que tu es un homme... Sans quoi...

L'AME. — J'ai combattu, librement, de mon corps et de ma tête, et je suis tombé sans regret. Je ne suis ni plus lâche ni plus égoïste que ceux que j'entends clamer ici leurs cris de guerre, ou pleurer comme des femmes.

L'ANGE. — Pourquoi as-tu combattu, si tu renies aujourd'hui la victoire des tiens?

L'AME. — Je vous l'ai dit, monsieur, par haine. Aussi pour la gloire. J'ai combattu pour ce qui ne se définit pas, à l'appel de ma race et de son passé. Tantôt l'une, tantôt l'autre de ces raisons pouvait l'emporter en moi. L'une et l'autre me menaient à de rudes jouissances, y compris celle du sacrifice obscur, qui n'était pas la moindre... Que dire encore? J'ai joué hardiment le jeu. Je me suis plu à défier paradoxalement le danger et la mort. J'ai joui aussi de l'étonnement des miens, et de celui de mon ennemi lui-même, parfois: C'est la vanité du soldat...

Ne croyez pas, pourtant, que rien ne me rattachait à la vie. Il faut être plein de sève et aimer vivre pour risquer pareille gageure. Je n'ai jamais joué qu'un enjeu qui en valût la peine.

L'ANGE. — Comment ne te reste-t-il rien de cette ardeur? Est-ce que la peur, le découragement, la lassitude...

L'AME. — Comme un ange pur et candide se contente d'idées simples! Je vous répondrai donc, monsieur, une chose simple: j'ai vécu. Je me suis cherché, et me suis réalisé entièrement en mourant comme je suis mort. Il n'y a pas d'existence paisible, si riche moralement, si illustre qu'elle puisse être, qui aboutisse à cette plénitude qui maintenant me suffit.

« Qu'importe alors si j'ai connu la peur! En quoi m

diminuerait-elle? Bien au contraire! Il est vain de distinguer entre les courages: celui qui ignore la crainte, celui qui la dompte. Ne sont-ils pas tous deux à l'antipode du lâche calcul et du souci de soi? Et si j'ai hésité parfois, et même reculé, comme une brute, qu'importe encore! puisque vainqueur, et tuant mon ennemi, j'ai reçu enfin ce coup dans la tête, devant lequel j'ai eu peur encore, à cette dernière seconde de ma vie, qui n'est pourtant pas celle d'un lâche...

L'ANGE. — C'est pourquoi, moins qu'à tout autre, ne t'est permise cette indifférence qui nous révolte. Tu arrives, insensible, au seuil de la Rédemption... Comment serais-tu digne de la sérénité et de la Paix promises, si ton âme ne vit plus que de la lueur de ton orgueilleuse raison? Tes frères, amis ou ennemis, sont ici devant moi, frémissants de joie, ou de haine, ou de douleur, torturés de regrets ou d'anxiété, humbles ou rebelles... Mais tous vivent, et sentent. Mais toi! Tu n'es plus semblable qu'à un cadavre glacé.

L'AME. — Monsieur, je n'ai pas de prétentions aux joies éternelles. Mais je n'ai pas demandé de vivre. J'ai vécu pourtant, cela doit nous suffire.

L'ANGE. — Je te plains, avant de te condamner. Je ne puis faire de toi un réprouvé, sans avoir tout tenté pour te sauver. Comment pénétrer et toucher cette âme? Donne-moi, au moins, les causes de cet affreux néant. Laisse-moi lui chercher une excuse, trouver un indice que tout n'est pas réellement mort en toi...

L'AME. — Je vous remercie de votre indulgence... Mais, monsieur, vous n'avez pas fait la guerre. Ceci n'est point un reproche. Personne, d'ailleurs, avant celle-ci, n'en a jamais vécu d'aussi considérable, par la longueur du temps, par l'étendue ni par la profondeur. Vous pouvez donc ignorer ce qu'est la désillusion du guerrier. Je vais tenter de vous expliquer les phases du phénomène.

« Le début est pathétique, l'enthousiasme règne, accompagne les soldats. On sent une vibration universelle. Grandes batailles, péripéties tragiques, angoisses, espoirs victorieux. Tout va bien. Je suis un guerrier selon votre

cœur, et si j'étais mort dans les six premiers mois, je serais aujourd'hui digne des demeures éternelles.

« Mais peu à peu, on s'enlise. La gloire devient quotidienne, et l'habitude la ternit. Derrière nous, la vie sournoise et louche, comme la boue des tranchées, reprend ses droits. Et c'est tout. Vous ne comprenez pas? Hélas! Monsieur, faut-il vous énumérer les honorables et impudents déserteurs, les lâches, d'abord inquiets, puis de plus en plus assurés; les catins; les richesses trop vite gagnées; ces bavards, ces ambitieux et ces traîtres d'Assemblées... La vraie frontière était entre eux et nous. Alors, nous avons d'abord dit, en levant les épaules: « Bah! ce n'est pas pour ceux-là que nous travaillons. » Mais ils étaient trop, trop de complices les aidaient et trop de jalousies. Enfin, il m'a bien paru qu'à mesure qu'on se lassait de la guerre, on se lassait aussi de nous. Et quand, avec nos pauvres mérites, nous rentrerions encore tout éblouis d'illusions et de batailles, que serions-nous, au prix de ce que nous devrions être, et quelle figure ferait notre idéal? Notre Patrie n'était plus digne de nous... Je pense, monsieur, que vous apercevez que c'était en moi seul que je pouvais désormais trouver mes raisons. Mes raisons de souffrir et de mourir. Ainsi m'est apparue ma voie.

« Raisonnablement, ne puis-je compter y trouver mon salut? En tout cas, croyez bien que je me tiens quitte envers les miens et envers moi-même; et veuillez, je vous prie, constater que tout est légitimement mort en moi, excepté ma pensée, qui ne peut mourir, et qui est libre, je crois...

L'ANGE. — Cette arrogante et débile pensée! Te donne-t-elle vraiment le droit de juger ce qui te dépasse, et de condamner qui t'a méconnu, avec une pareille légèreté? Il est pourtant des vertus consolantes. Vois parmi ces âmes celles qui ont vécu, elles aussi, d'une humble et sublime vie spirituelle. Pieusement résignées, ravies par la charité, soutenues par l'espoir de la Rédemption, elles ont dédié leur sacrifice à leur foi et à leur Dieu. Apaisées et sereines, elles ne peuvent, elles non plus, te comprendre.

L'AME. — Il est vrai que j'ai souvent admiré, et envié peut-être, cette sérénité et cette vertu de ceux qui vivent pour l'amour divine. Mais ma foi ne va pas jusqu'à tant de résignation. Et l'espoir de la rédemption ne me paraît point propre à me consoler de la bassesse de mes semblables.

L'ANGE. — Tu es égaré comme un aveugle par cette raison dont tu es si fier! Tu ne peux t'arracher à ce monde que tu méprises... Mais là, du moins, tu as laissé un nom. Pense aux tiens. Garde-leur quelque émotion, quelque fierté, la joie du sacrifice utile.

L'AME. — Je doute précisément, aujourd'hui, de la fécondité de pareils sacrifices.

L'ANGE. — Ah! je te maudirai! Lucifer méritait moins que toi la damnation éternelle! Jouis au moins de la gloire de tes frères, tes camarades de courage et de misère, et du désespoir de vos ennemis!

L'AME. — La gloire des vaincus est peut-être aussi grande... Je méprise également les lâches des deux camps, ceux dont le cœur avait sa vraie place dans la terre qui n'est à personne, entre les deux armées. Je respecte également les autres. Mais il m'importe peu qu'ils se réjouissent, se lamentent ou se glorifient. Je ne les en blâme, ni ne les envie, ni ne les loue. Veuillez donc me laisser libre et en repos. Telle est la modeste gloire que je revendique pour l'éternelle vie...

L'ANGE. — Si ton orgueil me confond, ton indifférence me révolte: double raison de te chasser de ce séjour d'épreuve et de passion. Ni maudit, ni réprouvé pourtant. Il n'est pas de malédiction pour l'homme qui est mort comme tu es mort. Je te laisse tes chances d'atteindre un jour aux mérites de l'Amour suprême entre toutes ces âmes enfin apaisées... La liberté sera ton épreuve et ton espoir. Tu es libre. Libre d'errer autour de la Terre d'où tu viens, libre de trouver la voie de la vérité et de la lumière, libre même de rechercher ta dépouille et de lui rendre une vie nouvelle... Va, solitaire, ton petit univers appartient à ton orgueil... Puisses-tu rencontrer, pour ton bonheur et pour ma joie, la lumière qui te vivifie et t'éclaire!

Soliloque

« Le voilà parti... Je suis maintenant âme errante, — revenant, pour tout dire... Chevalier sans feu ni lieu, comme Amadis de Gaule ou le gentilhomme de la Manche, je ne puis cependant, comme eux, aller soutenu par l'illusion et le généreux enthousiasme. Je suis un paria parmi les âmes, et rien parmi les humains... En somme cette carrière ne me déplaît pas. L'Ange m'a dit que je n'étais pas un réprouvé... A moins qu'au seuil même des demeures éternelles, on ne s'amuse à jouer sur les mots, qu'a-t-il voulu dire? Il me semble que si j'avais quelque ambition posthume, de beaux espoirs me seraient permis. Ce que j'ignore, c'est bien la façon de m'y prendre. Quelle leçon ce moraliste céleste a-t-il voulu me donner? Me voici nu dans l'immensité, nu comme était Rolla, aussi nu qu'une âme peut l'être. Dans cet espace qui va être ma prison, vais-je ressembler à un mollusque flottant entre des eaux qu'il ne sent même pas? Ce n'est pas ainsi, je pense, que je pourrai faire mon salut! J'aime mieux croire que je passe désormais au rang des génies, lutins ou farfadets, cousins des fées...... Peut-être trouverai-je alors quelque agrément à séjourner sur cette Terre qui, pour le moment, ne m'intéresse vraiment plus. La nature, pour me distraire, me livrera sans doute des sensations neuves, des sons inconnus, un tableau bariolé de nuances inédites, propre à ravir l'esprit de l'amateur hardi que j'ai été autrefois... Et j'entendrai l'herbe pousser, rêve prophétique de mon enfance!...

« Allons! le Hasard, ou la Providence, y pourvoira! Mon sort n'est peut-être pas si à plaindre. Rien ne me presse, après tout, et l'éternité s'étend devant moi, pour y chercher la clef de l'énigme! »



Tant de désinvolture n'empêcha pas cependant que le fier vagabond ne fût soumis à une pénible épreuve. Comme il l'avait prévu, il se trouva assez semblable aux Anges, qui ont d'ailleurs du monde une connaissance analogue à celle qui est accordée aux hommes. Elle est néan-

moins beaucoup plus subtile et plus étendue. Ils possèdent en outre quelques notions supplémentaires, telles que celle d'une quatrième dimension, qui leur permet une intelligence plus vaste et leur donne la faculté de se mouvoir avec plus d'aisance à travers la matière, sans toutefois leur laisser pénétrer l'avenir. Du reste, ceux d'entre eux qui séjournent sur la Terre pour des motifs divers daignent souvent apprécier les plaisirs des mortels. Ils sont sensibles à l'harmonie des couleurs, ils aiment la musique et le son des cloches et goûtent le parfum des fleurs non moins que celui des vertus...

Ce bienheureux état, toutefois, le Revenant ne devait pas y atteindre sans trouble ni difficultés! L'Univers, peuplé de forces et de radiations de toutes sortes, n'était plus pour lui qu'une frénésie de nombre et de mouvement, dont il était assailli en tumulte et sans relâche. Privé d'organes, manquant du filtre et du relai du cerveau, il lui fallait apprendre à trier dans ce chaos, comme un chef d'orchestre à l'oreille affinée, ce qui pouvait s'accorder avec sa sensibilité passée. « Si je ne veux devenir absolument fou, se dit-il, il faut que je me soumette à un entraînement méthodique et sévère... » Et il eut l'intelligence de se réfugier, pour commencer, dans les hautes régions de l'éther, où ne règne guère que la lumière, et où il pourrait trouver le repos de la nuit.

C'est ainsi qu'après un long et pénible apprentissage, il put enfin se risquer à errer à la surface même de la Terre, à la façon d'un être supérieur, mais cependant semblable à ce qu'il avait été. Doué d'une sorte d'ubiquité qui lui permettait de développer à travers l'espace de magiques antennes et de se déplacer d'une façon pratiquement instantanée, il acquit en outre une indispensable faculté d'abstraction. Il arriva à pouvoir se replier et s'absorber au point de concentrer son attention sur l'objet le plus infime, et même de s'isoler entièrement en lui-même... Ce qui fit de lui, en somme, un être curieusement métaphysique, apte, tout comme un Ange, à pénétrer assez profondément le mystère des choses, tout en étant capable, pour sa commodité, de ressentir volup-

tueusement la précieuse fantasmagorie de la création.

Ce n'était là pourtant qu'une apparence de privilège, qui n'enlevait guère à la souffrance de la solitude. L'Errant se sentait d'autant plus isolé qu'il embrassait de plus vastes espaces et qu'il affrontait de plus subtils problèmes. Muet et invisible, impalpable comme le tissu des songes, impuissant à mouvoir même un grain de poussière, il jugeait avec amertume cette situation qui faisait de lui comme la parodie d'un dieu...

Heureux quand il pouvait se réfugier dans le sommeil des hommes et des bêtes, seul bien véritable qui lui restât de sa condition humaine! Il en usait le plus possible. Puis, reposé, mêlé aux jeux de l'air et de la lumière ou chevauchant un rayon de lune, il s'abandonnait pour se distraire aux penchants de sa curiosité et de son ironie.

« Me voici savant malgré moi, songeait-il. Un agrégé de philosophie envierait ce voyage de découverte à travers l'Absolu! Mais c'est à un soldat effronté qu'il est donné d'entrevoir le secret de la grande et simple unité de l'Univers! »

Sur quoi, il entreprit, non sans un reste de timidité, de faire dans le monde des vivants quelques recherches profitables.

III

LETTRE PERDUE

Une belle fille dort dans la pénombre bleue. Le soleil du matin brille dans la rue et risque un pan de lumière entre les rideaux. Demi-nue, le rayon d'été dore ce qu'il atteint de sa peau. Elle est un jeu d'ombre et de clarté. Elle est saine, nette, et respire lentement comme un noble animal. Derrière son front et ses larges paupières, rien ne trouble le calme de son repos, — ni souvenirs, ni regrets — ni joie, ni douleur, ni remords, ni soucis. Elle est comme une belle morte. Elle dort.

On ne dort pas toujours. Même si elle ne s'éveille pas encore, quelque songe, s'abattant au hasard de son vol de nuit, saura bien forcer cette retraite et hanter cette âme close...Or, voici qu'apparaît cet ami perdu, l'ami d'au-

trefois, déjà tant oublié... Comme il devient vite obsédant, ce fantôme qui pour elle, maintenant, est bien vivant, d'une vie si intense qu'elle la surprend!... Jamais, en effet, elle ne l'a senti si près d'elle. Elle reconnaît sa forme charnelle: mais plus encore, elle sent sa volonté et sa pensée pénétrer son âme à elle, qui semble se contracter pour faire place à une présence étrangère et subtile. L'amant disparu, pleuré, recherché longtemps, devenu peu à peu une image pâlissante, pour disparaître de nouveau, loin du secret souvenir lui-même, devant les éclatantes réalités de la vie, le voici qui reparaît avec une étrange puissance. Non seulement il reprend possession de sa maîtresse, mais il l'oblige à s'anéantir devant lui et à le subir comme un danger et une domination!...

Elle se débattit longtemps sous l'empire fatigant de cette suggestion, qui la remplissait d'inquiétude. Quand elle céda, peu à peu, elle sentit fléchir la contrainte, en même temps que son imagination s'éveillait. Des souvenirs, des désirs d'autrefois la visitèrent. Elle se sentait la même qu'au temps de son amoureuse tendresse pour le disparu, au point de revivre des heures oubliées avec toute leur fraîcheur et leur charme secret. Toute frémissante du souvenir et de l'attente de son amant, comme dans ces mois où séparée de lui, elle ne pensait qu'à lui, elle se répétait, mot pour mot, des phrases d'une lettre écrite pour lui, durant un calme été de la guerre, et à quoi elle n'avait jamais eu de réponse. Comme il le lui avait demandé, elle lui disait jour par jour sa vie et sa pensée; et voici que les lignes charmantes renaissaient dans sa mémoire, comme si, penchée sur sa table, elle lui écrivait maintenant cette dernière lettre, qu'il n'avait peut-être jamais lue:

— Je suis seule, dans ce salon, auprès de mes blessés qui somnolent; eux, du moins, sont pour le moment loin de ces terribles dangers... Comme ils me feraient penser à toi, si ma pensée pouvait t'abandonner un instant...

« Voici un bourdon, entré par la fenêtre, qui vient me tenir compagnie et me distraire, en essayant de faire plus

de bruit que la pendule... De temps en temps, un corbeau perché sur un arbre devant la maison dit deux ou trois phrases. Et le petit vent que j'aime vient se rappeler à moi avec un air nonchalant, après avoir chiffonné les feuilles du hêtre...

...Tout est calme, ironiquement calme... Mais toi, où es-tu? Que fais-tu?... »

Maintenant, il était revenu! Elle entendait sa voix chaude. Elle revoyait son regard. Toute sa forme se précisait et revivait avec ses gestes familiers. L'homme qu'elle avait aimé lui apparaissait comme autrefois, avec sa sveltesse musclée et tous les signes de sa nature décevante et attachante à la fois. Son visage, tout près d'elle, avait cet air un peu moqueur et comme absent qui l'exaspérait parfois, mais qu'elle aimait, parce qu'elle se savait le pouvoir de le rendre tendre et ardent à souhait... Elle ne vivait plus dès lors que pour l'heure présente et pour le maître qui la lui imposait. Sa conscience était toute employée à le recréer et à le reconnaître... Et sa chair enfin frémit, avec la tendre passion d'autrefois, comme si le temps et la mort n'avaient pas créé, entre elle et son amant, le vide de l'absence et les abîmes de l'oubli...



L'Errant, lucide comme un savant dans son laboratoire, se délectait de son triomphe et de son expérience. Son âme, avec une suprême aisance, avait pénétré la matière dans laquelle était éparse l'âme féminine... Comme un agresseur barbare refoule l'habitant d'une contrée et l'oblige à lui céder ses richesses, il s'était emparé de ce corps; il s'était imposé avec l'autorité d'un dieu à cet esprit vivace et subtil.Usurpant sa volonté, confisquant sa pensée et ses sens, il avait fait d'une mortelle en pleine vie son esclave et son jouet. Il connaissait maintenant son pouvoir, et savait qu'il lui serait sans doute plus aisé encore de reprendre et de faire revivre sa propre dépouille, sans défense et faite pour lui. L'Ange ne l'avait pas trompé. Il y songerait plus tard... Pour l'instant, allait-il méchamment pousser le jeu plus avant?

Allait-il insister sur sa vengeance et la pousser jusqu'à la terreur? Il est juste de reconnaître qu'il ne s'arrêta pas un instant à cette idée, bien indigne, à la vérité, d'un esprit aussi libre et aussi fier: aussi bien, serait-il devenu lâche, pour avoir perdu héroïquement son corps?

Il la quitta donc et la laissa s'éveiller en paix, singulièrement troublée cependant, toute pleine d'une crainte, qui se faisait de plus en plus précise, tandis qu'elle revenait à la conscience du présent et du passé...

Elle ne parvenait pas à réagir contre l'étrangeté de son rêve. Il ne lui en restait pas seulement le souvenir d'un réel plaisir, attristé maintenant et voilé de quelque honte: elle ressentait de nouveau tout ce qu'elle venait d'éprouver : l'effroi du mystère, l'irrésistible contrainte imposée à tout son être, et cette sorte de diminution d'elle-même dans une lutte inégale... Elle s'affola subitement, cria comme un enfant. Elle appela l'homme qui lui faisait peur: « Jacques!... » Elle le sentait vivre dans ce silence: « Jacques! » Elle se refusait à s'enfuir, elle cherchait à s'encourager au bruit de sa propre voix; elle voulait surtout lui jeter ce qu'elle pouvait encore d'elle-même, comme une rançon et comme une offrande...

Elle ne se trompait pas. Il était près d'elle, ne parvenant pas à quitter cette intimité absurde. Cependant, pour elle, par pitié, tendresse, curiosité jalouse, il se fit aussi neutre et aussi lointain qu'il put. Le malaise s'atténua, tandis que cent détails précis ramenaient à elle la vie quotidienne: rideaux ouverts, lettres, journal, la tasse du déjeuner, et le téléphone. Cet appareil se chargea de lui annoncer son amant, l'autre, le successeur, lequel était sans doute peu aimé, mais avait l'avantage d'être bien vivant. Energiquement, elle se reprit, voulut rire d'elle-même et de ses frayeurs. Le soleil et l'eau et mille soins l'occupèrent, la raffermirent et la parèrent à souhait. Elle se vit belle et seule. Plus hardie, c'est pourtant avec mélancolie qu'elle regagnait son équilibre et sa liberté... Cependant, effacé et replié comme un papillon mort, le fantôme dansait dans un rai lumineux,

au gré d'un tourbillon d'impalpables poussières... Alors l'autre homme fit son entrée.

C'était un agréable garçon, de moyenne intelligence, assez fat, ayant des loisirs et aucun des traits d'un héros. Elle apprécia en bloc toutes ces qualités au moment même où il apparut. Quoi qu'elle fît, il y eut entre eux l'ombre d'une gêne inaccoutumée... Peut-être à cet instant le Revenant manifesta-t-il quelque involontaire ressentiment: elle se sentit oppressée de nouveau, et conçut à l'égard de l'homme étonné une sorte d'irritation assez méprisante. Et sa logique féminine le rendit responsable de ce qui s'était passé, puisqu'il n'avait pas su faire oublier l'Autre... C'était lui qui devenait l'intrus!

Elle lui en voulut d'être en avance et pressé de sortir. Il s'obstinait à parler de sa nouvelle voiture: il fallait absolument aller déjeuner à la campagne, pour l'essayer... Elle ne l'écoutait pas, mais il n'avait pas l'air de s'apercevoir de son trouble... Elle lui dit d'un air de défi: « Tu ne trouves pas qu'il y a quelque chose de bizarre ici, ce matin? » Il répondit niaisement: « Ah! oui, en effet, il me semble... Tu n'as pas ton air habituel. » Elle le regarda de côté, alluma une cigarette, et reprit: « C'est mon rêve. » Il sourit, respira avec soulagement et lui demanda: « Ton rêve? Tu t'inquiètes d'un rêve? Voilà qui est grave! Raconte-moi ça. Et nous en rechercherons l'explication dans la Clef des Songes! »

Elle n'hésita pas et lui raconta l'histoire en termes précis. Elle n'en omit, pudiquement, que le dénouement, qui n'était d'ailleurs pas l'essentiel du récit... Mais elle redisait, avec une insistance assez perfide, l'incroyable réalité du visiteur... « C'est à croire que je ne rêvais pas, conclut-elle... Je me souviens de tout comme on ne se souvient jamais d'un songe. D'ailleurs un rêve est toujours absurde. C'est bien lui qui était là, près de moi, c'est lui qui m'a éveillée... »

Sourdement irrité et jaloux, il se taisait. Une pareille hallucination lui faisait assez judicieusement supposer que la pensée de l'absent occupait encore bien fortement l'esprit de sa maîtresse... « Sacrées femmes! songeait-il.

Sait-on jamais ce qui se passe dans leurs doubles-fonds de cervelles! » Il en voulait sérieusement à ce mort qu'il savait bien n'avoir pu supplanter entièrement, et qu'il sentait bien supérieur à lui. Cherchant quelque explication, il se rappela des conversations, des lectures, et sans grand à-propos, se mit, d'un air détaché, à parler de psychanalyse et du docteur Freud. Comme elle ne paraissait pas l'écouter, il reprit avec importance : « Le docteur Freud, de Vienne. Tu ne connais pas? »

Elle mit une grâce et un mépris souverain dans le haussement d'épaules par lequel elle lui signifia qu'il l'importunait, non moins que le docteur Freud, qu'elle connaissait aussi bien que lui...

Ce fut à ce moment que Jacques le Revenant, narquois et amer, les quitta définitivement, avec le sentiment d'un amour-propre à demi satisfait, et le vague remords d'un voleur...

IV

LA TERRE A PERSONNE

« Sensation bizarre, se disait-il, revenu à son vagabondage, que d'être amoureux et jaloux quand on n'a pas de corps! Situation risible en vérité, et beau sujet de réflexion! Elle m'a tout de même donné un long moment de sa pensée légère, et tout l'émoi de ses sens. Que j'aimerais, revêtu de mes apparences charnelles, la reprendre à ce fat stupide, quitte à disparaître à nouveau, plein du mépris qui convient! » Ce disant, il se reprochait de l'aimer encore, et il s'en allait, railleur et torturé, vers ces restes de bois et sur ces pentes de Verdun où la mort avait jadis frappé son corps.

Aujourd'hui, par un tragique destin, cette dépouille, comme tant d'autres enfouies ou dispersées par le désordre sacrilège du combat, était abandonnée, même de la mort... De telles épaves, il semble qu'elles n'ont même pas droit au repos de la tombe ni à l'honneur posthume, puisqu'elles n'ont pas d'autre suaire que l'oubli, et que leurs noms ne se lisent pas sur les tables funèbres. Elles sont le peuple des Disparus. Peu à peu, cependant, une

sorte de hiérarchie s'établit parmi ceux-ci. Il en est dont les restes ou les lambeaux seront un jour recueillis. Ils auront le privilège d'une tombe et même parfois d'un cercueil individuel. Ils rentreront dans le rang, ils ne seront plus des outlaws car ils auront une sorte de nom sur une stèle ou sur une croix, le même pour tous. Ce seront les Inconnus...

Etait-il seulement de ces privilégiés? Il ne savait rien de ce qu'étaient devenus ses os et sa chair, et le sang de ses veines, et s'en était du reste jusqu'alors peu soucié, assuré d'ailleurs que rien de ses restes n'avait été ramené dans un des cimetières où reposaient les siens. Il avait clairement fait savoir sa volonté de dormir là où il tomberait. Pas de croix, pas de nom pour lui là-bas. Il l'avait vérifié en passant, comme un curieux en somme assez désintéressé... Mais voici que maintenant il se cherchait... Etait-ce à cause de cette femme? Ce tendre regard, cette âme frivole, la volupté de ce corps pouvaient-ils lui faire tenter l'extravagant miracle d'une résurrection? Tout en se défendant et en luttant contre soi-même comme un mortel misérable, il peinait maintenant, vraie âme en géhenne et revenant de légende, sur cette terre silencieuse, riche désormais de ses seuls morts et de ses souvenirs.

Terre féconde et stérile! Eternel « no man's land », où les villages, après quelques mois où ils servirent d'enjeu à la bataille et furent renversés comme dés sur une table, avaient disparu de la carte du pays. Les touristes, niais troupeaux ou pèlerins émus, peuvent bien s'en rapporter aux explications de leurs guides! Qui pourrait vérifier leurs dires, puisque même là où furent les foyers des hommes, la broussaille, la terre et les pierres, mêlées aux débris du combat, entassent un sol indentique à tout le sol voisin: un immense détritus forme désormais l'humus nouveau qui recouvre les sites déformés... Là-dessus, des mares dans des entonnoirs, des roseaux, des massifs de chardons géants, et les moignons tragiques et ridicules des arbres... Ainsi, toute une vie sauvage et indifférente, mêlée à la mort, bousculant ou enfouissant

les ruines, s'élève sur les restes des hommes, de leurs armes et de leurs demeures.

L'Errant se complaisait à l'âpre méditation offerte par ces lieux. Il ressemblait à ces profonds et hardis géographes modernes qui reconnaissent à toute contrée une sorte de figure humaine, et l'associent à la race qui l'habita et l'asservit. Entités malléables et puissantes, l'une et l'autre leur apparaissent comme se fécondant sans cesse et se transformant mutuellement. Aussi bien, l'homme impose à la terre son industrieux génie et la trace de ses passions et de ses fautes: la nature, comme une maîtresse jalouse, la modèle en retour au gré de ses résistances, de ses caprices et de ses faveurs. L'aride nudité de la zone ravagée figurait au Revenant un ensemble de douloureux stigmates, tout semblables à ces rides creusées par le labeur ou la souffrance et qui sont une beauté de plus pour un noble visage.

Cependant une animation nouvelle s'élevait sur cette stérilité. Des hommes, non loin des tentes de leur campement, s'occupaient à restaurer, au flanc d'un ravin, le remblai où courait de nouveau, comme autrefois, l'unique voie du chemin de fer. Un train, cheminant invisible au bas d'une pente, poussait par dessus la crête des panaches de fumée blanche qui ressemblaient à une suite d'éclatements silencieux d'obus. D'autres hommes enfin travaillaient autour des tombes: car les morts commençaient à se réunir en un vaste parterre, à peu près à l'endroit où un calcul de longitude et de latitude aurait donné l'emplacement d'un des villages détruits.

A vrai dire, c'étaient les survivants qui avaient imaginé cette réunion qui n'eût sans doute pas été désirée des soldats tombés. L'homme lutte, est frappé, il meurt enfin sur un morceau de terre: conquis ou disputé au conquérant, n'importe: ce lambeau appartient à celui qui a désormais le droit de choisir le lit où son corps ne souffrira plus et se dissoudra dans la vie universelle. Le choix est fait, d'accord avec le Destin, et scellé du poids sanglant des armes. Les guerriers ne souhaitent pas d'autre sépulture, et n'acceptent des vivants que le voile

de leur terre, avec l'hommage religieux de la croix...

Mais ils sont trop nombreux et parsèment trop de champs. Ils risqueraient les atteintes de la vie sacrilège. On ne saurait non plus blâmer la piété des vivants, même si elle paraît se méprendre sur le sens des sacrifices. Et il faut en somme se louer que ces nécropoles apparaissent comme de grandes assemblées sévères qui perpétuent le souvenir et consacrent les sommets des batailles.

Seules d'ailleurs, ces assemblées peuplent certaines régions à jamais marquées par le fléau. Sans doute ont fui les divinités rustiques elles-mêmes, créées et vénérées par les hommes simples de jadis. Elles exprimaient la grâce et les beautés naturelles, les mystères de la terre et du ciel. Sorties des rêveries des hommes, elles étaient, elles sont encore vivantes, et se mêlent à nos existences spirituelles. Telle est la valeur et la vérité de la Poésie. Qui dira par quels obscurs replis de la conscience, par quels déliés et multiples prolongements, par quels ataviques souvenirs l'âme d'un rustre se relie au douloureux Hamlet, à la tendre Bérénice, aux nymphes des étangs et des bois?

Mais que feraient nymphes et dieux agrestes là où ne règnent que le deuil et le grand soleil froid de la gloire? Les hommes qui s'y risquent, on ne les voit cheminer que le cœur lourd et le front pensif — à moins qu'il ne s'en trouve, hélas! qui ressemblent aux corbeaux impudents et chercheurs de charogne.

Mais les corbeaux et les vautours, escorte habituelle, à ce qu'on dit, des armées, les combattants de cette guerre n'en ont point vu. Les combats ne s'éteignaient point, et les rapaces n'ont pas de bravoure.

Ils ne manquèrent pas d'apparaître quand la guerre prit fin, et que les hommes, par convenance ou par piété, se préoccupèrent des dépouilles des soldats. Et comme les aigrefins cherchèrent et trouvèrent leur profit dans les affaires louches qu'ils firent pulluler autour des maisons détruites et des champs bouleversés, ainsi une bande vorace entendit bien mettre à profit les cadavres eux-

mêmes. Il y eut du travail pour les trafiquants avisés! L'argent était facile à prendre. Il suffisait de se baisser pour s'en emplir les mains. Et l'on vit apparaître des hommes de tous métiers, avoués ou inavouables, qui se firent marchands de morts. A chacun d'eux, les tombes et la fouille d'un secteur; à chacun le recrutement de ses équipes. Marché conclu, et au travail! Bientôt toute une peuplade s'installa et besogna dans le désert.

Tous, à des degrés divers, y trouvaient leur compte: le concessionnaire, revendeur de cadavres, livrés dans les bières qu'il fournissait lui-même, dûment étiquetées et alignées dans les cimetières officiels; les chefs d'équipe, sortes de contremaîtres de l'entreprise; les terrassiers, venus de partout, bas trafiquants et chasseurs de primes, falsifiant quand ils le pouvaient l'identité des corps sans nom. Comme autrefois le Temple, les marchands avaient envahi la terre sacrée. La bande silencieuse travaillait à plein, quand Jacques le Revenant descendit en ces lieux.

Il y erra longtemps, avec émotion, avec colère, mais encore indécis, n'espérant plus guère retrouver ce qui restait de ce corps vainement cherché. Au juste, pouvait-il le souhaiter encore? Ce qu'il reconnaissait de la vie, l'indifférence et la brutalité des hommes et de la Nature même, tout contribuait à lui faire redouter cette rencontre. Du reste pouvait-il être plus pleinement lui-même que sous cette forme épurée et libre d'entraves, fort de ce mépris des lourdes existences terrestres qui l'apparentait aux Anges déchus, auxquels il ressemblait déjà par l'intelligence et par l'orgueil? Solitaire et peut-être redoutable, il se mêlait passivement à la vie de ces landes marquées par les passions les plus hautes et les plus viles. Il était devenu le génie du lieu. Il attendait comme un guetteur, se croyant parfois appelé à quelque prodige, à quelque œuvre de haute justice. Il se savait être une force, semblable à celles de la Nature, force latente dont il ne connaissait pas bien l'étendue ni les moyens, mais qu'il sentait sûre et terrible. « A quel rôle suis-je destiné? Je ne suis qu'un ap-

prenti, concluait-il avec une modestie provisoire. Mais quoi qu'il arrive, le revenant de Verdun ne saurait être un fantôme anodin. » Ainsi endormait-il pour le moment ses impatiences et ses inquiétudes inavouées.

V

UNE AFFAIRE CLASSÉE

Par delà la porte Chaussée et le faubourg Pavé, le sieur Berjasse, entrepreneur, arrêta son auto ferraillante. Il était sordide comme un avare, mais on voyait bien qu'il ne lésinait pas sur la nourriture ni sur la boisson. Une belle face de brute régnait au-dessus des plis rouges de son cou, et rayonnait d'une vulgarité totale et tenace comme un vernis. La méfiance, seul sentiment qui y fût perceptible, suintait avec la lueur que laissaient filtrer par instants ses paupières bridées; et, par compensation sans doute, une bouche grasse s'efforçait à un sourire qui le compromettait tout à fait.

Semblable à un Bouddha malpropre, il cala sur son siège un dos arrondi et couvert d'une gabardine râpée. Puis il alluma un cigare commun, en regardant autour de lui, comme chaque fois qu'il tirait un objet de sa poche, qu'il sortait de chez lui ou entrait quelque part. Habitude de prudence, due peut-être à des aventures personnelles, peut-être léguée par d'obscurs ancêtres prompts à se garer des coups, ainsi que des gabelous et de la maréchaussée. Ayant soufflé deux ou trois fois sa fumée, il regarda l'heure à sa montre, et commença à s'impatienter.

M. Berjasse était un homme d'affaires ponctuel. Ayant donné rendez-vous à un chef d'équipe pour huit heures, il était arrivé à huit heures moins trois minutes, et n'admettait pas qu'à huit heures trois minutes il dût encore attendre. Il attendit pourtant un quart d'heure. Le cigare, mâchonné et fumé par à-coups, faisait par intérim les frais de son irritation. Tout annonçait que les choses allaient mal tourner pour le retardataire... Celui-ci apparut enfin, avançant à petits pas traînants, d'un air plus hostile que gêné, qui fit que Berjasse hésita avant

de l'interpeller. Mais sa colère l'emporta, et il cria brutalement :

— Est-ce que vous vous foutez de moi, Broquin? C'est pour huit heures que je vous ai convoqué, et je n'ai pas de temps à perdre à vous attendre.

L'autre, sans même toucher sa casquette, leva vers son patron une figure maigre, à la bouche serrée sous des poils mal rognés. L'œil mauvais, il répondit :

— Ça va. Y a pas à se presser, pour le travail qu'il y a à faire.

— Comment! hurla Berjasse. Je vous fais venir pour savoir où vous en êtes depuis avant-hier. Vous en aviez pour quinze jours, et vous me dites qu'il n'y a rien à faire!

— Y a à faire pour ceux qui le veulent bien. Nous, on ne veut plus rien savoir.

Berjasse, qui avait eu des démêlés avec ses terrassiers la semaine d'avant, au sujet de la paye, et qui se croyait tranquille pour quelque temps, s'exaspéra tout à fait.

— Vous en avez un culot! Je suis une poire avec vous, voilà ce que je suis. Plus on vous augmente, et plus il vous en faut. J'en ai assez. Tous des fainéants, des fricoteurs! Et vous, qui devriez prendre mes intérêts, ma parole, c'est vous qui montez les autres! Ah! non! Ça suffit. Vous saurez comment je m'appelle : Berjasse, Prosper, Marceau... Et je ne serai pas refait deux fois. Je ne serai pas refait deux fois. Nom de Dieu!

Il étouffait. Il sortit de sa voiture et se mit à marcher sur le chemin, crachant son cigare et gesticulant :

— Vous entendez! Plus rien, c'est bien simple, plus rien. Voilà. Vous pouvez le dire aux autres.

Broquin le regardait en ricanant. Puis, comme il s'arrêtait, il dit sèchement :

— Les poires, c'est nous. On sait ce que vous gagnez, avec votre combine d'acheter les morts à forfait : trente à quarante francs la pièce. Ça n'est pas vrai? Non, vous ne le dites pas assez dans les cafés! N'y a pourtant pas de quoi être fier. Alors, on a assez de s'esquinter à ce sale métier. Et les hommes réclament vingt sous de plus pour

ouvrir une fosse, deux francs de plus pour en fermer une. Et une prime au rendement. Ça n'est pas voler son argent. Quant à moi, nous en recauserons.

— C'est tout? dit Berjasse.

Comme l'autre ne répondait pas, il redoubla d'imprécations :

En voilà un tas de jean-foutre qui crèveraient la faim sans lui! Etre payés pour ne rien faire, ça leur irait, hein? Et lui, on l'injuriait, il était un voleur, et quoi encore?...

— Alors le métier que je fais, vous ne le faites pas comme moi? Et moins honnêtement, sacrédié ! Vous croyez qu'on ne les connaît pas, vos combines à vous ? Combien en avez-vous identifié de pauvres bougres, avec des plaques ou des papiers ramassés dans tous les coins? Et alors les familles s'amènent, et elles emportent le fils ou le père des autres, et M. Broquin et les camarades sont là qui tendent la main. Hein? Venez un peu me faire la leçon! Si quelqu'un peut en avoir assez, c'est bien moi. Et j'aime mieux tout plaquer que de vous foutre un sou de plus!

— Ça va, reprit Broquin. Ce qu'on fait, c'est pour ne pas crever de misère. Mais puisque c'est ça, on vous laisse tomber. Débrouillez-vous comme vous voudrez avec vos macchabées, vos planches et vos camions. Y a des Annamites et des Malgaches qui travaillent au chemin de fer. I's vous donneront peut-être un coup de main. Mais j'aime mieux vous dire tout de suite qu'il y en a chez nous qui sont à cran. I's viennent de loin, i's tombent sur un homme qui gratte sur les vivants pour gagner sur les morts. Y en a, comme moi, qui ont fait la guerre. C'est pas comme vous, monsieur Berjasse. Le travail qu'i's font, il faut le faire. Mais i's ne veulent pas être exploités par M. Berjasse. Et avec ça engueulés, mal traités, et tout. Alors i's ne se gênent pas non plus pour causer. Et ce qu'i's disent, c'est qu'il pourrait bien vous tomber un jour un sale coup sur le coin de la figure, qui ne ferait de tort à personne.

Le trafiquant blêmit. D'un pas qui le jeta en avant, et

de son mufle crispé il menaça l'autre. Mais Broquin, qui voyait s'approcher des ouvriers qui travaillaient par là, ne bougea pas. Alors Berjasse perdit contenance. Il vit bien que la partie était perdue et qu'il ne lui restait qu'à gagner du temps pour essayer de sauver la face, et de remettre sa décision à plus tard.

— Nom de Dieu, Broquin, fit-il, vous allez fort! Vous vous montez la tête, vous vous emballez! Soyez plus calme, que diable! Il me faut tout de même le temps de réfléchir. Mais vous avez une façon de réclamer qui n'est pas ordinaire! Il ne faut pas me demander l'impossible. Mais, fichtre! ça n'est pas intéressant de travailler dans ces conditions-là! Ah! non, ça n'est pas intéressant.

Il souffla d'un air indigné, puis il conclut :

— On en recausera demain, là-haut.

— Bien, dit Broquin.

Berjasse retourna vers sa voiture. « Salauds! » grommelait-il. Il démarra et fila. Derrière lui, Broquin s'en allait, vers « les lignes », par le même chemin et du même pas qu'autrefois les relèves.



Rien ne trompe la vigilance d'un génie. Son ubiquité la disperse, mais elle est pourtant tout entière en chaque point. Elle embrasse et analyse dans le même temps. Ainsi l'âme de Jacques, « au centre de tout comme un écho sonore », recueillait, enregistrait tout le spectacle et toute la rumeur de la région qu'elle avait choisie.

Comme le gardien attentif d'un lieu saint, il surveillait âprement les profanateurs, avec la fureur de ne les pouvoir poursuivre que d'une haine méprisante. Il n'était déjà plus l'indifférent que l'Ange avait exclu du séjour des âmes. Cette existence bizarre qui lui était dévolue, tout en satisfaisant son orgueil, parce qu'elle se déroulait sur un plan supérieur et dans la liberté, lui faisait d'autant plus sentir le prix qu'il la payait. Et il se désespérait de plus en plus de sa faiblesse. « Que lui servait sa pensée, s'il n'était que pensée? La querelle révoltante de ces deux misérables le laissait désarmé, plus incapable d'agir qu'un enfant qui ne sait que pleurer ou

se cacher »... Il maudissait l'Ange, se maudissait lui-même et blasphémait comme un damné, se refusant même à goûter le repos et le calme de la Nature renaissante, qui lui paraissait complice des crimes des humains.

Cependant, l'ombre commençait à sortir de la terre, répandant avec elle l'invincible paix du soir. Les ouvriers qui n'avaient pas abandonné le travail des sépultures achevaient leur tâche de la journée avec cette indifférence machinale et comme hostile de l'homme dont le labeur ne crée pas: ainsi l'assommeur, ainsi le démolisseur ou le fossoyeur. Des tombes anciennes s'étaient rouvertes çà et là, de nouvelles s'étaient creusées. Mais comme avait sonné l'heure du retour à la ville ou au campement, quelques corps exhumés avaient été laissés sur place, avec des outils ou de vieilles armes. Ils semblaient reprendre pour une nuit le dernier épisode de ce dernier rôle, par quoi ils avaient dénoué leur vie, noble rôle, certes, et qui méritait bien quelque respect. Nul à cette heure ne semblait pourtant s'en soucier. Ni hommages, ni soins, ni décence. Les malheureuses dépouilles jonchaient au hasard le sol, comme sous le travail des mitrailleuses. La majesté et la sérénité de leur repos n'en étaient pas cependant altérées. Ce qu'il y avait d'éternel, d'achevé et de mystérieux dans ces sommeils et ces destins subsistait seul autour d'elles et les gardait dans un isolement miséricordieux et farouche... Devant ce spectacle, l'Errant était loin maintenant de ce scepticisme dont il croyait avoir fait la règle de son esprit à la fin de sa vie terrestre. Maintenant, une émotion semblable aux élans de sa jeunesse l'emportait presque malgré lui vers ces inconnus qui lui ressemblaient, tandis que sa manie de raisonneur lui en faisait rechercher les causes.

C'est qu'à la considérer objectivement la disparition d'êtres vivants lui paraissait en soi une chose assez indifférente... Qu'importent à la vie de la nature et des multitudes qui la peuplent, les ravages des catastrophes ou des guerres! De tels accidents font partie d'un ordre nécessaire qui nous échappe. Ils peuvent avoir une uti-

lité. Même les conquérants qui ont sacrifié des vies par milliers à leurs rêves ou à leurs erreurs, sont admirés de ceux-là mêmes qu'ils vouent à la destruction. Qu'on s'émeuve de la perte d'un être chéri ou particulièrement estimé! Mais le nombre, mais cette masse de déchets demeure au fond étrangère à chacun, et aussi indifférente que si elle n'avait jamais été.

— Et pourtant, songeait le Revenant, je m'émeus devant ces inconnus et devant la multitude de leurs pareils, parce qu'ils sont là gisant, sur un sol que leurs bras étaient faits pour féconder... Ce qui dépasse ici la portée des cataclysmes ordinaires, c'est que dans le jeu sont entrées leur liberté et leur dignité. Un jour viendra peut-être, appelé par le Progrès, où les hommes sensibles aux seules exigences matérielles, restreints à des tâches mécaniques, vivront en tribus scientifiquement ordonnées, où les passions seront éteintes, les sentiments étouffés, les intelligences contenues au niveau d'un médiocre idéal, sous la morne loi de la multitude... Alors les ruines qui affligeront une telle humanité n'auront vraiment pas plus de valeur qu'un bouleversement géologique: simple déplacement de la matière, dont nulle flamme spirituelle ne saurait jaillir.

Mais sur vous, morts d'hier, la flamme brille avec une immortelle pureté. Atteindra-t-elle, à travers les yeux de la chair, l'esprit de ceux qui vous survivent?

Ainsi l'Ame errante s'inclinait, dans la sérénité du crépuscule, sur les restes de ses frères endormis.



Comme l'un de ces corps lui apparaissait beau et tout proche de la vie! Conservé presque intact dans une veine hospitalière de la terre, il ressemblait à un héros que ses fatigues auraient abattu et pâli sans détruire sa vigueur. Les membres longs et forts, la tête bien construite aux yeux clos attendaient en vérité le réveil et se préparaient au labeur inachevé... De quelle attention passionnée, de quels espoirs frémit l'invisible observateur, si loin des hommes et si loin de Dieu, affranchi de cette matière

qu'il réclame pourtant avec inquiétude! Osera-t-il s'avouer la tentation que lui offre ce misérable et nécessaire objet? Son âme anxieuse osera-t-elle faire appel à cette froide relique pour une métempsychose qui lui paraît sacrilège? Humble et passionnée, elle s'émeut, déraisonne, rôde, se persuade, se reprend. Elle ressemble à un fauve grondant et craintif devant une proie qui le déconcerte. Et comme lui, elle demeure immobile et tapie dans l'ombre...



Le printemps, après sa journée de lumière, s'était de nouveau endormi sous une nuit voilée de nuages lourds. La brousse craquait de l'effort de la sève, soupirait et s'étirait sous le fourmillement végétal. Les souffles de l'air, répondant aux appels de la terre, formaient avec eux une harmonie légère, aussi différente du vide des abîmes que du bruissement que crée l'activité du jour. Les choses se confondaient dans la sombre épaisseur, où seules apparaissaient les taches vagues des corps vêtus de bleu ou enveloppés dans des toiles.

Une pluie dense et serrée tomba, dont le frémissement domina pour un temps la rumeur du silence. Puis reparut, nette et sombre, la carte mobile du ciel, entraînant les constellations et le disque de la lune, pareil à un jeton oublié...

Ce n'est pas impunément qu'une âme nue et encore novice se trouve soumise à un système aussi complet d'épreuves sentimentales et physiques. Ce dernier mot doit être pris dans son sens propre. Il s'agit ici de la vie de la nature, de toutes ses forces en pleine exaltation à cette époque du renouveau, et à l'essence desquelles une âme échappée participe et se relie bon gré mal gré. Ce contact avec les êtres, les choses, les esprits, la sève, les atomes, les derniers mots de la vie, n'est que plus pénétrant s'il est recherché et voulu, comme précisément par Jacques le Revenant pendant ces dernières heures. La rencontre du fascinant camarade tombé avait mis le comble à son trouble... Vers le milieu de la nuit,

il était positivement ivre. Il en conçut des velléités d'éloquence : c'est à son cher et nouvel ami de misère qu'il en fit l'honneur. Et muet, il lui parla dans le langage des ombres :

— Mon camarade, mon frère, toi qui n'es rien ici-bas, puisque ton esprit, tout semblable à ce que je suis, demeure mêlé au mystère d'où je suis exclu — mon camarade, je veux pourtant veiller ton corps. Un mort veillera un autre mort: ainsi l'a voulu un destin que je ne comprends pas encore. Mais cette garde que je monte, dressé comme une forme charnelle à ton côté, dans cette nuit pareille à tant de nuits des printemps de la guerre, ne veux-tu pas qu'elle soit mieux qu'un rude et pieux hommage? Comprends-moi bien, mon gars: une veillée, à nous deux, avant l'aube de la résurrection.

» Ecoute bien le secret que je vais te dire... Ce beau corps, gardé par un caprice de la terre, — où les muscles paraissent prêts à jouer sur l'ordre d'une volonté attendue, — peut-être est-il en mon pouvoir de le ranimer pour l'instant qu'il faudra... Le sang figé coulera de nouveau. Ces yeux s'éclaireront. Ma pensée et mon vouloir prendront cette tête... Ah! vieux frère, Lazare hybride, quel instrument de terreur et de folie ne seras-tu pas, dans ton vieux costume de guerre, de tout ton corps roidi, mais habité par moi, mais piloté par moi!

» Voilà le beau sacrilège qu'on verra peut-être demain... Parbleu! ces dépouilles sont saintes, et leur repos inviolable. Ai-je le droit de rompre la paix mortuaire, même pour un solennel instant, même pour une œuvre sainte?

» Mais les lois des vivants, est-ce qu'elles gênent les morts? Elles se brisent en poussières au seuil des tombeaux. N'ayant plus droit à rien, nous n'avons plus de devoirs. Vous êtes libres, pauvres morts, levez-vous si vous pouvez, et enchaînez la ronde macabre !... Mais nous, libérés de l'impuissance des ombres, armés des armes des hommes, veux-tu, mon camarade, que nous donnions, nous deux, une sacrée comédie, un sacré drame, la farce de la Justice! Veux-tu te dresser encore,

pour vivre une heure sans pareille et mourir de nouveau, sans en avoir rien su ?... »

....

La nuit s'était écoulée, et achevait rapidement de s'évanouir. A dix-sept cents kilomètres à l'heure, les longitudes occidentales, fuyant leur ombre, accouraient vers le soleil, et déjà des flèches de lumière passaient par les échancrures des collines de l'Est... Cependant, Berjasse et Broquin, remâchant leur haine et leurs rancœurs, par des chemins différents montaient vers le chantier désert.



Dans la matinée, on découvrit le corps de M. Berjasse étendu, le crâne ouvert, non loin de la fouille abandonnée. Une bêche sanglante fut ramassée près de lui. Ses poches avaient été vidées, par l'assassin ou par des rôdeurs... Quelques heures plus tard, son chef d'équipe fut arrêté, en proie à une crise de délire alcoolique, dans une cantine de Malgaches où il faisait scandale.

On n'en put tirer aucune explication. Comme son état ne s'améliorait point, on dut l'interner dans un asile d'aliénés. Là, il passait son temps à répéter sans relâche le même geste d'assommeur, avec une précision et une raideur d'automate... Il était muet, hagard et infatigable. Les médecins furent d'accord pour le déclarer incurable.

L'enquête judiciaire ouverte sur le crime n'aboutit à rien. Et l'affaire fut bientôt classée, en dépit des récriminations de la veuve Berjasse, qui réclamait une pension, ou tout au moins des dommages et intérêts.

G. DE LA TOUR DU PIN.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Jean Ajalbert: *Feux et Cendres d'Auvergne*, La Renaissance du Livre. — Jean Ajalbert: *L'Italie en silence et Rome sans amour*, Albin Michel. — Henri Barbusse: *Staline*, Flammarion. — Ernest Seillière: *Jules Lemaître, historien de l'évolution naturiste*, Editions de la Nouvelle Revue critique. — Roger de Pampelone: *Paradoxes et lieux communs*, préface de Henry Charpentier, La Presse à bras.

A son Auvergne natale, M. Jean Ajalbert consacre un livre fervent (**Feux et Cendres d'Auvergne**). Un livre d'historien et de poète. On aimerait que son exemple fût suivi pour nos « pays » les plus divers. Ressusciter à sa façon la vie d'une province, des origines à nos jours, apporte un double plaisir au lecteur: à pas rapides, il parcourt tout l'itinéraire de notre civilisation, mais comme les phases de l'histoire sont envisagées dans leurs rapports avec un coin de terre très particulier et avec un groupe d'hommes bien définis, il rencontre une bonne dose d'imprévu! Des hommes fossiles à M. Henri Pourrat, la promenade est longue que nous propose M. Ajalbert, mais qu'elle est variée, et qu'elle est pathétique! A regarder les grandes choses du passé du point de vue auvergnat, j'ai vu certaines questions générales, d'intérêt national et d'intérêt humain, s'éclairer de curieuses lumières. Car il est certains moments de l'histoire où l'une de nos provinces, par suite d'un concours de circonstances, par suite d'une affinité entre une époque et son génie, a pu donner à plein sa note propre et même la faire dominer dans un ensemble de vie qui la dépasse. C'est le réseau touffu d'échanges entre la vie générale d'une nation, d'une ère humaine, et la vie propre d'un petit peuple campé sur son terroir qui a vivement sollicité mon attention dans le livre de M. Ajalbert. Un exemple

précisera ma pensée. En se plaçant au point de vue auvergnat, toute la vaste question de l'art roman prend un intérêt plus vivant et plus profond. Une puissante et nouvelle palpitation de vie anime ces formes architecturales. Car la cathédrale romane et l'âme auvergnate sont étroitement liées. Naturellement, le problème des origines de l'art roman est fort complexe, mais il fut en un sens et de bonne heure le triomphe de l'Auvergne, qui garde une « sorte de primauté, dans l'avènement et la réalisation » de cet art.

Nos églises massives et sombres sont en harmonie avec le paysage austère de nos montagnes. Car nos édifices romans apparaissent comme des prodiges du sol, comme des jaillissements spontanés du terroir; ils surgissent comme de fabuleux tubercules noués aux plus profondes racines indigènes; ils adhèrent au mont et à la vallée comme le bloc de l'ère volcanique; on peut leur assigner telles origines plus étrangères; on ne peut croire qu'ils ne sont pas d'ici comme la grange et l'étable de basalte.

N'assimilons pas art roman et art auvergnat, mais constatons que cette forme d'architecture a fourni au génie de l'Auvergne une occasion privilégiée de se réaliser et de jouer sa partie dans un vaste mouvement spirituel.

M. Ajalbert insiste sur les saints d'Auvergne qui affirment leur ardeur mystique au moyen âge. « Il est peu de saints plus poétiques que les saints de l'Auvergne », a dit M. Emile Mâle. Reste-t-il quelque chose de cette flamme poétique dans l'âpreté tragique de l'Auvergnat Pascal?

J'ai particulièrement goûté les pages sur les troubadours auvergnats. M. Ajalbert discerne judicieusement leurs traits propres parmi les autres troubadours. Et c'est leur réalisme incisif et leur causticité. Au temps des poèmes courtois, on voit même quelques-uns des troubadours auvergnats mériter pour M. Ajalbert le titre de « troubadours misogynes ». L'expression est amusante. Ce n'est pas Peire Cardenal qui veut être dupe de l'amour et de ses tendres roucoulements; ce caustique troubadour misogyne est aussi un troubadour misanthrope. Et il en est un autre, peu facile à duper, pour affirmer que l'infini du désespoir amoureux n'est rien à côté du tourment de l'homme endetté qu'un cruel créancier poursuit de ses réclamations.

Au XVIIe siècle, le génie auvergnat atteint les cimes avec Pascal; on ne peut pas dire qu'il déchoit en donnant au XVIIIe siècle le moraliste Chamfort... Demandez-vous s'il existe une parenté entre Pascal et Chamfort et entre ces deux hommes et l'Auvergne! Chateaubriand s'étonna de voir Chamfort se prendre d'ardeur pour les jeux de la Révolution:

Je me suis toujours étonné qu'un homme qui avait tant de connaissance des hommes ait pu épouser si chaudement une cause quelconque.

Ah! vicomte, drapé dans la prestigieuse mascarade de vos splendides périodes, ne seriez-vous pas le prince méconnu des humoristes?

M. Ajalbert est muni d'amples curiosités. Il a vécu en intimité avec toutes les époques de l'histoire d'Auvergne, mais il aime les pèlerinages aux terres ensoleillées d'Italie (**L'Italie en silence et Rome sans amour**). Il a regardé l'Italie fasciste avec un œil vif et libre. Après avoir pris connaissance de son témoignage, on n'éprouve qu'une envie modérée de répéter le célèbre refrain: « C'est là que je voudrais vivre! » En France, ça ne va pas bien, mais nous pouvons du moins exhaler notre mauvaise humeur. En Italie, si j'en crois M. Ajalbert, ça ne va pas fort, mais là-bas tout le monde est content par la raison que nul n'a le droit d'être mécontent. Toute situation se prête à l'optimisme du fait que le pessimisme est officiellement banni. Nous avons l'air de marcher vers des temps où l'ironique formule du roman de Voltaire: « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes », deviendra le dogme civil par exemple. M. Barbusse nous présente comme un grand progrès de l'humanité la mise hors la loi en Russie de la littérature qui prend pour objet l'individu et pour méthode l'analyse psychologique! Songez un peu! Elle risque de conduire au pessimisme! Le monde nouveau qui se construit sous nos yeux est si engageant que le péché de pessimisme y devient le non-sens par excellence, une forme nouvelle de la possession démoniaque.

Je crois avoir dit qu'un des résultats de la grande Révolution de 1789 fut de nous laisser un monde sans gaieté et qu'un des résultats de la plus grande révolution commencée

en 1914 est de nous fabriquer un monde sans volupté! Si la nouvelle Italie s'exalte d'une « religion de la natalité », elle ne veut plus entendre parler de volupté. Il ne s'agit plus pour les individus que de goûter les âpres joies de la vie tendue, de la vie incommode, des austères restrictions et de la discipline! En vérité, ce serait folie de protester contre le monde, il est si étrangement curieux! Pourquoi ne viendrait-elle pas l'époque où une humanité d'acier se glorifiera de manger des pierres et nommera cela vie supérieure? Epicure, qui mettais tant de grâce dans l'héroïsme, où es-tu? J'aime un certain accent héroïque de la vie, je l'aime comme une des plus belles voluptés, comme une ivresse poétique de qualité lorsqu'une âme est prête au sacrifice et à la lutte pour le rêve intime qui est sa raison d'être; mais l'héroïsme dicté de l'extérieur à la manière d'un règlement de police; mais les attitudes héroïques fabriquées en série pour des millions de gens comme un produit industriel, voilà qui me glace! Nous assistons aujourd'hui à je ne sais quelle banalisation du nietzschéisme. D'une part, un immoralisme insolent et cynique des tripoteurs et des escrocs de toute nature et, d'autre part, les principes nietzschéens tels que le refus de la commodité, la dureté envers soi-même, le dépassement de l'homme par l'homme, mis en formules portatives par les chefs politiques pour faciliter leur besogne. Si je lis que Nietzsche s'accomplit dans la pratique par Hitler et ses prescriptions, je me donne une belle fête intérieure! Nietzsche a l'air de triompher dans notre monde farouche; s'il pouvait voir cet apparent triomphe, il dirait comme le Kaiser: « Je n'ai pas voulu cela », et il retournerait bien vite à sa folie.

Convenons que le Duce a de l'allure lorsqu'il nous présente sans ménagement un monde qui n'est pas une invitation à la volupté. « Nous allons peut-être vers un âge de l'humanité stabilisé sur un niveau plus bas de l'existence. Il ne faut pas s'en alarmer. Cela peut créer une humanité forte, capable d'ascétisme et d'héroïsme. Cela fera frissonner beaucoup d'âmes tendres et sensibles et donnera peut-être des soubresauts d'indignation à quelques êtres morbides dont le seul but dans la vie paraît s'identifier avec les aises d'une existence stable et élégante. Ceux-ci devront se convaincre que

nous vivons des temps de fer. » Me faut-il penser que ma chatte qui goûte paresseusement la tiédeur du foyer est un être morbide? Les mots ascétisme et héroïsme ne sont pas pour me déplaire. Rien de ce qui compte n'a été fait sans eux. Mais ces beaux mots dans la bouche des hommes politiques me paraissent subir je ne sais quelle bizarre « dévaluation ». Que m'importent un héroïsme et un ascétisme qui n'ont d'autre source que la difficulté des temps? Ils m'agréent lorsqu'ils expriment le choix d'un esprit et correspondent au grand amour qu'il voue à une forme poétique découverte en lui-même et qui l'exalte.

On trouvera dans le livre de M. Ajalbert une foule de renseignements sur l'Italie fasciste. Croirait-on que la censure fait des coupures à... *Britannicus*? Une pièce de Bernstein eut force difficultés parce qu'elle contenait un suicide, acte banni de l'Italie! On voit se composer au fil du livre la curieuse, la fascinante et même l'admirable physionomie du Duce. En un sens, il est le maître incomparable dans l'art de changer fréquemment et passionnément d'idées, de principes et de doctrines. C'est un virtuose de la volte-face! Il unit en lui une infinie souplesse et la dure netteté des conceptions et de l'exécution. Il est ferme à l'extrême et à l'extrême ondoyant. Il possède la valeur personnelle de grande classe et le grand art de la parade, ce qui ne va pas toujours ensemble. Passionnément et généreusement dévoué à une tâche, il est dans ses profondeurs secrètes peut-être aussi désabusé que l'Ecclésiaste. Cet homme sans amis appartient sans doute à la catégorie des âmes à jamais solitaires; il sait créer cependant une atmosphère de confiance et de sympathie et il a le don d'animation. Il m'intéresse beaucoup. Je n'envie pas le bonheur d'être son sujet, mais, ce point mis à part, la rançon des gênes qu'il a apportées aux Italiens doit être un assez bon lot de grandes choses. Le livre de M. Ajalbert vous fournira tous les éléments requis pour la méditation de ce problème.

Je touche le moins possible aux questions politiques, car il y a surabondance d'activité dans ce domaine. Tout le monde aujourd'hui, depuis l'enfant au berceau jusqu'au vieillard aux trois quarts entré dans l'au-delà, s'y adonne avec

frénésie. Dans le plus humble village, il vous serait difficile de trouver un homme qui hésite à se prononcer fermement sur les questions les plus compliquées de la conduite des Etats. Un ensemble de problèmes difficiles est devenu la pâture quotidienne de tous les esprits; on les aborde au hasard de la fantaisie et sans étude; on tranche sur eux avec une assurance et une effronterie qu'on repousserait pour la plus simple et la plus modeste affaire pratique. Les jugements des esprits méditatifs et informés sont noyés dans un océan d'opinions fantasques. Le malheur des temps, c'est de voir les questions politiques, qui réclament les efforts d'esprits armés de jugement et d'information, devenues pour tous les êtres une obsession et une tyrannie. Le malheur des temps, c'est d'être implacablement poursuivi par ces questions, au point qu'on a l'âme troublée lorsqu'on applique son esprit à autre chose. Ne faut-il pas s'inquiéter en constatant que, dans la majeure partie des esprits, il n'est plus de curiosité que pour elles? N'est-il pas affligeant de voir chacun de nous arraché à tout instant à son aventure personnelle, à la construction de son poème propre de vie, par l'impérieux appel des questions collectives? Comme on en vient à souhaiter parfois un gouvernement qui fasse son métier de gouvernement et qui nous dispense de songer à tout propos et hors de propos à l'administration de l'Etat! On ne verra bientôt plus personne considérer comme un but avouable la construction de sa vie à l'image de son rêve et de sa fantaisie. L'exigence impérieuse de notre époque, c'est d'obliger chacun à troquer son aventure personnelle contre une participation aux aventures collectives qui seules méritent intérêt. Le malheur des temps, c'est de voir les chefs des nouveaux Etats dicter à leurs sujets des conceptions de vie! Que ce soit en Italie, en Russie ou en Allemagne, il existe maintenant des philosophies d'Etat et qui badinent moins que les anciennes religions d'Etat. Que mes contemporains me blâment s'ils le veulent: je dis que le monde vit une terrible tragédie, je l'appelle: le Citoyen contre l'Homme.

M. Henri Barbusse consacre un gros livre à **Staline.** Une biographie qui est une apologie sans réserves. Ce livre, à vrai dire, est un acte de foi en Staline et en la Russie nou-

velle. Il faut reconnaître d'ailleurs que M. Henri Barbusse ne se contente pas de louer en poète lyrique: il donne des chiffres pour montrer la grandeur de l'œuvre accomplie et ses résultats tangibles. Il laisse l'impression que la Russie nouvelle a pleinement triomphé dans cette « épopée de la construction » qu'elle avait tentée. Entreprise géante et résultats géants, affirme-t-il! En 1933, le coefficient de production économique s'élèverait à 391 % par rapport à l'avant-guerre; les salaires auraient augmenté de 67 % de 1930 à 1933; la Russie aurait conquis le deuxième rang après les Etats-Unis parmi les puissances productrices; de 1928 à 1933, le revenu national aurait augmenté de 85 %; la population s'accroît de 3 millions d'âmes par année et, tandis que la mortalité annuelle serait encore de 20 ‰ en France, elle serait tombée là-bas à 17 ‰. Sur la face des ouvriers soviétiques brille un « sentiment d'orgueil et de joie ».

Et M. Barbusse de s'écrier: « Le plus misérable Etat de l'Europe (malgré ses grandeurs désertiques), ignare, battu, affamé, saignant et démoli, est devenu en dix-sept ans le plus grand pays industriel d'Europe, le second du monde, et le plus civilisé de tous, sur toute la ligne. »

Même de la police, M. Barbusse parle avec tendresse et amour. Quant aux prisons de la République soviétique, c'est touchant au point qu'on en rêve. Il vous prend envie d'aller faire retraite dans ces geôles idylliques de la Russie régénérée (p. 102). Et quelle ardeur de l'ouvrier à sa tâche! Il a pris de lui-même une si haute conscience qu'il travaille « éperdument », et uniquement « pour la gloire »! Nul besoin des « stimulants spéciaux » du monde capitaliste! Crions miracle: c'est bien l'homme de toujours qui a été changé par des thaumaturges comme le monde n'en avait jamais connus! Les écrivains là-bas sont devenus « les ingénieurs des âmes ».

La grande idée est de conférer une mission d'éclaireur à l'écrivain (tout en multipliant son répertoire), dans la large voie rectiligne et claire, dans l'évidence scientifique et morale du socialisme, mais sans rattachement paralysant de l'activité littéraire à la propagande politique. Cette féconde utilisation du sens social dans la création de l'esprit, comporte l'abolition définitive de

l'art pour l'art, et de l'art individualiste et égoïste, avec son emmurement et son pessimisme.

Ah! mon Dieu, pourquoi donc ne suis-je pas séduit? La grâce me touchera-t-elle un jour?

Ne vous attendez pas à un portrait vraiment fouillé de Staline. M. Barbusse se défie trop de l'investigation psychologique, méthode qui sent l'hérésie. « Son histoire est une série de réussites sur une série de difficultés monstres. » Staline veut dire acier. « Il est inflexible et flexible comme l'acier. » Il est « l'homme à la tête de savant, à la figure d'ouvrier, et à l'habit de simple soldat. » Tel que le présente M. Barbusse, on ne songe guère à l'homme, on ne l'entrevoit qu'à travers son œuvre.

Infatigable, doué comme pas un de la vertu de ténacité, M. Ernest Seillière poursuit une œuvre gigantesque et qui, à travers les aspects les plus variés, forme un bloc d'une cohérence extrême. M. Seillière est un philosophe qui se sert des méthodes de la critique littéraire pour réaliser son dessein. C'est le mysticisme de la nature apporté par Rousseau qu'il s'efforce de définir et de combattre au moyen d'une multitude d'études concrètes consacrées à une foule d'écrivains modernes. J'aimerais examiner le cas des idées de Rousseau qui, indéfiniment réfutées, ne cessent de reparaître sous les formes les plus imprévues. Il conviendrait de distinguer deux aspects très différents d'une idée: elle peut être en accord étroit avec le réel ou en correspondance ardente avec des aspirations de l'âme humaine à un moment de l'histoire. Les idées de cette catégorie constituent des sortes de mythes poétiques d'une puissance extraordinaire, car ils assaillent des esprits en état de grâce et de toutes parts perméables. En général, on perd son temps à les réfuter, car ils ne font que masquer une aspiration qu'on ne réfute pas. Cette simple remarque bien approfondie pourrait apprendre à créer des méthodes pour faire front à ces mythes poétiques d'intensité irrésistible. Vous ne les vaincrez pas si vous ne reconnaissez derrière eux la réalité d'une aspiration dont il faut tenir compte et satisfaire de quelque manière. Si vous voulez vaincre le mythe poétique, c'est l'aspiration qui le porte que vous devez prendre en consi-

dération. Les armes de l'intelligence pure manquent de force contre un mythe poétique qui est vie et rayonnement. M. Seillière se sert de l'œuvre de Jules Lemaître (**Jules Lemaître historien de l'évolution naturiste**) en conformité avec le grand dessein qui domine son œuvre propre.

En me décidant à étudier de près... les conclusions que l'expérience et le savoir ont dictées à Lemaître, j'ai été frappé de la concordance presque constante de nos impressions et de nos jugements.

M. Seillière consacre donc à Lemaître un livre très riche, très varié, souvent pénétrant et qui lui permet de faire apparaître, grâce à la diversité des enquêtes menées par Lemaître, l'ensemble de sa doctrine personnelle. Ce livre est ainsi une vue panoramique de l'œuvre de Lemaître et une vue panoramique des recherches de M. Seillière durant quarante ans. C'est vous dire son intérêt. M. Seillière rapproche France et Lemaître comme on le fait souvent et à juste titre. L'un et l'autre font à demi figure d'oubliés. On trouverait maintes raisons. Je n'en mentionne qu'une. L'un et l'autre ont été trop exactement les hommes de leur époque; ils ont passé avec elle. L'un et l'autre ont de la grâce, de la malice, de l'esprit, du charme et je ne sais quelle mollesse voluptueuse. Renan, leur maître, brave le temps. Il est chez Renan une richesse de sensibilité métaphysique qu'ils n'avaient pas et par moments des coups d'œil en profondeur sur l'homme qui ne sont pas leur fait. Sous leur grâce, à tous les deux, on n'a pas assez le sentiment d'une présence: celle des tempêtes terribles du monde. Que de grâce, que de tendresse chez La Fontaine! Et pourtant, derrière l'enchantement des *Fables*, on sent le roc, l'éternelle dureté, l'irrévocable cruauté de la vie. Je relisais dernièrement les *Bucoliques* de Virgile. Ce que j'admirais, c'était l'art suprême du poète tout prêt à glisser sur une pente gracieuse et tendre et trouvant toujours à point le redressement nerveux, la fugitive mais âpre dissonance.

M. Roger de Pampelone nous offre un recueil de pensées brèves (**Paradoxes et lieux communs**). Il possède l'art de la formule incisive et qui surprend, même si la pensée n'est pas absolument nouvelle. Il est doué de l'absence d'illusions

qui est la condition du genre. Et un mariage heureux de l'élégance et de l'âpreté. Parfois encore un sens de la complexité des choses qui ne laisse à l'effort vers la connaissance que la voie de la fantasmagorie. J'en prends pour preuve cette pensée:

N'avez-vous point et souvent — au mensonge des femmes, éprouvé quelque attrait? Peut-être, obéissant à leur nature, ne sont-elles vraiment sincères avec elles-mêmes que lorsqu'elles mentent.

A ce petit livre, M. Henry Charpentier a donné une brève préface écrite en une langue précise ,primesautière et étincelante qui est un pur ravissement. Tout en recommandant avec de bonnes raisons le livre qu'il préface, il fait avec désinvolture la critique du genre. Il lui apparaît que les pensées fulgurantes prennent les chemins du paradoxe beaucoup plus que celui de la vérité.

Notre temps, dit-il, où l'activité désordonnée et la paresse d'esprit se confondent, goûte assez ces raccourcis qui étonnent autant leur auteur que le lecteur. La malhonnêteté du procédé, utilisant le choc brutal et la surprise, ravit notre impatience, notre besoin de réussites rapides et incertaines.

M. Charpentier admet fort bien toutes sortes de vérités contradictoires, dont on pourrait changer comme une femme de fards; à ses yeux, le paradoxe n'est qu'un cas particulier de la vérité.

Il n'est plus en ce siècle, enfin libre, de vérité unique, et tous les chemins éloignent de Rome.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Emile Vitta: *L'Archet sans Retour,* « les Amis d'Emile Vitta ». — Jacques Nielloux: *Où commence l'Exil,* « Feuilles Vertes ».

Il y a dans l'art incontestable de M. Emile Vitta quelque chose de contraint, quelque chose de figé, qui entrave l'élan et gêne ou déroute la sympathie. **L'Archet sans retour,** je m'arrête dès le titre, je me demande la signification de cette, à première vue, assez mystérieuse ellipse. Il sied, pour la

comprendre, que je me figure l'archet en mouvement: un joueur de viole s'en est saisi, frôle les cordes en le poussant ou en le tirant aussi loin que possible, puis le mouvement s'arrête; il ne ramène pas, en sens inverse, l'archet; l'archet est sans retour:

Dans l'angélique ciel Bernard a vu soudain
Une belle viole et les doigts d'une main.

L'archet d'un geste lent fut tiré vers la terre
Et le Frère en conçut un si doux réconfort
Que si la main eût fait le geste en sens contraire
Il aurait défailli d'amour jusqu'à la mort.

A chaque instant M. Vitta abuse de ce genre d'images, on n'y consent que s'il les a expliquées; il en est d'autres qui ne satisfont plus dès qu'on les examine. Dans ce même poème, je trouve:

Plus tendu que jamais l'if rigide s'élance...

S'il est « tendu plus que jamais », je ne serai point surpris que l'if soit rigide; on se représente en général l'if comme un arbre tendu ou rigide, et même, dans un certain sens, élancé. Je ne reproche pas au poète ce pléonasme insistant qui peut, selon ses desseins, avoir sa raison d'être, je lui reproche de ne me suggérer qu'une incertitude. Qu'entend-il en effet par ce verbe: *s'élance*? Cela veut-il dire que la rigidité tendue de l'arbre est telle qu'il semble de toutes ses forces aspirer à monter vers le ciel, ou, matériellement, — nous sommes dans le domaine de la légende, — qu'il s'est arraché du sol et monte de toute sa vigueur « dans l'angélique ciel »?

L'explication de l'image se poursuit, et là, un vers, deux même, si l'on veut, sont parfaitement beaux, mais le troisième est plat, précisément parce qu'il explique:

Un petit compagnon se signe au carrefour
Et l'ombre mauve baigne Assise où le silence
Est le divin suspens de l'archet sans retour.

Négligeons le distique de conclusion; fermons les yeux sur la fin maladroite et crispante du poème.

Je m'en rends compte. Par l'analyse du poème sur lequel débute le recueil, j'ai l'air d'exercer une certaine animosité contre M. Vitta, et de m'être attaché à des vétilles avec le désir de lui être désagréable. Ce n'est pas du tout cela; je crois avoir montré maintes fois que je me plais à mettre en valeur les qualités des poètes dont les idées ou la poétique sont les plus opposées aux miennes. Si même je n'étais bien disposé en sa faveur, la dédicace autographe de l'exemplaire que M. Vitta m'a fait l'honneur de m'adresser — un peu excessive, et dont je comprends le sens parfaitement cordial et flatteur — me toucherait: « A André Fontainas, dont un de mes plus chers vœux serait de mériter un jour les difficiles et précieux suffrages. » Je ne suis nullement, contre lui, de parti pris. Au contraire. Ce livre-ci, comme les précédents, renferme, quoique en moindre nombre, des passages familiers, des vers évoquant un coin de paysage dont la délicatesse toute spontanée sonne délicieusement:

> Portant brocs, arrosoirs, cuvettes,
> Nymphes-enfants, nixes des eaux,
> Tout un défilé de fillettes
> Gazouille comme des oiseaux.

Tel le ton du vrai Emile Vitta, auquel je serais ravi d'accorder, si difficiles qu'ils soient, et si précieux qu'on les veuille considérer, mes sincères suffrages, mais non quand il affecte d'être un nouveau saint François ou quand il affiche son humilité, rôle qu'on lui a fait prendre, et dont le poids l'accable au point qu'il n'est plus maître de ce qu'il écrit, ou, du moins, qu'il écrit souvent par à peu près et sans contrôle. Le culte de la langue française est, avant tout autre soin, le devoir d'un écrivain, et, suprêmement, du poète français. Il ne suffit pas, pour être François d'Assise, de le vouloir; compter au nombre de ses disciples serait déjà fort beau; ils sont assez humbles pour ne pas passer leur temps à en avertir leurs contemporains. Giotto et Dante viendront plus tard.

Si je veux trouver le ton humble et sincère, chez un poète vraiment convaincu de son néant et de la fragilité des choses terrestres, je m'adresserai de préférence à l'auteur du recueil **Où Commence l'Exil,** Jacques Nielloux. Les poèmes qu'il

avait, en 1931, publiés sous le titre de *Miroirs Sensibles* laissaient deviner une âme inquiète et farouche, mécontente d'elle-même, confiante en Dieu. Il semble, à présent, que la foi s'est faite plus forte, et la volonté de renoncer aux biens, aux illusions terrestres:

Un regard tranquille passe sur toute chose.
Il me semble parfois que mes yeux d'aujourd'hui
sont mes yeux d'autrefois lorsque j'étais enfant.
Le jour n'est plus si clair, la nuit a changé d'ombres,
un miroir nostalgique évoque un temps défunt,
l'inquiétude traverse une ronde d'images
comme un soleil d'exil...
Mais c'est encore la certitude
d'un bonheur immédiat au-dessus de la vie
qui peut, à tout instant, se tracer une route
et rejoindre la merveilleuse transparence,
l'univers délivré.
Ailleurs cherche ton rêve, dit la voix profonde,
tu ne trouveras pas le chant secret de ton destin
parmi les durs climats, les horizons blessés,
les faubourgs monstrueux de la ville qui souffre
et les hommes nourris du pain de la misère...

Je ne puis croire que d'autres ne se sentent pas pénétrés, comme je le suis, d'admiration et d'émotion par ce début du poème liminaire qui prépare à la lecture des autres et qui en résume la signification. Les trois derniers vers cités, relisez-les. Vous ne découvrirez pas, dans Baudelaire ou dans Verlaine, une suggestion plus positive de la détresse de notre vie coutumière dans l'horizon sinistre de nos villes. Qu'importe que la rime fasse défaut, qu'importe que les images ne soient pas présentées selon des habitudes chères aux lettrés? Ici, c'est une âme palpitante, impuissante et cependant généreuse, qui s'exprime sans contrainte, ignorante de ses moyens, aveugle à ses intimes beautés; elle se sent en exil, aspire à la finale délivrance, en plein Ciel, où l'amour et le bonheur l'accueilleront si elle reste pure au milieu des tentations et des souffrances. Je vois dans ce morceau une sorte de prélude symphonique d'une grandeur comme étouffée, toute tremblante, contenue et qui confond.

Que faire mieux que, d'ici là, citer?

J'apprends ton cœur pour le confier à mon silence.
J'apprends tes yeux pour les revoir en ton absence.
J'apprends tes pas pour les suivre dans mon chemin.
Ainsi, souventes fois, je te donne la main
et te conduis au bord de mes propres rivages:
là où l'immense mer du songe inachevé
oppose son écume et son sillage
à l'horizon des jours sans cesse inachevé.

Et cependant non. Il faut que je m'arrête. Je reproduirais d'un bout à l'autre le volume. Dans le détail, il est des défaillances « souventes fois », je puis les regretter un moment. Elles s'effacent dans l'impression d'ensemble, toujours profonde, pure et sincère. Encore un passage toutefois, à cause de sa véhémence de conviction pénétrante, de sa ferveur toute fleurie, à cause aussi du témoignage que Jacques Nielloux, lorsqu'il le juge à propos, sait être l'exact praticien d'une technique plus proche de la traditionnelle:

O nuits, trésor sans nom de tant de fleurs nouvelles,
vous m'offrez le printemps, le rêve, le désir
d'une existence forte, intarissable et belle:
Mais je ne puis, pourtant, malgré moi vous saisir.

Saisir votre unité profonde et souveraine
et l'intime secret de mille frondaisons,
sans crainte de trahir l'inquiète oraison
que je porte au retour de vos ombres sereines.

Mes jours se sont brisés au sein tumultueux
des tâches sans ferveur, des peines nécessaires;
les falots de la ville ont trop brûlé mes yeux...

Car il faut un sang pur, un regard généreux
pour mériter le prix de vos vertus tenaces:
vous exigez le tout, ...

O nuits, réservez-moi cette part d'espérance
qui me permet de croire à mon juste dessein!...

N'y a-t-il dans la simplicité du ton, dans la véhémence discrète de cet acte de foi, une grandeur tranquille et chaleureuse par quoi Jacques Nielloux voisine avec les plus admirables poètes de la croyance catholique, avec le Pierre Corneille des *Prières* et des *Hymnes*?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Georges Simenon : *Les Pitard*, Gallimard. — Georges Blond : *L'Amour n'est qu'un plaisir*, A. Fayard et Cie. — Fernand Fleuret : *Echec au roi*, Gallimard; *Au temps du Bien-Aimé*, Les Ecrivains Associés. — Edouard Peisson : *Passage de la ligne*, Grasset. — Henry Poulaille : *Les Damnés de la terre*, Grasset. — Jean Pallu : *La Créole du Central garage*, Rieder. — Jules Reboul : *La vie de Jacques Baudet* (1870-1930), à Privas (Ardèche).

On a fait mérite à Maupassant, conteur réaliste, de la simplicité de son style. Ce style, cependant, était encore celui d'un écrivain qui avait, à défaut d'une doctrine ou d'une vue de l'esprit, des principes, une manière de respect humain... Il y paraissait même, à son insu, dans sa façon d'*exposer* les choses, de les voir sous un certain angle, et — parfois — de les commenter d'un mot... Au sensualisme ou plutôt au *sensationnisme* d'aujourd'hui ce ne sont pas, quoiqu'ils aient prétendu, les sur-réalistes qui ont trouvé l'expression congrue. Leur façon de traduire les mouvements inconscients et subconscients de l'individu accuse, en effet, une tendance intellectualiste, sinon un parti pris d'exaltation des passions sur le plan cérébral, qui ne répond pas à l'ingénuité, tout instinctive, dont ils se proposaient d'être les interprètes. Mais M. Georges Simenon est venu... J'ai signalé, dès ses premières œuvres, l'habileté vraiment extraordinaire de cet auteur fécond, à créer des *atmosphères*. De baigner dans celles-ci, ses personnages prenaient un air de réalité étrange, surtout suggestive — celle même que les films les plus grossiers parviennent à créer et qui exercent un si fort pouvoir sur l'imagination. Les mouvements, les gestes des héros de l'écran prennent — grâce à la complicité du *décor vivant* — une signification que tout l'art, chez l'écrivain est, précisément, de mettre en relief en l'extériorisant. Eh bien! M. Simenon, sa série des Maigret close, a entrepris d'écrire, est parvenu sans effort, et comme naturellement, à écrire *les romans les moins écrits qui soient*, des romans dépouillés de toute littérature et comme débarrassés de tout résidu intellectuel, où les mots réussissent à nous procurer l'équivalent de ce qu'il y a dans les films: un cadre animé, dont la collaboration fait tout le tragique de l'anecdote, et où hommes et choses, trempant dans la même lumière, participent d'on ne sait quelle troublante vie pri-

mitive. Les objets mêmes qu'on y trouve et qui attestent la toute-puissance de notre civilisation matérielle ou matérialiste, ne semblent là que pour renforcer d'une présence mécanique l'accablante impression de fatalité qui s'en dégage. Fatalité d'essence physiologique, bien entendu, mais dont l'âme n'est pas absente. Si on l'en retirait, le charme cesserait aussitôt d'opérer. Seulement, elle n'a pas voix au chapitre. Elle obéit, en esclave, aux ordres des sens. Jamais elle ne parvient à se libérer de la chair, même un instant. On ne la voit qu'à travers le corps, comme un prisonnier à travers les barreaux de sa prison... Où le sur-réalisme avait échoué, M. Simenon, *sous-réaliste,* réussit; grâce en grande partie à l'impersonnalité de son style, à son style anonyme et qui fait pour cette raison, je pense, l'admiration de M. André Thérive. Lisez **Les Pitard,** le dernier récit de M. Simenon, le meilleur, sans doute, qu'il ait écrit, vous verrez comme les phrases collent sur ce qu'elles montrent. C'est au point de le dénuder... Lannec est parti pour Hambourg, sur « Le tonnerre de Dieu », un bateau dont il est parvenu à se rendre propriétaire, sa belle-maman, une Pitard, ayant complété la somme qu'il n'avait pu réaliser tout entière pour son achat. Mais sa femme, Mathilde, a voulu être du voyage... Et Lannec, que ce désir insolite chiffonne, Lannec qui a reçu une lettre anonyme, *rumine* sur le pont du bateau ou dans sa cabine... Il ne pense point. Il enfile des idées-impressions les unes à la suite des autres, pour découvrir la vérité, comme le chien fait des pas dans la trace du gibier. Il évoque des souvenirs; recompose la trame des événements, tandis que ses rapports avec sa femme se tendent. On le voit boire, suer, aller et venir; gifler Mathilde; s'étourdir à Hambourg tout en faisant ses affaires. Et comme sa figure de marin se dessine peu à peu, on sent de plus en plus fortement s'accentuer le tragique du sort qui a uni cet homme d'action, tout simple, tout droit, à une famille de terriens, aussi mesquinement bourgeoise, que celle de la pauvre Mathilde!... La cassure se fait avec violence au cours d'une scène de sauvetage d'un pathétique puissant: tandis que Lannec se dévoue pour arracher des camarades à la mort, Mathilde se noie, affolée autant par la peur que par la bourde qu'elle a commise en

soupçonnant son mari de bas calculs, à l'instigation de sa mère... Rien n'a été dit; tout s'est expliqué de soi-même. Des faits; des gestes; des mots échangés entre Lannec et Mathilde, ou remâchés à part soi, par Lannec... Ce qui ne nous a pas été dit, nous l'ajoutons, en y prenant un singulier plaisir. Libre à nous, d'ailleurs, d'en deviner plus encore qu'il n'y en a; de nous livrer même à des considérations d'ordre général. Bref, *nous collaborons*. Faire collaborer le lecteur avec l'auteur, il est piquant de remarquer que c'était, déjà, le vœu des symbolistes. Mais que nous voilà donc loin de Flaubert!...

On a mené grand bruit autour du premier roman de M. Georges Blond, **L'amour n'est qu'un plaisir,** et le livre méritait, il est vrai, qu'on attirât sur lui l'attention. On a cité, à son propos, les noms de Courteline et de M. Henri Duvernois. Il se peut que M. Blond ait fait sa lecture favorite des œuvres de ces auteurs. Mais il a bien sa petite note personnelle, et qui ne consonne ni avec le comique chagrin de l'un, ni avec l'humour attendri de l'autre... Où je le trouve le plus naturel, c'est dans l'art avec lequel il file malicieusement le sous-entendu, ou suggère. Toute la partie de son récit dans laquelle il nous conte la surprise de Billantrain qui — la fortune lui ayant souri — voit une vie nouvelle s'ouvrir devant lui, est la moins originale, à mon sens. Il y a là des scènes et des effets un peu gros qui m'ont procuré l'impression du déjà vu. De même le chantage exercé sur le veuf naïf par un chenapan, son exploitation par des parents besogneux ne m'ont pas causé de surprise. En revanche, le portait d'Elise, la nièce de Billantrain, est du premier ordre. Il faut admirer comment cette honnête femme intéressée séduit le bonhomme; avec quelle mesure elle dose le philtre qui l'envoûtera. Ce n'est, en général, pas avec les regards éblouis ou assombris d'un débutant qu'on surprend ainsi la femme dans sa réalité ou son réalisme. Quelle justesse de traits! Quelle mesure! Quel art délicat des nuances! Une telle lucidité, et qui se tient à égale distance du pessimisme et de l'optimisme, est la chose la plus rare qui soit.

Je fais le plus grand cas du critique et de l'érudit qu'est M. Fernand Fleuret; et je tiens pour remarquable son roman, *La bienheureuse Raton, fille de joie,* malgré le cynisme dont

il déborde. Les « grotesques », chers à Gautier, n'ont pas de secrets pour lui. Je connais, notamment, de sa plume, quelques poésies licencieuses dans le goût de ces romantiques du XVIIe siècle, qui sont un pastiche bien spirituel. Mais je n'ai guère aimé **Echec au roi,** ces « tableaux de la fin d'Henri IV » pour quoi il a eu le Prix de la Renaissance. Rien de mieux qu'on ait signalé cet écrivain verveux au grand public. Cela me contrarie un peu, toutefois, qu'on ait choisi pour cela un de ses livres les moins bons. Ce n'est pas qu'*Echec au roi* ait le tort d'accuser les Jésuites de complicité avec Ravaillac, et de porter sans hésitation au compte de leur politique l'assassinat d'Henri IV. (Ils n'avaient aucun intérêt à sa disparition!) Non. Qu'un romancier historique se montre partial, qu'il fausse même les faits, c'est péché véniel — après tout, si son tableau des temps qu'il évoque a de la couleur, surtout s'il est vrai. Mais *Echec au roi* m'a semblé languissant, et sa peinture des dernières années du règne d'Henri IV, confuse ou brouillée. Tout paraît sur le même plan, faute de perspective, et l'on dirait que M. Fleuret a écrit son livre sans plaisir, ou qu'il l'a bâclé... Aux lecteurs qui ne connaîtraient pas son talent, je conseillerais plutôt que celle d'*Echec au roi,* la lecture d'**Au temps du Bien-Aimé** qui a paru à peu près au même moment. Ces contes grivois sont pleins de vivacité, de couleur et d'esprit.

On peut, si l'on veut, rapprocher de celui de M. Simenon, le récit maritime de M. Edouard Peisson, spécialiste du genre: **Passage de la ligne.** Mais, ici, la volonté de l'homme, et particulièrement du capitaine « maître de son navire après Dieu », est magnifique. Un jeune lieutenant rivalise de force d'âme avec son supérieur, sur un vieux bateau où un mal obscur sévit. Des marins meurent. Est-ce de la fièvre jaune? Le jeune homme le croit, d'abord; mais fait sur lui, malade à son tour, des observations rassurantes: il ne s'agit que du paludisme! Calmer la panique des marins, en dépit de son angoisse personnelle, tel est le problème qu'il lui a fallu résoudre, non sans beaucoup de courage moral et physique. A son capitaine, de parti pris optimiste, mais borné, il a prouvé qu'on pouvait être héroïque avec intelligence. A

la bonne heure! M. Peisson est un habile conteur, et l'intérêt de son roman se maintient d'un bout à l'autre.

M. Henry Poulaille a emprunté le titre de son nouveau roman à l'hymne national de l'U.R.S.S. Il l'appelle, en effet, **Les damnés de la terre** (*Debout, les damnés de la terre, Debout les forçats de la faim...*); et c'est la suite du *Pain quotidien*. M. Poulaille, qui se pose en adversaire résolu du « populisme », est un auteur prolétarien. C'est pour le public ouvrier qu'il écrit. A-t-il l'audience de ce vaste public? Je le souhaite, mais je ne le crois pas. Il me semble que les classes laborieuses préfèrent — ne serait-ce que pour changer — à ceux qui les entretiennent d'eux-mêmes, les récits qui leur révèlent un monde ignoré. Mais M. Poulaille rougirait d'être un amuseur. Il a une mission à remplir, et il la remplit avec la conscience la plus respectable. Il a de la sensibilité, et je crois exacte, dans son abondance et sa minutie, la peinture qu'il fait de l'arrondissement de Paris (le XVe) où se déroule l'action de son roman social. Syndicalisme, anti-militarisme, etc., toute l'agitation révolutionnaire du début du siècle revit, ici, en dialogues, pour la plus grande part, qui ont leur rhétorique, mais qu'une foi généreuse exalte.

M. Jean Pallu écrit, aussi, du peuple, mais sans parti pris de louer ses vertus ni désir d'évangélisation laïque. Sans doute, est-ce pour cela qu'il consent d'être « populiste » (il est le premier lauréat du « Prix du roman populiste »). Son nouveau récit, **La créole du Central garage**, met en scène des ouvriers de l'industrie automobile, dans un atelier de réparations. Il y a, parmi ces braves gens, le concierge — un ivrogne — dont la fille Soledad — qui n'est pas sa fille — a disparu. On la retrouve morte, en voie de putréfaction, déjà, sur le toit d'un bistrot. Crime passionnel? Non. En dansant (elle adore la danse) Soledad a eu une attaque épileptique et s'est troué la tempe sur une pointe de fer. Et cela coupe court au roman policier. M. Pallu n'a pas ambitionné d'écrire autre chose, d'ailleurs, qu'une histoire réaliste assez crue. Il a dessiné des types pittoresques avec talent.

La vie de Jacques Baudet (1870-1930), *roman d'une petite existence*, par M. Jules Reboul, a eu de chauds parti-

sans lors de l'attribution du Prix populiste, cette année. C'est un récit simple, d'un accent de vérité émouvant, très français, jusque par la nuance *radicale* de l'idéalisme qu'on y trouve. Cette formation d'un paysan du hameau de Pernezet entre « le plateau cévenol » et « la plaine rhodanienne », façonné par le libéralisme républicain, est à la fois instructive et édifiante.

JOHN CHARPENTIER.

THEATRE

Les Cenci, d'Antonin Artaud, aux Folies-Wagram. — *Autour d'une mère*, d'après Faulkner, à l'Atelier. — *Le mystère du feu vivant sur les Apôtres*, d'Henri Ghéon, aux Arènes de Lutèce.

S'il me fallait donner une définition du théâtre d'avant-garde (car il y a toujours un théâtre d'avant-garde), peut-être me hasarderais-je à dire que c'est une entreprise qui accepte à l'avance d'être déficitaire; qui n'est, tout au moins, jamais surprise de l'être et qui peut-être va même jusqu'à en tirer une secrète vanité. On sait à l'opposé que le théâtre ordinaire compte toujours ne pas l'être et qu'il se lamente de voir qu'il l'est, tandis que le vraiment bon théâtre devrait être celui dont la réussite commerciale — comme l'a dit à peu près Irving, le grand comédien anglais — tient précisément à la réussite artistique. Peut-être estimera-t-on qu'il y a quelque chose d'un peu bas dans le fait de rechercher dans un bilan le critérium d'une classification esthétique. Ce serait un tort. Il ne faut pas toujours mépriser les indications que fournissent les faits, et un bilan est un fait. Un déficit en est un autre. Il nous montre qu'un spectacle dont l'exploitation y conduit ne pouvait pas atteindre un public assez nombreux pour le rémunérer. La loi de l'offre et de la demande ne pouvait jouer favorablement à son propos : il était moins demandé qu'offert.

Pourquoi? Admettons que nous soyons dans les conditions les plus honorables. Le spectacle d'avant-garde n'est pas demandé parce qu'il agite des idées trop nouvelles, parce qu'il se réclame de conceptions trop hardies, qu'il met en action des méthodes insolites et qu'il pose des problèmes déconcertants. Il trouble le public, il l'inquiète et ne le divertit pas.

Bien plus, il lui arrive souvent de vouloir lui imposer un divertissement qui n'est pas de son goût. Tout imbu de théories qu'il exprime avec intransigeance, il prétend modeler le public conformément à un idéal non encore adopté. Les uns vont affirmer qu'aucune rénovation dramatique n'est possible si elle ne prend son mot d'ordre auprès des époques primitives, et ils s'appliquent à des réalisations étrangement archaïques, qui sont capables de retenir l'attention des érudits, mais non point d'agiter profondément la masse populaire qu'ils se proposaient d'ébranler. Ici leur illusion est singulière.

Je pense en écrivant ces lignes à celles des théories d'avant-garde qui nous ont valu les spectacles catholiques organisés par **Henri Ghéon** dans les arènes de Lutèce et sur le parvis Notre-Dame par le commissariat des fêtes de Paris. Je n'ai point à ma disposition de statistique relative au mouvement de la foi dans notre époque. Est-elle en régression, se propage-t-elle? Quelle proportion y a-t-il chez nous d'agnostiques et de libres-penseurs? Il ne m'importe de savoir rien de tout cela, car, fussent-ils en minorité, les catholiques actifs constitueraient cependant une masse capable à l'occasion de remplir en foule les plus vastes enceintes. Je crois bien cependant que de telles réalisations sont aux choses religieuses ce que sont aux choses scientifiques ce que l'on désigne du nom de *récréations scientifiques*. Oui, très exactement, cette avant-garde offre des récréations religieuses, elle organise des offices amusants, si je puis aventurer une pareille expression. N'est-ce pas dire que ses manifestations sont sévères, et que le théâtre doive en conséquence être sévère? Il semble que le théâtre d'avant-garde réponde unanimement *oui* à cette question.

Transportons-nous sur le bord entièrement opposé. Dans cette fin de saison où tant de théâtres déjà fermés s'entr'ouvrent volontiers un soir et se prêtent aisément à des représentations sans lendemain, nous venons d'avoir un spectacle qui était, paraît-il, d'inspiration communiste. Je le répète parce qu'on me l'a dit et je n'aurais pas tout seul pris garde à la tendance de ce que je nommerais volontiers tragi-ballet et qui s'intitulait **Autour d'une mère.** Là, il n'y avait

point de foi religieuse pour servir de moteur à une action à la fois simpliste et puérilement compliquée. Mais on avait le sentiment d'assister à l'élaboration d'un mythe élémentaire. Reconnaissons que l'élaboration d'un mythe n'est pas une opération où l'on puisse compter voir le public se précipiter en foule. Il sent confusément que c'est un mystère qui doit s'entourer de discrétion, et sa pente naturelle l'entraîne plutôt vers les lieux où on lui offre *No, no, Nanette* ou *L'Auberge du Cheval-Blanc*. Je ne dis pas qu'il ait raison d'être ainsi fait, mais il se trouve qu'il est ainsi fait. D'ailleurs, peut-être que, pour ce public frivole, des mythes se forment mystérieusement aussi, sans qu'il s'en doute. Mais je suis à peu près persuadé que, lorsqu'ils apparaîtront à la lumière, ils seront originaux. On s'apercevra qu'il était impossible de les prévoir ou de les annoncer. Ils n'auront point de rapport avec ceux que des esthètes bien intentionnés voudraient fournir ou proposer à la masse populaire. Les mythes naissent d'eux-mêmes. On ne provoque point leur apparition, et même une idée aussi simple que celle de la maternité douloureuse ne peut se couler arbitrairement dans un nouveau moule pour devenir efficace.

Dans les manifestations du théâtre d'avant-garde que nous avons examinées jusqu'ici, nous n'avons guère rencontré ni ces idées nouvelles, ni ces conceptions hardies auxquelles nous avons dit qu'il se reconnaissait. Il nous reste à examiner encore dans cette chronique ce que nous a donné dans cette saison le plus théoricien de nos avant-gardistes, Antonin Artaud, dont nous avons déjà parlé ici-même à différentes reprises. Je ne suis pas extrêmement sûr que ses idées soient nouvelles. Elles font plutôt voir comment des idées très anciennes peuvent réapparaître sous un masque de nouveauté qui dissimule leur antiquité à ceux-là mêmes qui les remettent en cours.

Antonin Artaud a, depuis quelques années, mis une idée en circulation. Une idée ou un mot? Je ne saurais décider, mais enfin quand, dans certains milieux, dans certains groupements, on prononce le nom sonore de cet écrivain, une sorte d'écho fait entendre aussitôt : théâtre de la cruauté. Artaud

a conçu un théâtre cruel. Mais on pense bien que pour lui ce mot n'a pas le même contenu que celui qui était le sien au temps de Villiers de l'Isle-Adam, de Becque ou de Mirbeau, bref au temps du Théâtre libre — qui aurait bien pu lui aussi faire à certains égards figure de théâtre de la cruauté. Non, lorsque l'on veut faire du nouveau, l'on doit se retourner vers un passé beaucoup plus ancien, et le demi-siècle dont se compose le passé du Théâtre libre ne confère pas à nos inventeurs d'aujourd'hui un suffisant prestige. Nous venons de voir le nouveau théâtre catholique aller s'inspirer des mystères du xve siècle, et son confrère communiste tirer quelque chose des nôs japonais, leurs contemporains. Antonin Artaud ne se retourne pas vers un passé si éloigné et ce n'est guère qu'aux violences de la tragédie classique qu'il revient sans y songer, mais d'une façon si saisissante que l'on croirait qu'il a le dessein prémédité de s'en inspirer. Des ouvrages comme la *Médée* ou la *Rodogune* de Corneille offrent à l'esprit de cruelles horreurs que l'on peut exactement comparer à celles des **Cenci**, le drame qu'il fit récemment représenter. On connaît cette effroyable histoire dont Stendhal fit un conte et Shelley une tragédie. Si la vieille chronique italienne qui la rapporte était tombée sous les yeux de Corneille, on imagine fort bien qu'il en eût pu faire une pièce de théâtre dans le genre d'*Agésilas* ou de *Pertharite*. Toutes les calamités qui peuvent s'abattre sur la tête d'un personnage tragique se trouvent rassemblées pour composer la destinée de ceux qu'Antonin Artaud n'a pas craint d'adopter, après de si grands devanciers. La persécution, l'inceste, l'assassinat sont les éléments essentiels de ce drame forcené où les personnages passent du trône à l'échafaud par des transitions d'horreurs.

Mais, ayant fait voir par où Antonin Artaud se montre le continuateur de la tragédie du xviie siècle, il faudrait peut-être indiquer où cessent les ressemblances qui le joignent à elle. Je n'insisterai point sur la différence du style ni de la diction. J'aimerais plutôt souligner que notre contemporain est moins soucieux du rationnel et même du raisonnable que ne le font les maîtres dont il descend. Il s'inquiète beaucoup moins qu'eux de l'évolution que poursuivent les sentiments ou les idées dans une cervelle ou dans une sensibilité de

personnage tragique. En abrégeant les analyses, il parvient même à leur donner une brusquerie qui conduit aux limites de l'incohérence des êtres dans lesquels on serait désireux de voir clair, et que Stendhal a particulièrement élucidés pour nous.

Faut-il compter aussi parmi les éléments de nouveauté de cet ouvrage une mise en scène qui en précipite le mouvement déjà si prompt? Assurément non. La mise en scène est ce qu'il y a de plus caduc et de moins durable dans un spectacle. Elle se détache des œuvres comme l'écorce des platanes. En trente ou quarante ans de théâtre, nous avons vu ce qui est digne d'être revu joué dans des décors toujours renouvelés, de façons toujours différentes entre elles et qui n'avaient point de rapport avec la présentation primitive. Et c'est assurément parce que la mise en scène est une chose si éphémère qu'on s'en inquiète tant.

Si d'aventure *les Cenci* devaient préoccuper la postérité, gageons qu'elle s'en composerait des représentations toutes différentes de celle que l'auteur a voulue.

PIERRE LIÈVRE.

HISTOIRE

Ch. Seignobos: *Etudes de politique et d'histoire;* les Presses Universitaires de France. — A. Demangeon et L. Febvre: *le Rhin;* A. Colin. — Charles Benoist: *La Monarchie française,* 1. *L'œuvre royale.* 2. *Quelques rois;* Dunod. — Ed. Krakowski : *Histoire de la Pologne;* Denoël et Steele. — F. Grenard: *Gengis-Khan;* A. Colin. — Otto Rahn: *La Croisade contre le Graal;* Stock. — Pierre Borel: *Saint François d'Assise;* Fontenay-aux-Roses, L. Bellenand. — B. Llorca: *Die spanische Inquisition und die « Alumbrados »;* Berlin, F. Dümmler. — Henri Sée et A. Rébillon: *Le* XVIe *siècle;* les Presses Universitaires de France. — Max. Deloche: *Un Frère de Richelieu inconnu;* Desclée. — Paul Frischauer: *Le Prince Eugène;* Attinger. — François Piétri: *La Réforme de l'Etat au* XVIIIe *siècle;* les Editions de France. — Fr. Lachèvre: *L'Assassinat juridique de Eustache Bernart de Courménil;* château de Courménil. — Babeuf: *Pages choisies;* A. Colin. — J. Thiry: *Cambacérès;* Berger-Levrault. — O. Aubry: *Sainte-Hélène;* Flammarion. — R. Demoulin: *Les Journées de septembre 1830 à Bruxelles et en province;* E. Droz. — W. Sérieyx: *L'Ascension de Louis Bonaparte;* les Editions de France. — R. Sencourt: *Napoléon III;* Plon. — Impératrice Eugénie: *Lettres familières;* Le Divan, 37, rue Bonaparte. — E. Pillias: *Léonie Léon;* Gallimard. — L. Bauer: *Léopold le Mal-Aimé;* A. Michel. — Mémento.

M. Seignobos est probablement, de tous les historiens français, celui dont les ouvrages ont reçu l'accueil le plus favorable à l'étranger. C'est qu'en effet dans ses travaux, il a su joindre à l'exactitude des renseignements la profondeur de

la pensée et la perfection du style. Il a été un maître à tous les points de vue. Aussi, le recueil de ses **Etudes de politique et d'histoire** qui vient d'être publié aura-t-il un grand succès. Il comprend les études que l'illustre historien a écrites au cours de sa carrière, soit pour des revues et des journaux, soit pour des publications épuisées, comme les *Conférences* du Musée pédagogique. Les sujets en sont fort variés: à des articles sur la méthode en histoire et sur l'enseignement, d'autres succèdent sur des points particuliers d'histoire et de politique. Mais par leur perfection, ces travaux constituent pour tous ceux qui s'occupent d'histoire un enseignement plein de profondeur et d'admirables modèles.

Le Rhin: problèmes d'histoire et d'économie, est un livre de synthèse. Dans ses 147 premières pages, M. L. Febvre, professeur au Collège de France, expose les mythes et les réalités de l'histoire des pays rhénans; c'est un exposé raisonné visant à faire comprendre le rôle que le Rhin a joué. Le reste du volume, dû à M. Albert Demangeon, l'éminent professeur à la Sorbonne, est consacré à la géographie des pays rhénans, à leurs dons naturels, à leur économie autrefois et aujourd'hui, grâce au travail humain; c'est un exposé fort instructif à l'usage des géographes, des économistes et des hommes politiques.

Dans deux petits volumes sur **la Monarchie française,** M. Charles Benoist étudie comment la France a été « construite » par nos rois de la troisième race. Le premier volume, consacré à l'*œuvre royale,* expose comment les éléments constitutifs de notre pays: sa terre, sa nation, ses cadres territoriaux, ont permis peu à peu à nos rois de constituer l'unité territoriale, politique, morale et intellectuelle de la nation; des tableaux et des cartes permettent de se rendre compte des gains et des pertes qui peu à peu ont donné à la France ses frontières actuelles. C'est un travail de synthèse. Le second volume est consacré à *quelques rois;* utilisant surtout Du Haillan et les ambassadeurs vénitiens, l'éminent académicien trace le portrait de chacun de nos souverains et décrit son œuvre. C'est un volume d'analyse, fort suggestif et vraiment captivant. On y admirera le talent de l'auteur.

L'Histoire de la Pologne, de M. Edouard Krakowski, a

pour but de montrer *la nation polonaise devant l'Europe.* Les travaux de M. Krakowski jusqu'à présent étaient consacrés à des sujets philosophiques. C'est ce qui explique qu'il ait suivi « une méthode plus philosophique qu'historique » dans celui-ci; son but a été « d'interpréter l'histoire polonaise de façon à dégager des faits l'esprit national qu'ils contiennent ». C'était tenter une synthèse des plus difficiles. M. Krakowski a su rendre son exposé intéressant d'un bout à l'autre, mais naturellement nombre de ses conclusions paraissent contestables.

M. Grenard, le hardi explorateur connu par sa Mission scientifique dans la Haute Asie, raconte d'une plume alerte au grand public l'histoire de **Gengis-Khan.** La science d'orientaliste de l'auteur est une garantie de l'exactitude de son récit. Il vaut la peine d'être lu. Gengis-Khan est le plus grand conquérant de l'histoire. M. Grenard s'est appliqué à faire comprendre comment pauvre nomade pendant son adolescence, Gengis-Khan, grâce à l'habileté de sa politique et à l'excellence des institutions militaires qu'il établit, parvint petit à petit à devenir le maître de presque toute l'Asie.

Le livre de M. Otto Rahn sur **la Croisade contre le Graal** est à la fois une preuve de l'étendue de son érudition et de la richesse de son imagination, mais il témoigne aussi de son dédain parfait des méthodes de recherche historique. L'auteur décrit d'abord le milieu où vécurent les troubadours, puis étudie l'hérésie des Cathares; leur cathédrale aurait été la grotte de Lombrives, dans le Sabarthès (pays de Foix). Non loin de là était le château du Graal: Mountsalvatge (appelé aussi parfois Montmur), aujourd'hui Montsegur. M. Rahn termine par un récit romancé de la Croisade des Albigeois.

Le **Saint François d'Assise** de M. Pierre Borel est une œuvre d'édification agréable à lire.

Le travail du P. Bernardin Llorca, S. J., sur **l'Inquisition espagnole et les illuminés** est une étude minutieuse d'après les documents originaux. Le mysticisme des Illuminés paraît originaire d'Italie. Le premier cas qui en ait été constaté en Espagne fut celui de Sœur Maria, dite la Beata de Pedrahita (près Salamanque). Son procès, instruit en 1509 par le légat du pape, aboutit à son acquittement. Mais le mouvement con-

tinua et de 1509 à 1667, 115 condamnations ont été relevées; certains des groupes d'illuminés ont d'ailleurs compté jusqu'à mille inculpés; les peines infligées étaient en général la pénitence publique; aucune condamnation à mort n'a été notée. L'Inquisition reconnaissait ces Illuminés à leur insubordination contre l'autorité, à leur estime pour eux-mêmes, à leur conviction qu'ils ne pouvaient pécher, surtout contre la chair, quoique dans leurs embrassements ils dépassassent souvent les limites du permis, et enfin à leur croyance que leur union avec Dieu leur rendait inutiles les exercices religieux.

Le volume de MM. Henri Sée et Armand Rébillon sur le **XVIe siècle** forme le tome 6 de la collection *Clio, introduction aux études historiques.* On sait que cette belle collection présente cette particularité que chacun de ses chapitres est composé de deux parties: 1° le précis des événements historiques, 2° des notes bibliographiques étendues. Elle s'adresse donc spécialement aux étudiants qui préparent la licence et l'agrégation d'histoire. Le volume de MM. Sée et Rébillon, par la clarté de son exposition, et par sa pénétrante analyse des causes des événements est digne de la réputation de ces deux savants professeurs de l'Université de Rennes.

Le volume de M. Maximin Deloche, sur **Un Frère de Richelieu inconnu,** raconte d'une façon fort intéressante la vie d'Alphonse-Louis du Plessis de Richelieu, d'abord chartreux, puis archevêque de Lyon, primat des Gaules et ambassadeur à Rome. C'était un personnage qui ne manquait pas de capacité. Il mourut en 1653. M. Deloche a retrouvé à la Bibliothèque de Lyon presque tous les papiers de cet archevêque, ce qui lui a permis d'arriver à une grande précision dans son récit.

La vie du **Prince Eugène,** de Paul Frischauer, est l'œuvre d'un habile écrivain viennois qui l'a généreusement romancée pour plaire à ses compatriotes; un exemple suffira: l'auteur a passé la bataille de Denain!

M. François Piétri a étudié les théories sur **la Réforme de l'Etat au XVIIIe siècle;** le sujet de son livre est « l'immense et généreux effort de ceux qui pensèrent éviter la révolution. » La conclusion de l'auteur est que le XVIIIe siècle « a été le théâtre d'un étonnant effort pour le perfectionnement

des institutions »; la résistance est venue des Parlements; « si l'absolutisme avait fonctionné à plein, l'aboutissement des réformes s'en serait trouvé facilité. »

Propriétaire du château de Courménil, M. Frédéric Lachèvre raconte minutieusement un chapitre de l'histoire de *Courménil pendant la Révolution:* **l'Assassinat juridique de Eustache Bernart de Courménil :** il fut guillotiné le 25 juin 1794 avec sa gouvernante comme « convaincus de s'être rendus les ennemis du peuple »; leur dénonciateur était l'abbé Delaville, prêtre assermenté; par ce crime et par l'énergie qu'il avait déployée pour envoyer les enrôlés à la frontière, ce curé s'était attiré la haine des Chouans; il fut massacré et brûlé par eux le 11 janvier 1796. Jolie époque!

Parmi les hommes de la Révolution, Babeuf représente l'élément socialiste. M. Maurice Dommanget publie des **Pages choisies de Babeuf** qu'il a pourvues d'annotations copieuses et suggestives. C'est un ouvrage qui mérite de former la tête de toutes les collections de livres sur l'histoire du socialisme français.

Cambacérès, archichancelier de l'Empire, a laissé des *Mémoires* que sa famille s'est jusqu'à présent refusée à publier. Il sera un jour intéressant de les comparer à l'excellente biographie de cet homme habile que M. Jean Thiry vient de publier. J'ai idée que cette comparaison ne sera pas toujours à l'avantage des *Mémoires*.

M. Octave Aubry est un écrivain de talent dont les premiers travaux étaient malheureusement fort romancés. Il s'est heureusement corrigé de cette erreur et ses deux volumes sur **Sainte-Hélène** (I. *La captivité de Napoléon.* II. *La mort de l'Empereur*) sont de l'excellente histoire, où le talent de l'écrivain fait apprécier davantage l'exactitude du récit.

L'excellent ouvrage de M. Robert Demoulin sur **les Journées de septembre 1830 à Bruxelles et en province** comble une lacune; c'est en effet le premier travail critique qui ait été consacré à cet événement si important auquel le royaume de Belgique doit sa création. La conclusion de l'auteur est que « ce n'était pas au début un soulèvement formidable ». Peu de révolutionnaires actifs y ont pris part. Il y avait beaucoup de timides (des « légaux », comme on les ap-

pelait); ils se seraient contentés de la séparation administrative de la Belgique; le combattant de septembre, lui, voulait délivrer son pays du régime « hollandais ». Nulle part le clergé ne contrecarra le mouvement; les Français n'y eurent que peu de part.

M. Sérieyx raconte **l'Ascension de Louis Bonaparte** de 1832 à 1848. Il la résume dans un sous-titre: *L'appel au Sauveur*. M. Sérieyx n'est pas un apologiste à outrance du conspirateur de Strasbourg et de Boulogne. Il le peint tel que les contemporains l'ont décrit, avec plus de qualités que d'insuffisances. Le côté le plus faible de Louis-Napoléon était la moralité: M. Sérieyx a évité de le considérer.

Un autre ouvrage excellent sur Napoléon III est celui de l'Anglais Robert Sencourt: **Napoléon III, un précurseur.** Mais celui-là embrasse toute la vie de l'homme du 2 décembre et de Sedan. L'auteur a utilisé quantité de documents inédits. Il n'a d'ailleurs peut-être pas toujours utilisé les documents imprimés autant qu'il aurait pu. C'est ainsi qu'il dit qu'en 1870, « les Français, en tant que nation, désiraient la guerre »: les rapports des préfets, arrivés d'ailleurs au ministère de l'Intérieur après la déclaration de guerre, révélaient le contraire. L'impression finale de M. Sencourt me paraît d'ailleurs juste: Napoléon III, écrit-il, « était un homme plus profond, plus déconcertant, plus significatif qu'on ne se le figurait ».

Le duc d'Albe a fait publier par MM. F. de Llanos et Pierre Josserand les **Lettres familières de l'impératrice Eugénie.** C'est un ouvrage somptueusement illustré et fort intéressant; il révèle l'âme noble et les sentiments élevés de celle que sa beauté éleva jusqu' au trône. Le style de ces lettres prouve de plus qu'elle était d'une intelligence au-dessus de la moyenne. Mainte légende est réfutée par cette belle publication. C'est ainsi qu'une lettre du 25 février 1879 prouve que le Prince impérial est allé de lui-même au Zoulouland. « Quelle terrible chose qu'un garçon? écrivait la pauvre mère. Combien de fois ai-je regretté qu'il ne fût pas une fille. » Elle ne savait pas encore que la fin de son fils était si proche!

M. Emile Pillias raconte la vie de **Léonie Léon, l'amie de Gambetta.** M. Francis Laur, mystificateur aimable, avait ra-

conté d'elle bien des choses inexactes. Chercheur infatigable et habile, M. Pillias a rétabli la vérité. Son livre se lit comme un roman, et c'est en effet celui de deux êtres supérieurs par l'intelligence et la noblesse des sentiments. M. Pillias publie ce qui reste de leur correspondance, bien peu de chose, hélas!

Un autre ouvrage excellent est la vie de **Léopold le Mal-Aimé, roi des Belges,** par Ludwig Bauer. Cet auteur n'est pas seulement un écrivain de talent, c'est aussi un narrateur qui cherche à ne dire que la vérité et toute la vérité. Ce n'est pas sa faute si Léopold II, intelligence vigoureuse, après avoir été mauvais mari, est devenu l'amant ridicule d'une fille de mauvaise vie.

Mémento. — Périodiques: *Revue d'histoire de la Guerre mondiale,* janvier 1935 (Général Micheler: Le 6e corps au début de la guerre. [« Le 6 septembre 1914, nos divisions partent à l'attaque; nous étions convaincus que nous bousculerions le corps ennemi signalé. Hélas! ce corps était double. »])

Revue des Etudes napoléoniennes, janv. 1935. (Vice-amiral P. Guépratte: Bonaparte et Fulton. [Le 28 brumaire an IX, Laplace et Monge, qui avaient été « chargés d'examiner la valeur du « Nautilus » écrivirent « qu'ils ne doutaient pas du succès »... Bonaparte, généralement si vif et si net dans ses décisions, se refusa à sanctionner de bout en bout le rapport lumineux des deux savants. »])

Revue historique, février 1935. (Roger Chauviré: Les lettres de la Cassette. [« Assurément, on n'entend point du tout blanchir du coup Marie Stuart du crime d'assassinat... On entend seulement dire que, comme preuves sans réplique de complicité de meurtre, les lettres ne valent pas: elles sentent trop mauvais. »])

ÉMILE LALOY.

PHILOSOPHIE

Lucien Lévy-Bruhl: *La mythologie primitive,* Alcan, 1935. — Georges Dumézil: *Ouranos-Varuna, étude de mythologie comparée indo-européenne,* Adrien Maisonneuve, 1931.

Le nouvel ouvrage de M. **Lévy-Bruhl** doit être présenté dans cette revue tant au titre de la psychologie qu'au titre du folklore; mais il nous appartient d'en rendre compte au point de vue de sa portée philosophique, ainsi que nous l'avons fait, en leur temps, pour les quatre ouvrages précédents du même auteur relatifs à des sujets connexes: *Les*

fonctions mentales dans les sociétés inférieures, La Mentalité primitive, L'Ame primitive, Le Surnaturel et la Nature dans la Mentalité primitive.

Une reprise d'intérêt pour la mythologie se manifeste de divers côtés. Récemment, à la Société de Sociologie, Marcel Mauss félicitait le sinologue Granet de consacrer son attention aux mythes archaïques, et il regrettait que l'école sociologique eût trop longtemps sacrifié la curiosité pour les mythes à la recherche des rites. Un mythologue comparatiste, G. Dumézil, renouvelle de vieux problèmes, dont on avait tendance, depuis environ un demi-siècle, à s'écarter, parce qu'on les avait trop obstinément débattus naguère. L'iranisant Benvéniste, le védisant L. Renou viennent de confronter Vrtrahan et Vereθraghna, isolant avec soin ces deux facteurs du mythe, la légende et la linguistique. Dans l'ordre de la vulgarisation, la maison Larousse a sous presse une *Mythologie universelle*. Ce n'est donc pas abuser d'un piètre cliché que d'apprécier à quel point ce livre « vient à son heure ».

Mythologie primitive ne signifie pas, ici, d'une façon générale, étude sur les mythes de n'importe quels « primitifs », terme souvent employé en une acception trop large; mais examen des mythes familiers aux peuplades qui semblent les plus primitives parmi l'humanité actuelle: tribus du centre et du N.-O. de l'Australie, ainsi que de la Nouvelle-Guinée, soit ex-allemande, soit hollandaise, seuls hommes en qui subsistent des traits des sociétés paléolithiques. Se fondant sur cette base précise, l'auteur peut mettre en parallèle avec tel type humain tels autres exemplaires d'Amérique ou d'Afrique, voire la mentalité mythique en général.

Dressons un bilan sommaire du contenu de ces mythes les plus frustes. Ils ne sont pas, comme ceux des Grecs, objets d' « opinion vraie », car ils jouent un rôle moins spéculatif que vital. Ils donnent accès à cette « surnature » qui décèle une efficicence « naturante », alors que les simples faits ne sont que « naturés ». Ils décrivent cette « fluidité » qui rend possible n'importe quelle métamorphose, en particulier l'équivalence du type animal et du type humain, surtout lors de la phase originaire, *Urzeit*, où ces patrons de l'humanité, les ancêtres, étaient plus qu'hommes. Sans expliquer, au propre,

les participations prélogiques, ils les illustrent et, en un sens, les justifient: autant qu'un « précédent » rend compte de cas similaires. De ce biais, on peut alléguer qu'ils font comprendre la parenté totémique. Le primitif ne s'intéressant qu'à l'insolite, ils en fournissent le pourquoi; mais cela revient au même qu'à expliquer tout événement, car il n'y a pour le primitif rien d'aussi normal que l'insolite, rien non plus d'aussi inexistant que l'impossible.

Ce qui donne à ce travail, comme aux autres du même auteur sur des thèmes analogues, sa portée philosophique, c'est le souci constant de confronter la pensée primitive avec la pensée métaphysique, pour en laisser deviner les affinités, ou avec la pensée scientifique, pour en souligner les contrastes. Il y a ici des remarques d'importance sur l'expérience mystique. Cette expérience prétend atteindre dans le surnaturel ou dans l'ancestral — termes équivalents — un principe de vie pour l'individu comme pour la collectivité; elle le trouve dans une « solidarité concrète et émotionnelle » avec le totem. L'intelligence et l'action plongent ainsi au réservoir des seules causes véritables, non les « secondes », mais les transcendantes. C'est par là que l'empire sur les choses est obtenu, autant que l'exigent les besoins humains. Cette mentalité, ainsi que les pratiques par lesquelles on la voit s'exprimer, témoigne de ce que M. Lévy-Bruhl, à la différence de Durkheim, décide d'appeler non pas la vie religieuse, mais pré-religion, afin d'éviter que l'on confonde un stade archaïque avec des formes ultérieures du même esprit, chez des sociétés moins rudimentaires.

L'ouvrage, d'ailleurs, n'est pas seulement réfection, sous forme plus positive, du livre célèbre sur *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Il possède et gardera une valeur fondamentale dans l'ordre du folklore, mais nous nous abstiendrons d'empiéter sur les attributions d'un autre recenseur, A. Van Gennep. Signalons plutôt la contribution qu'il apporte au problème des origines de l'art. Certains rites de la Nouvelle-Guinée paraissent nous donner la clef de l'art préhistorique, sous sa forme de peintures rupestres. Rafraîchir certaines couleurs, c'est un moyen de faire pleuvoir, par conséquent de susciter la fécondité, même chez les femmes.

Sans doute faut-il comprendre que ce qui importe, ce n'est pas l'œuvre, mais l'acte. N'oublions pas non plus d'indiquer cet autre fait capital: que l'emploi du masque dans les cérémonies ou dans les représentations dramatiques des mythes atteste la participabilité de l'homme avec n'importe quelle forme vivante. Il n'y a pas aussi loin qu'on croit de ces acteurs dont le masque laisse voir par des volets entr'ouverts ou par transparence une face humaine, à la conception psychologique d'un Pirandello...

G. Dumézil a déjà donné plusieurs travaux importants sur les mythes de l'antiquité classique, confrontés avec ceux de la moitié occidentale de l'Asie. Celui-ci représente une enquête plus limitée, mais du même ordre, quoiqu'un mythe polynésien — plus précisément maori — s'y trouve mis en parallèle avec celui du couple Ciel-Terre chez les Grecs. La prétendue, et toujours possible, équation linguistique Ouranos = Varuna, ne paraît pas à l'auteur devoir entraîner une assimilation de l'entité grecque à la divinité indienne. L'Ouranos dont Hésiode a décrit l'infortune paternelle est certainement le Ciel. Varuna est avant tout un dieu-souverain, comme l'a clairement montré Bergaigne, suivi par Güntert, que G. Dumézil a pris ici pour guide et pour maître. Il a fallu l'obsession naturaliste, si longtemps implantée, pour que l'on s'obstinât à interpréter comme personnification du ciel même le dieu védique, dont l'attribution essentielle était de présider à la consécration royale (râjasûya). Il y a pourtant, entre les deux entités, grecque et indienne, un élément mythique commun: la perte de leur virilité. L'analyse des rites atteste qu'il s'agit d'assurer la transmission d'une autorité royale, que symbolise la puissance sexuelle; le pouvoir devant passer entre d'autres mains — en l'espèce celles du fils — comment n'échapperait-il pas à son précédent détenteur? Il nous semble, à nous, que les mythes de ce genre préparèrent une notion de la causalité qui devait s'implanter dans les esprits. La connexion causale, de laquelle les philosophes se demanderont si elle est analytique ou synthétique, fut sans doute, d'abord, affaire de transmission rituelle. Le râjasûya offre un spécimen de cette opération; un stade ulté-

rieur de la pensée, où l'opération doit avoir été oubliée, semble attesté par des principes mi-grammaticaux, mi-logiques, tels que ceux dont le confucéisme ressasse les formules: que le père se conduise en père, le fils en fils; du nexus d'efficience ne subsiste que la relativité. Mais la logique naît, par l'étonnement que suscite l'indissoluble jonction de deux termes disparates, A et B. P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

L.-O. Howard: *La Menace des Insectes;* Préface de E.-L. Bouvier, traduit par L. Berland; Bibliothèque de Philosophie scientifique.

D'après les évaluation récentes, l'espèce humaine existerait depuis un peu plus de 400.000 ans, ce qui correspond à environ 24.000 générations d'êtres humains. C'est peu à côté des Insectes, qui dateraient de 40.000.000 d'années, et en seraient au moins à la 300.000.000e génération. La puissance de multiplication est formidable chez les Insectes. Une femelle de la Mouche domestique peut donner naissance, dans l'espace de 5 mois, à 720.000.000 de descendants. Un Puceron, pesant à peine un milligramme, s'il disposait, lui et sa progéniture, de suffisamment d'aliments, aurait en fin de saison assez de descendants pour constituer une masse de 822 milliards de tonnes, c'est-à-dire 5 fois autant que toute la population humaine du monde .

D'autre part, le nombre des *espèces* d'Insectes est considérable: plusieurs millions, sans doute.

L'Homme reste à peu près désarmé devant le pullulement des Insectes. On parle du « péril germanique », du « péril jaune »; mais toutes les guerres humaines ne sont, paraît-il, rien à côté de **la Menace des Insectes.** C'est un livre tout à fait dramatique, celui écrit par L. O. Howard, directeur honoraire du Service entomologique au département de l'Agriculture des Etats-Unis, et dont une excellente traduction vient de paraître dans la nouvelle série de la *Bibliothèque de Philosophie scientifique,* sous le patronage du professeur E.-L. Bouvier.

Bien trop souvent, l'espèce humaine, en renversant l'équilibre antérieur de la nature, a créé des conditions favorables à beaucoup de sortes d'Insectes.

Les procédés de l'agriculture et du jardinage, qui consistent à concentrer dans un espace très restreint d'énormes quantités de plantes de la même sorte, ne peuvent qu'accroître très rapidement le nombre des Insectes qui se nourrissent des plantes cultivées. La culture tend à faire des Insectes variés de véritables fléaux; après quoi, le cultivateur juge qu'il est nécessaire de prendre des mesures pour le massacre de ces êtres nuisibles.

Mais le remède peut être pire que le mal. Melville Davisson Post écrivit, il y a quelques années, une nouvelle où il est question d'une île du Pacifique qui était excessivement fertile et où poussaient de luxuriantes rizières. Les Insectes n'y causaient que peu de dégâts, tenus en échec par les Oiseaux. Et tout y était charmant. Mais il advint qu'un blanc entreprenant y introduisit des poisons arsenicaux pour détruire les Insectes. Des Oiseaux en moururent et le reste déserta l'île. Et les Insectes se multiplièrent, au point de dévorer tout ce qu'il y avait de plantes. La population finit par disparaître. Conte, bien sûr, mais bien près de la réalité.

Les automobiles et les avions, en véhiculant des Insectes nuisibles, contribuent à augmenter la menace de ces animaux. Un exemple remarquable en fut donné par la conférence de la paix, tenue à Portsmouth en juin, à l'issue de la guerre sino-japonaise: des automobiles vinrent de partout, et ensuite s'en retournèrent, et comme cela se passait au moment où les chenilles de gipsy-moth voyagent elles-mêmes, le territoire habité par le terrible Insecte fut largement étendu.

Mais voici qu'on songe à employer les avions pour la protection contre les Insectes: ainsi des insecticides pourraient être répandus, sur de vastes espaces boisés ou cultivés, par la voie des airs.

L'issue finale de la lutte n'est guère douteuse; quand toutes les plantes supérieures et tous les animaux supérieurs auront disparu, il y aura encore des foules d'Insectes. Ces organismes s'accommodent de toutes sortes de conditions d'habitat et d'alimentation. Des centaines d'espèces vivent dans le sol et se nourrissent de l'humus; des centaines d'autres vivent dans l'eau, se nourrissant des organismes microscopiques qui

y pullulent. Le Scarabée des droguistes mange n'importe quoi: de la poudre de riz, de la cantharide, du poivre de Cayenne, des cataplasmes à la moutarde, voire des « insecticides »!

Pour remédier aux dégâts, toujours plus considérables, causés par les Insectes, l'Homme cherchera de nouvelles ressources alimentaires dans la Chimie synthétique. D'après le docteur Barnard, président de l'Institut américain de Boulangerie de Chicago, trente ouvriers dans une usine peuvent produire, sous la forme de levure, autant de valeur de substance alimentaire que mille hommes travaillant sur soixante-quinze acres de terre cultivable. Mais, quel que soit l'aliment qui pourrait être inventé, il sera exposé à l'attaque des Insectes.

L. O. Howard se montre donc fort pessimiste. Mais voici l'opinion, rapportée d'ailleurs par Howard même, d'un autre entomologiste très compétent, Franz Maidl, conservateur du Muséum d'Histoire naturelle de Vienne. Il s'agit d'un article paru récemment dans un journal de cette ville et intitulé: « Notre planète privée d'Insectes. Une catastrophe qui, nous l'espérons, ne se produira pas. »

L'auteur de l'article suppose qu'une méthode aurait été trouvée de dominer les Insectes, par exemple une substance qu'on leur offrirait comme appât et dont l'effet serait de les empêcher de se reproduire. Le résultat serait désastreux pour l'Homme et les animaux supérieurs. Les apiculteurs, les sériciculteurs seraient sans travail. La surface de la terre serait couverte des cadavres d'Oiseaux morts d'inanition. Les Hérissons, les Taupes, les Musaraignes, pas mal de Reptiles et d'Amphibiens, trouveraient également la mort. Les vergers, jardins et champs cultivés péricliteraient, faute d'Insectes facilitant la fécondation des fleurs. « Les chômeurs, dit Maidl, pourraient être employés à la fertilisation avec de petits pinceaux, mais leur nombre serait à coup sûr insuffisant. Une simple Abeille visite 4.000 fleurs dans une journée, et on peut admettre qu'en Allemagne, avec ses 2.750.000 ruches, ayant chacune 10.000 ouvrières, chaque Abeille faisant 40 voyages par jour en visitant 100 fleurs par voyage, il y aurait 11 trillions de fleurs visitées par jour. C'est une tâche

pour laquelle l'Homme ne saurait entrer en compétition. » Maidl conclut que « la destruction des Insectes est la plus sotte farce à laquelle l'Humanité pourrait se livrer au cours du xxe siècle ».

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE

Sir Harold Maamichael : *The Anglo-Egyptian Sudan*, London, Faber and Faber, 8°, grande carte. — Ray Huffman: *Nuer Customs and Folklore*, International Institute of African Languages and Cultures, en dépôt à l'Oxford University Press, London, Humphrey Milford, in-16, ill. — E. Dora Earthy : *Valenge Women, the social and economic Life of the Valenge women of Portuguese East Africa, an ethnographic study*, ibid., 8° ill. — Hugh A. Stayt : *The Bavenda*, ibid., 8°, ill. — Th. Delachaux et Ch.-E. Thiébaud : *Pays et Peuples d'Angola; études, souvenirs et photos*, Neuchâtel et Paris, Victor Attinger, 4°, carte et 80 pl. — Lucie Paul-Margueritte : *Chants berbères du Maroc*, Paris, Berger-Levrault, in-16.

Les difficultés qui se sont élevées entre l'Abyssinie et l'Italie font arriver à la surface mondiale des noms de peuples et de petits pays jusque-là connus seulement des spécialistes. L'Erythrée est au nord de l'Abyssinie et toutes deux sont adjacentes au vaste territoire sous domination anglaise dit **Soudan Anglo-Egyptien** auquel sir Harold Macmichael vient de consacrer un volume bien écrit et clair. On y trouvera l'historique de la pacification progressive des tribus pillardes du Dongola, du Kordofan, du Darfour, du Bahr-el-Ghazal et de la vallée du Nil. Le chapitre XV énumère les raids de dissidents, les pillages de toute sorte commis par des rezzou du même type que ceux de notre sud marocain à partir de 1914. Les tribus les plus remuantes sont situées dans le massif Nuba, au sud d'El Obéid; celles qui donnèrent le plus de fil à retordre plus au sud sont les tribus hamitiques des Galla, des Dinka et surtout des Nuer. Peu à peu le gouvernement anglais a pourtant réussi à implanter même chez eux des écoles et surtout des dispensaires; et c'est ainsi, selon l'auteur, qu'on arrivera à pacifier les jeunes générations et à les entraîner dans le mouvement général de la civilisation. Mais, dit-il, « il y a encore 99 pour 100 de ces gens-là dont les préoccupations se limitent à leurs récoltes, à leurs troupeaux et à leur famille ».

Pour la première organisation des écoles et des dispensaires dans ces pays torrides et ces populations peu com-

modes, on a fait appel d'abord aux missionnaires. C'est l'une d'elles, miss Ray Huffman, qui nous donne la première monographie vraiment bien faite sur les **Nuer**; elle a vécu parmi eux plusieurs années en dirigeant un dispensaire en plein bled et parle leur langue, assez difficile, couramment. On estime cette tribu à 400.000 individus. Les Nuer sont très grands (moyenne de 1 m. 80), très courageux et travailleurs. On ne résume guère ce genre de monographies qui comprend les chapitres ordinaires. Les Nuer ont des rites d'initiation intéressants, une organisation de clans et ressemblent à tous égards beaucoup à leurs voisins Dinka et Shilluk; mais leur dialecte est bien particularisé.

Egalement missionnaire et infirmière, miss E. Dora Earthy a vécu pendant treize ans chez les Valenge, tribu bantoue de l'Afrique Orientale portugaise; les universités de l'Afrique du Sud et l'Institut International de langues et civilisations africaines, représenté en France par M. Labouret, lui ont procuré une aide financière suffisante pour consacrer tout son temps à une étude approfondie des **Femmes Valenge**. Cet ouvrage est une véritable révélation, bien que Junod, avec l'aide de Mme Junod, eût déjà donné des renseignements intéressants sur la vie féminine des Bantous du Mozambique portugais (Bathonga, Baronga, etc.).

J'ai déjà dit souvent ici que nous n'avons encore qu'une connaissance très imparfaite des mœurs primitives parce que l'immense majorité des explorateurs a été du sexe masculin; et comme la vie féminine est bien plus cachée et fermée chez les primitifs ou les demi-civilisés que chez nous, on peut dire qu'une moitié de l'humanité, et la plus importante, car partout en ce monde les femmes mènent les hommes, nous était inconnue. Je ne parle pas tant des techniques, qui sont ici décrites avec un souci du détail féminin (par exemple la poterie, la fabrication des colliers et autres ornements en perles, la vannerie, etc.), mais surtout des cérémonies de la grossesse, de l'accouchement et de la première enfance, puis l'éducation des petites filles, la fabrication des poupées, les jeux des enfants et, parmi eux, les diverses figures du jeu de la ficelle, les tatouages et scarifications, les rites de la puberté et de l'initiation (chapitre XI, très important; beau-

coup de faits nouveaux; détail de leur règlementation très complexe, langage secret, danses sexuelles, chansons spéciales, etc.). Les chapitres sur le mariage et sur les funérailles fournissent aussi des éléments nouveaux; ainsi l'acte sexuel s'accomplit après un décès de chef comme rite de purification des individus et du pays. Important est aussi le chapitre relatif aux danses; ces descriptions en donnent une tout autre idée que celles que l'on doit à des explorateurs hommes.

La religion, la magie, la sorcellerie, les techniques et les objets employés, comme les osselets servant de présages, les fêtes saisonnières, les exorcismes, les séances de spiritisme ou de possession, la bénédiction des kraals, sont aussi décrits en détail, sans réticences. Enfin les contes et légendes populaires sont donnés sans arrangements littéraires. Il nous faudra encore beaucoup de monographies comme celle-ci avant d'édifier des théories sur la vie primitive des femmes.

Dans la sienne, Hugh A. Stayt a fait son exploration des **Bavenda** accompagné de sa femme: c'est à elle que les femmes Bavenda révélèrent les formules secrètes et offrirent l'hospitalité dans leurs huttes. Les Bavenda habitent dans le Transvaal septentrional et dans la Rhodésie méridionale; ils sont à peu près au nombre de 150.000. Leur pays, le Zoutphansberg, est montagneux et subtropical; ils furent les derniers à se soumettre aux Blancs. Ils ont pour voisins et parents les Bathonga et les Bapédi étudiés par Junod.

La monographie est conduite selon le plan ordinaire: pays, histoire, villages, maisons, costumes, etc. Je signale l'importance du chapitre sur l'initiation des garçons (avec circoncision), et celle des filles, décrite avec tous les détails (pp. 100-141). Remplis de faits nouveaux sont aussi les chapitres sur la religion, la magie, la sorcellerie et la médecine, la divination avec des dés ou à l'aide de grands bols en bois gravés de signes symboliques (pp. 284-300 avec bonnes photos). Bon chapitre encore sur les chants et danses, avec musique notée; quelques contes populaires; et une table de mensurations anthropologiques.

Nous passons maintenant dans l'autre colonie portugaise, dans l'arrière-pays de Benguela et de Mossamedes. La des-

cription des **Pays et Peuples d'Angola** par Th. Delachaux et Ch. E. Thiébaud a été obtenue au cours d'une exploration organisée par le Conseil fédéral suisse et le Musée d'Ethnographie de Neuchâtel (dont Delachaux est le directeur). Elle a été reçue et renseignée par les diverses missions catholiques et protestantes de ces régions. C'est un récit de voyage, amusant et pittoresque, sans longueurs inutiles, et qui évoque bien les paysages angoliens. Quelques observations ethnographiques de-ci, de-là. Le but de cette mission était surtout d'obtenir des objets ethnographiques pour le musée de Neuchâtel et des séries zoologiques pour le Musée d'histoire naturelle de la Chaux-de-Fonds. Les pièces ethnographiques sont au nombre de 3.500; quelques-uns sont dessinées par Delachaux dans le texte; mais surtout très belles et très intéressantes sont les 80 planches photographiques à grande échelle représentant les types caractéristiques des nombreuses populations traversées. Ces Nègres ont un facies beaucoup plus affiné que ceux de notre Afrique Occidentale; la variété des coiffures est considérable; très curieuse est la photo 40 montrant une jeune fille pendant un des stages de l'initiation, peinte en blanc et vêtue de tiges d'aloès pour faire du bruit pendant la danse. C'est un très bon recueil iconographique, d'autant plus précieux qu'on ne sait pas grand'chose de toutes ces tribus.

Les **Chants berbères du Maroc**, que publie Lucie Paul-Margueritte, lui ont été communiqués par Mohamed Benzian, professeur à l'école El Ladoua, qui les avait récoltés au hasard de ses promenades chez plusieurs tribus du Moyen-Atlas. Leur authenticité, et les traductions dues à ce Berbère instruit sont donc valables. Les chants des Beni M'tir lui ont été donnés, aussi avec toutes garanties, par l'officier interprète Mercier et d'autres amis; enfin Si Mameri et d'autres lui ont fourni ses chants de l'Atlas. Comme toujours il y en a surtout d'amour, et de guerre. Tous sont intéressants comme évocations directes des sentiments et des désirs, avec un jeu de comparaisons et d'analogies traditionnelles. Ce sont plutôt des mélopées que des chants comme les nôtres. Beaucoup sont très modernes, car il s'en invente sans cesse; peu à peu, les noms de ces poètes ont été relevés et on constate

alors qu'ici aussi c'est l'individu qui impose aux collectivités ses conceptions et ses sentiments. Ces petits poèmes sont non pas primitifs, mais déjà très évolués.

D'ailleurs toutes ces civilisations berbères le sont: on oublie toujours la romanaisation de l'Afrique du Nord pendant plusieurs siècles et qu'Apulée, saint Augustin et Ibn Khaldoun étaient des Berbères pur sang. Autant les Arabes non romanisés sont loin de nous, autant ces Berbères nous sont proches.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Pierre Francastel: *La Pologne Pittoresque,* Arthaud, Grenoble. — Marguerite Bourcet: *Le Jura,* J. de Gigord.

M. Pierre Francastel, docteur ès lettres, professeur à l'Institut français de Varsovie, vient de publier un bel ouvrage sur **La Pologne Pittoresque.** Il nous prévient qu'il n'a pas écrit un guide de voyage, mais qu'il s'est efforcé de nous montrer la variété de ressources et d'aspects d'un pays assez surprenant, dont l'impression de charme réside en sa diversité et ses perpétuels contrastes; que toute documentation concernant les collections d'œuvres d'art, publiques ou privées, a été écartée, faute de place, pour présenter le pays lui-même et la vie séculaire de la nation. M. Pierre Francastel nous affirme que le peuple polonais possède une solide sympathie à notre égard; nous le croyons et la réciproque ne fait aucun doute, encore que la politique polonaise de ces derniers temps ait suscité chez nous quelque désillusion.

Le volume commence par Cracovie, qui est la ville la plus européenne du pays. Sa fondation se perd dans la nuit des temps. C'est au xe siècle qu'elle entra dans l'histoire; les tribus slaves qui occupaient la région furent des premières à adopter la foi catholique. La cité primitive fut détruite par les Tartares en 1221; le roi Boleslas le Pudique la releva et lui donna le plan qu'elle a conservé de nos jours. Cette ville ronde, dont les anciens remparts ont été remplacés par des boulevards nommés « Les Plantys », constitue un véritable joyau médiéval, évoquant les xive et xve siècles, époque de sa splendeur. En arrivant, il faut passer par la porte Saint-Flo-

rian, la seule conservée des anciennes murailles ; on est frappé par l'animation d'une foule pittoresque aux costumes colorés, et peut-être encore davantage par son silence; les marchandages se font à mi-voix et avec un minimum de paroles. Les antiques chariots des paysans sont très bas; on voit peu d'automobiles, quelques tramways; ce qui domine, ce sont les passants aux vêtements bigarrés. Les maisons de pierre à deux étages, où pend parfois encore une lourde chaîne destinée à barrer la rue, offrent des façades Renaissance; on aperçoit souvent de belles cours avec des arcades à l'italienne, tapissées de verdure. Le marché forme un vaste carré bordé de somptueuses demeures seigneuriales; au centre s'élève la halle aux Draps; près de là on peut admirer un des joyaux de la Pologne: la grande église gothique de Panna Marya, qu'à tout moment remplit un grand nombre de croyants. L'intérieur dépasse encore l'extérieur en intérêt, ses hautes fenêtres en lancettes y répandent une lumière chatoyante; toute l'église est recouverte de peintures; au-dessus de l'autel est un rétable superbe, chef-d'œuvre de la sculpture sur bois du moyen âge dont la polychromie joue admirablement sous la lumière des vitraux; d'innombrables plaques commémoratives de marbre ou de bronze recouvrent les murs jusqu'aux voûtes. En face la vieille cité; isolé sur sa butte, se dresse le Wawel, ancien palais royal, sanctuaire de gloires mortes dont la cathédrale actuelle est la quatrième église royale. Au point de vue de l'architecture, il faut mentionner la chapelle Saint-Sigismond, chef-d'œuvre de la Renaissance. Dans une boucle de la Vistule, au pied de la terrasse du Wawel, se trouve le Ghetto, faubourg de Kazimierz, où vinrent s'établir au XVe siècle les Juifs chassés d'Allemagne.

Varsovie est historiquement de cinq siècles plus jeune que Cracovie; sa situation géographique l'a favorisée, au centre du réseau hydrographique du pays, elle se trouve à égale distance des grandes villes : Lwow, Wilno, Poznan et Cracovie. C'est en 1595 que Sigismond III y transféra officiellement sa capitale; il ne demeure presque rien de cette époque. Elle ne devint une cité moderne que sous Stanislas-Auguste Poniatowski après 1764. Ce qui frappe tout d'abord, ce sont les contrastes. En pleine ville, des rangées de belles maisons ont

pour vis-à-vis des masures en planches; certains quartiers sont de véritables fondrières, d'autres sont formés de villas avec jardinets ou d'immeubles modernes en ciment armé. Autant Cracovie est déserte après neuf heures du soir, autant Varsovie s'anime d'une vie nocturne intense. Sous le régime russe, elle n'était qu'une petite ville de second ordre; depuis 15 ans, c'est la capitale d'un Etat, et sa population atteint 1.180.000 âmes, sans compter une population flottante d'étudiants qui sont logés dans des coopératives. Le centre de la ville est orienté parallèlement à la Vistule sur une terrasse qui domine la vallée; au nord se trouvent la citadelle et la vieille cité, entre elles le ghetto. Il est difficile pour un étranger de comprendre les souvenirs passionnés que représentent ici les pierres, marquant la violence de la lutte séculaire soutenue contre les oppresseurs de la nation. Divers édifices sont à citer: Lazienki, Natolin, Kroli-Karmia, Wilanow, le Belvédère, résidence du feu maréchal Pilsudski, où se défendirent jusqu'au bout les derniers combattants de l'insurrection nationale de 1863. Poznan peut revendiquer le titre de première capitale du pays; un évêché y fut fondé en 965; après avoir connu une grande prospérité aux XIVe et XVe siècles, elle souffrit cruellement des guerres suédoises au XVIIe et ne connut un grand et nouvel essor qu'avec la domination des Prussiens qui voulurent au XIXe siècle en faire un instrument de domination pour la région. Malgré leur brutalité, expulsions, spoliations, etc., leurs efforts furent vains; aujourd'hui, sur 247.000 habitants, on compte 94 % de Polonais. Les pierres ont dû accepter l'empreinte germanique, ce qui est tout dire. La cathédrale renferme de riches chapelles et de magnifiques tombeaux; le plus bel édifice est l'Hôtel de Ville, reconstruit vers le milieu du XVIe siècle. On doit mentionner encore les églises des Jésuites, des Dominicains, des Franciscains, des chevaliers de Jérusalem, et de beaux jardins publics bien entretenus. Wilno doit une partie de son charme à son relief très marqué; elle est bâtie au confluent des rivières Wilja et Wilejka, qui se rencontrent au pied des deux collines de sable. Du haut de ces collines, la ville semble un immense jardin d'où émergent un nombre important d'églises et de monuments. Lwow, vieille place de guerre,

était la capitale de la Galicie autrichienne; elle s'enorgueillit d'admirables promenades et de son parc Kilinski; elle renferme de belles constructions comme l'église et le palais Saint-Georges, les chapelles des Boïms et des trois rois, la cathédrale, etc.

La seconde partie du volume, très importante, parle de la campagne polonaise, des pays de la Vistule, Posnanie, Silésie, région de Cracovie, et de Sandomir, Mazovie, Poméranie, marais de la Polésie, etc., et, pour terminer, de la mer polonaise avec la superbe réalisation de Gdynia. Le livre de M. Francastel est orné de nombreuses et belles illustrations et d'une carte.

Ce n'est plus dans l'est de l'Europe, mais dans l'est de la France, que nous conduit Mme Marguerite Bourcet, et **Le Jura** a retenu son attention pour notre plaisir. La région nous est présentée comme un escalier, montant de biais depuis la Saône jusqu'aux cimes dominant le lac de Genève et caractérisé par quatre gigantesques paliers. Le premier de ces plateaux est appelé le « Bon Pays », sans doute pour l'excellence du vin qu'on y récolte, et aussi par comparaison avec les autres, où la vie est très dure à cause du climat, de la neige, qui y apparaît dès septembre, de la terre ingrate avec laquelle il faut lutter avec ténacité. La race jurassienne est une forte et vieille race, qui se vante de descendre directement des Gaulois; elle préfère les vertus solides et l'ordre de la justice à tout autre. Eprise de liberté, elle a le courage nécessaire pour la défendre, sans se répandre en vaines récriminations; elle s'obstine et agit, loyale en toutes ses promesses. Montbéliard est une vieille ville austère dont le château a un aspect rébarbatif: marche frontière, toute tournée vers l'instinct de défense, elle n'a guère le temps de sourire, elle semble, par dessus la trouée de Belfort, tendre une main à l'Alsace.

En descendant la vallée du Doubs, on rencontre de vieilles villes chargées de drames et de traditions: Baume-les-Dames, à laquelle répond Baume-les-Messieurs à l'autre bout du Jura; Besançon, qui garde des traces de l'occupation espagnole; Dôle, du Jura aristocratique, cité au sommet de laquelle une

église se dresse et dont la tour est surmontée par la statue de Notre-Dame de Dôle. De Lons-le-Saunier à Salins, s'échelonnent les vignes, se succèdent les crus réputés: Vins d'Arbois, « Plus on en boit plus on va droit », vin de Château-Chalon, récolté sur les flancs d'un rocher presque à pic, vin de paille, vin de l'étoile, vin jaune, rare conservé en des bouteilles de forme spéciale. Les amateurs de bon vin aiment également la bonne chère, et nous pouvons vous certifier que les gourmets ne seront pas déçus dans le « bon pays ». Nous connaissons la « Meurotte », le « Ramequin », les « gaudes », plats régionaux que nous vante Mme Marguerite Bourcet, sans oublier les morilles à la crème, les écrevisses, les truites. Une véritable curiosité encore, c'est la fête du « biou » à Arbois. Dans les premiers jours d'octobre, les vignerons offrent à la Vierge les plus beaux raisins de la récolte, réunis en une énorme grappe. Quelques hauteurs ont conservé de beaux châteaux comme ceux du Pin, dont l'énorme donjon couvert domine la vallée, de Cressia, ou ruinés comme à Montmara. Le second palier du Comté sent le laitage et le bois taillé. On y trouve de nombreux pâturages, des fermes; la fabrication du fameux fromage comtois est une industrie prospère. Les cours d'eau animent des scieries, Andelot et Champagnole sont les reines du bois taillé; Saint-Claude, extrêmement pittoresque, est le paradis des pipes. Une nouvelle étape, un air plus léger, du blanc, du bleu, du vert, des lacs, des cascades, des forêts, des cours d'eau magnifiques, des sites enchanteurs. Cette région attire chaque année de nombreux touristes, les lacs de Bonlieu, d'Hay, de Chalain, de Clairvaux, conservent une clientèle assidue; leurs plages sont très fréquentées. Il faut, dans l'air pur de l'aurore, assister sur ses lacs au lever du soleil; c'est féerique, et, pour accompagner ce spectacle, les cloches que portent au cou les innombrables vaches emplissent l'atmosphère d'un ravissant carillon. Le troisième plateau est sans conteste le royaume du sapin, de l'horlogerie, de l'optique. Les habitants de Morteau, Morez, Morbier, sont d'habiles spécialistes de la montre; ceux de Septmoncels se sont spécialisés dans la taille des pierres précieuses. Comme on peut s'en rendre compte, le volume est à lire d'un bout à l'autre et ne peut, en nous amusant,

qu'enrichir nos connaissances générales sur la France. De nombreuses illustrations complètent heureusement cet intéressant ouvrage.

CHARLES MERKI.

SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE

Constant Lounsbery : *La Méditation bouddhique;* Maisonneuve, Paris. — Dr Paul Carton : *La science occulte et les sciences occultes;* Revue Naturiste, Brévannes. — *Hermès,* revue d'études mystiques, Bruxelles.

Mme Constant Lounsbery, qui préside le groupe des amis du Bouddhisme, vient de donner un livre capital par son utilité pratique, sur **la Méditation bouddhique.**

La méditation est le secret des dieux. C'est par elle que l'homme sort du plan des réalités matérielles pour atteindre une réalité supérieure, celle de l'esprit. C'est par elle qu'il peut avoir une expérience personnelle des mondes supra-sensibles. C'est elle et elle seule qui donne cette preuve, cette certitude que chacun réclame, certitude intuitive, mais d'autant plus puissante qu'il y a, au delà de ce que nous voyons et touchons, un autre monde plus subtil, mais aussi réel, sinon davantage.

La méditation est couramment pratiquée en Orient. Elle est, pour ainsi dire, inconnue chez nous. Est-ce en vertu d'une conformation mentale différente? Celui qui tente de méditer est vite obligé de s'arrêter. Il se perd dans la forêt des pensées. Il voit mille sentiers et il n'arrive à en suivre aucun. Les tentatives de l'Occidental pour méditer sont, la plupart du temps, interrompues par le sommeil, qui met fin à des efforts stériles.

Aussi le livre de Mme Constant Lounsbery est précieux. Il est le plus utile apport que pouvait faire quelqu'un qui, comme elle, consacre son activité à répandre le Bouddhisme en France. Mme Constant Lounsbery a créé « les Amis du Bouddhisme » et elle emploie une intelligence active et lucide à étendre le cercle d'action de ce groupe. Mais ses efforts sont-ils couronnés de succès? Peut-être le Bouddhisme du Sud, qui est le sien, se présente-t-il sous un aspect trop austèrement philosophique et trop dépourvu d'éléments mystiques. Peut-être y a-t-il sur les hommes d'Occident un courant qui les pousse à la négation de tout ce qui est l'esprit

quand il est dépouillé des oripeaux scientifiques et des caricatures de la superstition.

Mais ce livre, si on supplée à la sécheresse volontaire qui l'anime, sera le fil conducteur des quelques esprits d'Occident qui désirent faire l'expérience des réalités spirituelles. Avec lui, ils tiendront la clef qui ouvre la porte du monde inconnu. Ils s'étonneront peut-être que la clef soit si simple d'aspect, qu'elle ne soit pas savamment ouvragée. N'est-ce pas assez qu'elle ouvre la porte?

Elle l'ouvre, du reste, avec une extrême difficulté. Ceux qui prendront le livre de Mme Lounsbery s'apercevront avec surprise qu'il faut une volonté patiente, un effort continu pour parvenir à méditer et en tirer un profit spirituel. Ils verront aussi que cette volonté et cet effort ne sont pas suffisants.

« Par la vie pure, qui ne cause aucune souffrance à aucun être animé, par l'intelligence pénétrante raisonnant de cause à effet, on crée, avec l'aide de la méditation, des états de conscience supérieurs. La vie pure est une nécessité absolue. »

Ceci résume le livre de Mme Lounsbery. Et un peu plus loin, elle cite cette parole d'un Bouddhiste de Ceylan: « Le Bouddhisme n'est qu'une chose: Intelligence. »

Ces quelques phrases donnent les raisons pour lesquelles le Bouddhisme ne se développe guère en Occident. Combien peu ont pour idéal une vie pure! Et pour ce qui est de l'intelligence, on s'imagine la cultiver en lisant des romans ou en allant voir des vaudevilles.

Il n'importe. Ce livre aura une action sur le petit nombre de ceux qui en ont besoin, et à ceux-là, Mme Lounsbery a rendu un inestimable service.

§

Le docteur Paul Carton a derrière lui une œuvre considérable, une œuvre de « clinique naturiste », et aussi de sagesse chrétienne. La question du naturisme et celle du nudisme mériteraient d'être étudiées longuement. L'un et l'autre représentent des efforts louables, mais parfois incohérents contre l'affreuse manière de vivre de nos villes. M. Paul Carton fit paraître, il y a quelques années, un commentaire des vers d'or des Pythagoriciens: *La vie sage*, qui fit quelque

bruit et dont les enseignements moraux furent ceux de la société naturiste qu'il a fondée.

Il fait paraître maintenant un ouvrage d'une ampleur considérable, **La science occulte et les sciences occultes.**

Le but de son livre? Il l'indique dès le début:

Soucieux de nous conformer à la recommandation du silence, nous n'avions pas dévoilé les sources de notre reconstruction médicale, mais des occultistes ont eu vite fait de reconnaître la trame sur laquelle nous tissions nos enseignements. Ils l'ont fait remarquer aux aveugles et ceux-ci n'ont rien eu de plus empressé que de piller la vérité, de la livrer aux profanations des païens nudistes, aux déformations et aux haines des sectaires antichrétiens, et aussi au mépris et aux injures des Pharisiens modernes.

M. Paul Carton se présente comme occultiste chrétien. Saint Paul est sa plus grande autorité. Pour lui, Jésus n'est pas un initié au même titre qu'Hermès, Moïse, Salomon, mais le fils unique de Dieu, spécialement envoyé sur la terre pour le rachat des hommes. Je remarque que dans la liste que donne M. Paul Carton des grands initiés et qui va d'Hermès à Balzac passant par Platon et Rabelais, liste très large, il ne fait pas figurer le Bouddha ni Lao Tse ni Confucius. L'Orient n'existe pas pour lui. Je crains qu'il n'assimile ces grands maîtres à ces « païens nudistes » qu'il se plaît à flétrir ou à ces « gentils » dont parlent les missionnaires. C'est une bien regrettable erreur pour l'auteur d'un aussi grand ouvrage sur les sciences occultes.

L'effort de M. Paul Carton consiste à établir les lois d'un occultisme en accord avec la religion catholique. C'est une tâche irréalisable, quelque bonne volonté qu'on y apporte. Au moment de traiter des peines éternelles de l'enfer, M. Paul Carton s'en tire par une longue citation du père Sertillanges. Comment la rigidité du dogme catholique pourrait-elle contenir dans ses limites la vraie connaissance et ses multiples vérités?

Mais il y a plus que cette tentative dans le livre de M. Paul Carton. Il y a le résultat de longues méditations, une grande quantité de connaissances (surtout celle des Evangiles, des Pères de l'Eglise et de la Mystique de Gorres) et une noble sincérité pour indiquer ce qu'il conçoit comme la vraie voie.

« Eclairer le plus grand nombre d'hommes sur cette nécessité primordiale de concevoir la vie comme une œuvre de progrès spirituel, grâce à la soumission à toutes les lois qui la régissent », dit-il. Il n'y a pas de plus bel idéal.

§

Hermès est une revue de mystique, unique dans son genre, du plus grand intérêt, le plus haut effort de l'esprit, peut-être, de notre temps. Quel dommage que, dans leur ivresse métaphysique, quelques collaborateurs oublient qu'il n'est pas de philosophie supérieure qui ne puisse être énoncée clairement, et que c'est le fait de l'orgueil intellectuel de vouloir s'exprimer dans un langage spécial, dit philosophique. Je suis rebuté si je lis, par exemple dans le n° 4 d'*Hermès:* « Le vrai platonisme est une propédeutique à la métaphysique. »

MAURICE MAGRE.

CHRONIQUE DES MŒURS

Docteur Robert Teutsch: *Le Féminisme,* Malfère. — Pierre Bernard: *Avec les figurantes,* Editions de France. — Mémento.

Dans son livre fort intéressant sur **Le Féminisme,** le docteur Robert Teutsch se demande si les dames féministes peuvent être amoureuses, et la question vaut la peine d'être agitée. Agiter avant de s'en servir!

Assurément, la féministe n'est pas une amoureuse née, car alors elle préférerait l'amour à tout, surtout à la politique. Si celle-ci l'enflamme, c'est que le flirt et même le reste la laissent froide. Ni friction, ni *a fortiori* complet shampoing. Les frictions électorales lui suffiront. Ce qui a pu induire ici en erreur, c'est que les féministes, au début, ont brandi le droit à l'union libre; mais ces nouvelles vésuviennes n'ont pas besoin de bulletin de vote pour se passer toutes leurs éruptions; des meubles autres que la boîte à fente étroite doivent avoir leurs préférences. Les féministes d'aujourd'hui sérient les questions, et si elles demandent à voter, ce n'est pas pour se faire poser la fameuse demande: Pour qui votait-on? mais pour changer les cochers de ce char de l'Etat que les hommes, à eux tout seuls, n'arrivent pas à désembourber.

Hélas! il serait bien à craindre que les dames ne le désem-

bourbassent pas davantage, et l'on peut s'étonner que nos sœurs d'aujourd'hui s'emballent si fervemment pour un rite dont nous voyons de plus en plus l'insuffisance et la nuisance. Si les femmes votaient, elles voteraient 9 fois sur 10 comme leurs maris, et cela ne changerait rien au résultat final, on l'a vu en Angleterre et en Allemagne. Ce qu'elles seraient en droit de demander, c'est plutôt d'avoir des avocates auprès du Parlement et aussi auprès de la Nation, exposant l'avis des femmes sur toutes les lois et propositions de lois, mais ces représentantes du sexe pourraient être désignées par les diverses associations pour le suffrage des femmes, sans déranger une dizaine de millions de citoyennes. Un livre que je lisais naguère, *Au pays des leviers de commande*, obtenait ce résultat en faisant instituer par le Conseil d'Etat une Chambre consultative des femmes. Ce serait suffisant et meilleur que tout. Mais revenons vite à la question: Le Féminisme et l'Amour.

Si on donne à ce mot féminisme son sens large d'égalité complète des sexes, non seulement en politique mais en tous autres domaines, on peut dire qu'il est contraire à l'amour, car l'amour est essentiellement inégalitaire. L'homme le reconnaît, puisqu'il appelle maîtresse celle qu'il aime; il est vrai que la femme ne le reconnaît pas, puisqu'elle n'appelle jamais seigneur son amant, et c'est fâcheux, car les échanges de vues s'en trouveraient ennoblis: « Seigneur, vous plairait-il que nous couchassions ensemble? » Il est vrai, encore, que la femme affirme que cet esclavage de l'homme est de pure convention, et que c'est, au contraire, l'odieux mâle qui réduit la pauvre femelle en servitude totale. Mais, si l'on néglige quelques formalités administratives qu'il serait bien facile d'alléger, on peut se demander où est cet esclavage. Le mariage, notamment, quoi qu'on ait dit de l'égoïsme masculin, a été merveilleusement combiné en faveur de la femme; qu'un auteur ou un artiste gagne un million avec ses œuvres, la femme en a la moitié; son sort est fort heureux, alors, puisqu'elle n'y fut pour rien. Et que dire de ces pays où, devant les tribunaux, la femme a toujours raison et l'homme toujours tort, comme en Angleterre et aux Etats-Unis? Là-bas, le divorce est presque toujours demandé par la femme et pres-

que toujours prononcé en sa faveur. En vérité, les pauvres étalons s'accommoderaient du sort des juments.

Au fond du féminisme, il n'y a pas tant désir d'égalité que volonté de domination, ce qui veut dire qu'en ce fond il y a absence d'amour; heureux quand il n'y a pas haine calcinée! Dès qu'on aime, on se dévoue, donc on se subordonne. Obéir est alors un plaisir. Mais la féministe n'aime pas l'homme et, du coup, elle se rebiffe et se rebelle; si c'est une frigide, et presque toujours elle l'est, la chose lui est aisée; si elle ne l'est pas, le lesbianisme lui offre un dérivatif; presque toutes les féministes à poêle petit tirage que j'ai connues étaient tribades; qu'elles se mettent au grand tirage tout en restant à poêle, et elles découvriront l'homme avec toutes ses ressources autrement satisfaisantes!

Car vraiment la femme est faite pour l'amour, et n'est faite que pour l'amour, filial, conjugal, fraternel, maternel, toujours l'amour. En dehors, que pourrait-elle être? Jeanne d'Arc, sainte Thérèse, Charlotte Corday, Edith Cavell, tout cela est bien exceptionnel; et au fond de tout cela peut-être y a-t-il encore de l'amour. Du moins y en a-t-il sûrement dans toutes les vies féminines normales. Sans amour la femme ne serait ni poétesse, ni musicienne, ni romancière, ni mathématicienne, et d'ailleurs, dans tous ces domaines, elle s'élève si peu haut qu'elle aurait bien pu ne pas même battre des ailes. En vérité, la musique pourrait se passer de Chaminade et de Holmès, comme la science de Clémence Royer et de Louise Curie, comme la littérature de Mme de Staël et de George Sand. Il n'y a qu'en poésie où la femme a donné une note personnelle en chantant son amour à elle, de Sapho à Marceline, comme en art dramatique en représentant son propre sexe (et encore pendant longtemps les rôles de femme furent tenus par des hommes, et aujourd'hui aussi il y a d'étranges éphèbes qui jouent à merveille les femmes, tandis qu'aucune femme ne peut à la scène se faire prendre pour un homme).

La femme avec l'amour est merveilleuse, la femme en dehors de l'amour est tout à fait quelconque; c'est notre illusion amoureuse qui lui prête alors mille qualités qu'elle n'a pas, à commencer par celles de l'esprit, auxquelles les féministes tiennent tant; la femme vraiment intelligente est

la première à reconnaître que, dans le domaine du cerveau, c'est l'homme seul qui compte, et ici les paroles les plus dures sur le sexe n'émanent pas d'hommes, mais de femmes; le docteur Teutsch en cite de Rachilde, de Delarue-Mardrus, de Sarah Bernhardt, etc., qui laissent loin derrière elles les coups de cravache de Barbey d'Aurevilly. Le mot de souriante sagesse a été dit, ici, comme souvent ailleurs, par le bon Emile Faguet: « Les femmes ne sont pas mauvaises, elles sont inhabitables. » Et parce qu'il voulait cependant leur faire plaisir, il ajoutait: « Elles sont inhabitables pour nous comme nous le sommes pour elles. » Oui, mais l'homme, en dépit de quelques cas de brutalité ou de stupidité, s'efforce d'être habitable, tandis que la femme borne ici ses soins à quelques ravalements de façade. Ah! si elle se maquillait l'intérieur comme elle se peint les lèvres ou se poudre le museau!

Je disais que, même au théâtre, l'homme pouvait se substituer à la femme. Pas toutefois pour remplacer les danseuses nues. Barbette lui-même y perdrait son latin. Peut-être est-ce donc parmi ces aimables personnes qu'il faut chercher la femme essentielle, blague dans les coins, comme on disait jadis, l'amour mis toutefois à part, donc aussi amour dans les coins, et en effet c'est en voyant quelque admirable beauté descendre un escalier de splendeur dans des flots de lumière et de musique qu'on éprouve le frisson de divinité le plus émouvant. Et pour cela on s'intéresse à ces prestigieuses apparitions qui, peut-être, à peine rentrées dans la coulisse, deviennent de très sottes créatures, et on lit avec plaisir les livres qui leur sont consacrés, tel celui de M. Pierre Bernard, **Avec les Figurantes.** Mais pourquoi ces déesses ne seraient-elles pas, tout au contraire, d'exquises personnes et même des saintes? Le Jongleur de Notre-Dame faisait ses plus jolis tours d'adresse devant la statue de la Vierge; pourquoi nos danseuses nues n'offriraient-elles pas en hommage leur beauté entière à Celui qui la créa? Il y a une *Association catholique du Théâtre* patronnée par le cardinal archevêque de Paris; je ne verrais nul inconvénient à ce que ces filles d'Eve en costume de leur mère en fissent partie, et sans doute Maurice Brillant, apôtre de cette association, serait ici de mon avis.

Tout est pur pour les purs, et l'on peut admirer un beau corps féminin sans voiles en sublimant vers le Très Haut le petit émoi à mi-côte que sa grâce inspire aux pauvres fils du limon que nous sommes. Aimable limonade!

Mémento. — Françoise Moser : *Vie et aventures de Céleste Mogador, fille publique, femme de lettres et comtesse, 1824-1909*. Albin Michel. Comment peut-on consacrer un gros volume à des personnalités de ce genre? Enfin puisque certains s'intéressent à ces dessous, va pour le volume! Un seul point curieux: comment le Second Empire, qui était un régime sérieux, a-t-il pu nommer agent consulaire à Melbourne, donc en somme représentant de la France, un dégénéré tel que ce comte Lionel de Chabrillant, capable d'épouser légitimement une pareille gourgandine? — Michel Georges Michel: *Autres Montparnos*, Albin Michel. Nouvelle série de croquis de rapins et bohèmes de Montparnasse; dans celle-ci paraissent Henry de Groux, Piccabia, Boldini, Benedictus et maints autres. — Blaise Cendrars: *Panorama de la Pègre*, Arthaud, Grenoble. Collection Arc-en-ciel consacrée aux mœurs contemporaines de tous pays. Celui-ci curieux et savoureux. — Julio L. Alsogaray: *La Prostitution argentine, étude documentaire*, Denoël et Steele. Ici une pègre spéciale. Le livre donne la liste complète des membres de l'association Zwy Migdal, près de 400 membres, et de l'Asquenasum 146 membres, qui accaparent la traite des blanches d'Europe et le maquerellage de celles d'Argentine. Comment se fait-il que tous ces gens-là sans exception soient juifs? On dirait une gageure! — Luc Valti: *Péchés de jeunesse. Choses vues*. Editions cosmopolites. Etude sur les jeunes délinquants et les œuvres de reclassement. — Louis-Charles Royer: *La Femme cousue*, Editions de France. Ce n'est plus un livre de reportage comme les précédents sur l'Amour en Allemagne et ailleurs, mais un recueil de nouvelles, donc sortant du cadre de cette chronique. Ces nouvelles sont d'ailleurs très épicées, parfois trop.

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

La Flamme: définition de la poésie, délectation de la minorité. — *La Revue de Paris:* un auteur lit une pièce au comité de la Comédie-française. — *Les cahiers aurevilliens:* nº 1 de l'organe de la « Société Barbey-d'Aurevilly »; quelques modèles vivants de l'écrivain. — *Cahiers du Centre:* Charles-Louis Philippe en vacances à Cérilly; il y peignait à l'huile. — *Atalante:* un poème en prose de M. Luc Decaunes. — Mémento.

M. Germain Trézel traite de la poésie, dans **La Flamme** (mai). Il proteste contre « certaines revues » qui encouragent

à « écrire un charabia qui n'est ni vers ni prose », à employer une « forme hirsute » qui « s'aggrave d'une obscurité maladive du fond ». Hirsute mis à part, c'est assez exactement dit. On est poète imprimé, aujourd'hui, très facilement, pourvu que l'on donne dans l'amorphisme, l'abscons ou la savantissime naïveté. M. Trézel propose une très juste distinction entre l'hermétisme qui « suppose des initiés » et « l'insaisissable », par quoi doit s'entendre la pseudo-poésie où les mots deviennent les matériaux du rébus, de l'énigme ou de la charade. . . . .

La poésie est plutôt l'art d'exprimer l'ineffable, mais peut-on exprimer l'ineffable, l'*inexprimable?* non, on ne peut que le *suggérer*. D'où cette définition qui, je crois, est la seule vraie : *La Poésie est l'art de suggérer l'ineffable,* — déclare M. Trézel.

Si la poésie n'était que cela, il faudrait inventer un terme pour nommer ce qui constitue l'art des plus grands: Homère, Virgile, Eschyle, Sophocle, Dante, Villon, Shakespeare, Corneille, Racine, Gœthe et notre Hugo. Ce que définit M. Trézel, c'est un tout petit jardin: celui où poussèrent pour une immortalité incontestable dans l'adoration des lettrés, quelques pièces de Nerval, de Villiers de l'Isle-Adam, de Verlaine, de Mallarmé. . . . .

M. Trézel exige du poète l'adaptation « au milieu dans lequel il vit s'il veut faire œuvre utile ». Qu'entend le critique par « œuvre utile »? Il affirme plus nettement: « Nous n'avons que faire de la mathématique en poésie. » Il n'y a point de poésie sans construction et celle-ci a pour base des règles, la logique, tout comme la science des nombres.

Le point de vue de M. Germain Trézel est le suivant:

La poésie est essentiellement populaire. Venue du peuple, elle doit rester dans le peuple, être sa chose. Le poète ne doit pas être un *esthéticien* pur mais un prêtre, « mis au centre de tout comme un écho sonore », un prêtre auprès duquel tous les cœurs douloureux doivent pouvoir se réfugier et trouver les mots consolateurs.

Homère, ou du moins tous les poètes réunis sous ce nom, était du peuple, comme d'ailleurs les auteurs de nos *Chansons de Geste*. Tous les vrais et grands poètes ont compris qu'ils devaient jouer un rôle sacerdotal, aussi se sont-ils tous penchés sur le peuple. A part quelques rêveurs de la Renaissance, comme Maurice Scève,

et de nos jours les mallarméens, nul d'entre eux ne s'est rendu volontairement inaccessible. D'ailleurs plusieurs de nos grands poètes actuels, Henri de Régnier, par exemple, ont compris qu'il leur faut quitter la tour d'ivoire. L'hermétisme se meurt comme sont morts les modes littéraires en honneur il n'y a pas longtemps, ces modes qui portaient des noms aussi bizarres que leur expression: *sincérisme, subjectivisme, druidisme, futurisme, unanimisme, cubisme, dadaïsme.*

La persistance de ces *barbarismes* aurait entraîné la mort de toute vraie poésie.

Le peuple — c'est-à-dire le nombre, la masse — aime *sa* poésie: les vers qui racontent une histoire, la romance. La « vraie poésie » ne relève pas du suffrage universel. Il accomplit assez de catastrophes sans qu'on lui veuille subordonner les œuvres de l'intelligence et de l'émotion. Celles qui sourdent du peuple comme la gomme suinte de l'arbre: une chanson de Jean Renaud, les complaintes de marins, les contes de bergers, les légendes de loup-garou, de tarasques, de korrigans, sont le fruit de siècles où la tradition orale finit par créer une forme.

Les poètes « populaires » furent, récemment: Béranger, Casimir Delavigne, le Guiraud du *Petit Savoyard,* Coppée, le Victor Hugo de

> L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.

ou de

> « Donne-lui tout de même à boire », dit mon père.

le « parolier » (anonyme pour moi) de cette basse rengaine:

> L'autre soir en levant les yeux
> J'aperçus au ciel une étoile...

La poésie est essentiellement une délectation de la minorité.

§

« Orage sur la Comédie-Française » est le titre du dernier article de M. François Porché continuant la campagne sur l'état piteux de notre scène nationale, qu'il mène dans **La Revue de Paris** (1er juin).

On y trouve cette description d'une séance de lecture devant le trop fameux comité:

...Un organisme qui est une offense au bon sens, aux convenances: le Comité de lecture. Il faut avoir lu une pièce au *Théâtre-Français*, et même y avoir été reçu, pour savoir que la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme* est surpassée, dans la farce, par la cérémonie que représente une lecture devant le Comité. Seulement, ici, la farce est funèbre, et la drôlerie réside tout entière dans l'attitude sépulcrale des juges.

Quand le ravi est promu à l'invraisemblable bonheur d'avoir à prononcer un arrêt sur la valeur d'un ouvrage et la qualité d'un écrivain, le sourire, qui d'ordinaire voltige alentour de ses traits, s'efface brusquement. L'austérité, l'importance, la majesté de sa charge sont peintes sur son front, inscrites dans le pli de sa lèvre. Donc, ils arrivent, légers ou lourds, mais presque tous en retard, pour marquer les distances. Si l'auteur connaît personnellement quelques-uns de ces superbes, ceux-ci, soudain, semblent le moins connaître. On ne sait quoi de plus modéré dans la poignée de main impose une limite nouvelle aux familiarités. Il n'y a plus à cette heure, monsieur, qu'un prévenu devant des magistrats. Parfois, quelques paroles d'encouragement, tombant d'une bouche d'ombre, font encore mieux sentir à l'homme de lettres porteur d'un manuscrit sa condition de fourmi aux pieds des Sphinx. Seul, le brave Emile, l'huissier-audiencier, sourit franchement au malheureux, prêt à lui offrir un cordial. Enfin, l'on prend place autour d'un tapis vert, dans un grand silence. L'atmosphère, durant la lecture, demeure monstrueusement immobile, ou plutôt, telle est l'immobilité du lieu, que toute atmosphère en a disparu, comme d'une cloche pneumatique après les coups de pompe. Vivent-ils, là-dedans? On se le demande. Certains ont clos leurs paupières. D'autres, l'œil dilaté, ont un regard si étrangement fixe qu'ils semblent n'avoir jamais eu de paupières. Et cela dure... Entre les actes, pas un mot, pas un battement de cils, qui puisse laisser soupçonner à l'auteur le verdict qui l'attend.

J'arrête la description. Chacun sait que ce tribunal est une frime indécente...

Tout est à réformer dans la maison de Molière qui a démérité de cette enseigne. Il ne manquerait plus que d'en voir confier la direction à un comédien! M. Porché ne s'y opposerait point, au lieu que la Société des Auteurs dramatiques, entraînée par M. Henry Bernstein, refuserait son agrément à une telle nomination.

§

La « Société Barbey d'Aurevilly », groupement des admirateurs du « Connétable », publie (mai) le n° 1 de son bulletin qui a pour titre: **Les Cahiers aurevilliens,** à l'adresse de M. Henri Jouvin, 72, avenue de Versailles, Paris (16e).

Si les « trois pages inédites » du grand Normand offrent peu d'intérêt, on accompagne avec plaisir M. Jules Bertaut dans sa visite au musée de Valognes. M. Jean de Beaulieu écrit sur Barbey « épistolier et critique », avec une excessive générosité qui voit dans l'auteur du *Chevalier Destouches* le maître d'un style « probablement le plus beau de toute notre littérature ». On cite trop souvent une injurieuse opinion de Barbey sur Victor Hugo, pour qu'on ne sache gré à M. de Beaulieu d'en noter ces deux phrases inspirées par les *Chansons des Rues et des Bois:* « C'est un ravissement perpétuel... Le talent touche ici au miracle. »

Ce cahier donne une précieuse bibliographie du romancier de *L'Ensorcelée* et un récit de la fondation de la société.

M. Jacques Debout (chanoine Roblot) indique « Quelques sources de l'inspiration aurevillienne ».

Telle est celle du *Prêtre marié:*

J'avais entendu ma grand'mère et d'autres vieilles raconter de terrifiantes histoires, notamment celle d'un certain M. Lebon qui, quoique prêtre, s'était marié à Paris pendant la Révolution. Sa femme, qui était pieuse, ignorait son identité sacerdotale. Elle l'apprit par accident le dernier mois de sa grossesse et mourut d'horreur en mettant au monde *un enfant sans os.*

Ainsi du moins s'exprimait dans son saisissement la tradition populaire. A la vérité, le fils de Lebon était né paralysé jusqu'à la ceinture; il vécut jusqu'à 18 ans, très intelligent et très pieux. Son nom était Raphaël.

Le père accomplit dans l'église même de Saint-Sauveur les rites de la pénitence publique. Pendant deux mois on a pu le voir tous les dimanches à la grand'messe, sous le portail, debout pendant tout l'office, pieds-nus avec une corde en guise de ceinture. Le jour de Noël il fut réintégré dans le chœur et admis à la communion. S'étant enrichi dans la chimie et la pharmacie, il se montra généreux envers ses concitoyens et fonda de ses deniers l'école primaire de garçons.

M. Debout parle du modèle de l'« invraisemblable » Malgaigne. Une mendiante qu'il a connue, « qu'on nommait la Maudévote, brouillée avec Dieu et avec les hommes », a pu prêter beaucoup d'elle pour la création de Julie la Gamase. Les chemins de fer, dit-il, ont raréfié les types de haut relief chers à un Barbey. Et il ajoute :

Il en était autrement, du temps où le vieux sacristain de Saint-Sauveur se relevait toutes les nuits pour regarder un prêtre mort revenant dire les messes qu'il n'avait pas acquittées de son vivant; ne pouvant prononcer les paroles de la consécration et recommençant jusqu'à l'aube cette impossible célébration. Le sacristain en mourut de frayeur. J'ai su son nom et celui du prêtre par des aïeules qui n'ont jamais lu *L'Ensorcelée*, ni jamais su ce que faisait exactement ce « *pretampier* » *de d'Aurevilly*.

§

Le 25e anniversaire de la mort de Charles-Louis Philippe est l'occasion d'une renaissance des **Cahiers du Centre,** sous la forme d'un opuscule préfacé par M. Emile Guillaumin et qui rassemble les « souvenirs et impressions » de M. Georges Bodard sur son ami et concitoyen de Cérilly, l'auteur de *La Mère et l'Enfant.*

M. Bodard nous dépeint avec émotion Philippe en vacances à Cérilly. Il partait en promenade avec sa nièce, une fillette:

Ils allaient à l'aventure dans la campagne, dans la forêt toute proche, aux abords de Thiolais et, le long du chemin, il lui expliquait avec douceur et clarté toutes les choses qu'ils rencontraient. Nièce et oncle étaient heureux de ces petites randonnées. Ils allaient souvent aussi dans la sapinière de « la Farnaud ». C'est une colline sur la route de la fontaine de Saint-Pardoux, à quelque cinq cents mètres de la ville. De là, on découvre un bel horizon à travers les grands arbres du parc du château de la Pierre. On aperçoit le haut clocher de la vieille église, le clocheton de la mairie et de ci, de là, émergeant des massifs de verdure, les toits de quelques maisons des faubourgs.

Ce petit coin silencieux et ombragé, parfumé de résine, est propice à un calme repos et à la rêverie. Il aimait à s'y retirer et songer. Dans une lettre à un de ses amis, il écrit: « Je vais travailler tous les matins dans un petit bois de sapins, où il y a des tourterelles et beaucoup de fraîcheur. C'est mon cabinet de

travail, il y fait un silence complet... » Il y allait souvent avec sa boîte de peinture à l'huile, que Francis Jourdain, son grand ami, lui avait donnée — paraît-il — et quelques châssis. Il s'installait sur le gazon, examinait avec soin le paysage pour pénétrer son secret et réussir sa vraie couleur artistique. Alors il peignait lentement, selon sa conception féconde et imagée comme son style. Il mettait beaucoup de violet — beaucoup trop selon moi, — comme je le lui disais. Mais il faisait cela sans ostentation, comme un délassement qui lui était agréable, tout en lui permettant d'user de ses facultés d'observateur. Il trouvait ce délassement si utile et si salutaire qu'il m'engageait souvent à en faire autant. Je ne sais pas ce que ces petits croquis sont devenus.

§

Atalante (15 mai) insère « trois poèmes en prose » de M. Luc Decaunes qui annoncent un écrivain de talent. On s'en convaincra en lisant:

JOYEUSE

C'est un cabaret du meilleur luxe, niché tout au fond de la nuit. La dame en robe verte qui dîne avec ce joyeux convive, regardez-la donc, qu'y a-t-il ? Au milieu de la fête, elle conserve une certaine indécision. Elle paraît gênée dans ses regards, dans ses sourires, dans ses grâces; comme s'il y avait à tout son corps d'invisibles liens qui l'attachaient encore à un objet perdu derrière et la retenaient de se donner totalement à son plaisir. Le cabaret pourtant tout entier applaudit avec ses plateaux, ses garçons, ses cristaux, ses lumières, à la danseuse qui joue de sa peau nue et de couteaux perçants. Et celle-là se contraint et s'obstine dans un vieux remords. Ah! dites-moi, qu'est-ce donc qui l'entrave et menace son sourire? Qu'est-ce donc qui se glisse dans sa main comme une fausse carte quand la main du convive la presse? Quel est cet ennemi de son désir qui la quitte mais retarde l'instant des adieux? — En vérité, je vais vous le dire, ce n'est rien, moins que rien, à peine une ombre, un souffle, quelque poussière à ras de terre, une mouche d'indifférence: autant vaudrait n'en point parler — c'est le petit cadavre de son mari qu'on a enterré hier.

MÉMENTO. — *Les Cahiers d'Art et d'Amitié* (mai): numéro consacré à l'autonomisme breton.

Le Mois (juin à juillet): Opinions d'étrangers sur Victor Hugo;

MM. Baring, Heinrich Mann, Miguel de Unamuno, Adriano Tilgher et Alexis Tolstoï.

Revue bleue (1er juin) : suite des « Lettres à une païenne », de Lafcadio Hearn.

L'Alsace française (30 mai) : « Idées nouvelles pour le tourisme ».

Le Divan (mai-juin) : M. Pierre Lièvre : « 19 boulevard des Capucines ». — De beaux poèmes de Mme M. L. Boudat et de M. Tristan Lamoureux. — De M. Maurice Parturier : « La fin du *Rouge* et le problème de Mary ». — La chronique stendhalienne, chère aux « *happy few* ».

La Revue hebdomadaire (1er juin) : De Mrs Daisy Fellowes : « Le jubilé des souverains anglais ». — De M. Camille Cé : « Huit jours chez M. Estaunié ».

La nouvelle revue française (1er juin) : Carnets de Samuel Butler. — « Poèmes » de M. Louis Brauquier. — Suite des « Pages de journal » de M. André Gide. — Première partie de « Il faut que vous naissiez de nouveau », par M. Pierre Hamp. — Deux lettres inédites de Mérimée où il explique sa documentation pour écrire *La Guzla*.

La Revue de France (1er juin) : Lettres inédites de Rimbaud, période d'Ethiopie.

La Revue des Deux Mondes (1er juin) : « Victor Hugo poète lyrique », par M. Y.-G. Le Dantec. — « Le théâtre irlandais », par M. L. Paul-Dubois.

Les Amitiés (mai) : « Inscriptions », de très beaux poèmes de M. Gaston Le Révérend.

Franche-Comté, Monts Jura (mai) : numéro d'hommage à Victor Hugo.

Le Génie français (juin) : Poèmes de M. Emile Vitta.

L'Archer (avril) : M. Touny-Léris : « Histoire de Pompon ». — « Poème » de Mme Doette Angliviel. — « La plante qui fait les yeux émerveillés » (la peyotl du Mexique), par Campagnou. — Suite de « Avec la 67e division » où, cette fois, M. le docteur Paul Voivenel publie ses notes d'avril 1917 concernant une attaque par les gaz, les victimes, les soins, l'atrocité des souffrances, la thérapeutique efficace.

L'Homme nouveau (juin) : M. Jacques Dupiol : « Contrôle des banques et du crédit en Allemagne ».

Mediterranea (avril) : numéro consacré à M. Francis Carco, poète et romancier.

La nouvelle revue critique (juin) : « Les origines des juifs », par M. J. Béchot. — M. P. Bathille : « Le cinquantenaire de la mort

de V. Hugo ». — « Stéphane Mallarmé », par M. Louis Le Sidaner, d'après le livre de M. Camille Mauclair. — Articles de MM. G. Jamati et A. Lebois. — « Hymne bref », poème de M. Ph. Gariel.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Hommages à Gabriel Fauré. — Triton : Œuvres nouvelles de MM. Florent Schmitt, Jean Françaix, Malipiero, Alderighi, Larmanjat, Thiriet. — Opéra-Comique : *A quoi rêvent les jeunes filles*, livret de Franc-Nohain, d'après Alfred de Musset, musique de M. Hector Fraggi.

La « saison de Paris », que l'on a tant de raisons, cette année, de souhaiter brillante et réussie, a débuté par un **hommage à Gabriel Fauré.** La Société des Amis de Fauré, présidée par Mme Henry de Jouvenel, nous a fait entendre, à l'Opéra, un programme splendide. Manifestation fort opportune, et que les circonstances, au lendemain de la mort de Paul Dukas, rendent encore plus touchante. Ce *Requiem*, dont les accents berceurs semblent promettre l'immortalité, n'associait-il pas dans notre pensée le disparu d'hier au maître mort il y a dix ans? Ils étaient amis. Ils avaient bien des raisons de s'aimer et de se comprendre, ces deux musiciens de génie, dont l'un a écrit *Pénélope* et l'autre *Ariane*, pareillement grandes et pareillement nobles, et qui, toutes deux, auprès de leur sœur aînée *Mélisande*, apparaissent comme les muses de l'art lyrique français contemporain. L'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire, dirigé par M. Philippe Gaubert, assurait — et avec quelle perfection! — la partie symphonique du programme: ce furent des fragments de la musique de scène de *Shylock*, partition dont la pureté de style (elle date de 1889) fait pressentir les chefs-d'œuvre qui suivront. Quel éclatant démenti à ceux qui ne voulaient voir dans Fauré, en dépit de la *Ballade*, en dépit du premier *Quatuor*, déjà publiés alors, qu'un agréable compositeur de mélodies, — et pour un peu, ils eussent dit de romances, ceux-là qui ne voulaient point comprendre. Bien entendu, la *Ballade* figurait au programme et Mme Marguerite Long, prestigieuse dépositaire de la pure tradition, en donna une exécution pianistique d'une intense poésie. C'est merveille de voir comme l'instrument principal crée l'atmosphère, en s'appuyant, pour ainsi dire, sur une orchestration

dont la délicate sonorité lui fournit un soutien. Il est certain que Fauré ne plaçait point l'instrumentation au premier rang de ses soucis, et nous savons qu'à l'exemple des maîtres d'autrefois, il s'est parfois déchargé sur ses amis et ses élèves du soin d'orchestrer. Mais ici, comme il sait allier, selon le mot si juste de M. Charles Koechlin, la fantaisie à la raison, comme il les fait cheminer de conserve dans « cette forêt idéale dont les mille bruissements de fées et de sylphes accompagnent l'essor d'un thème initial, qui s'élève limpide, charmant et grave, comme le chant d'amour d'un Vigny adolescent! » Le succès de Mme M. Long fut si vif qu'il lui fallut jouer en bis le deuxième *Impromptu*.

Même poésie, mais plus tendre, plus galante, dans le *Madrigal* qui unit et opposa tour à tour et de manière exquise les voix de Mmes Ninon Vallin et Germaine Cernay, de MM. J. de Trévi et Panzera. Quant au *Requiem*, qui est vraiment l'un des sommets de la musique française, l'interprétation, confiée à Mme Ninon Vallin, à M. Charles Panzéra, à l'Orchestre de la Société des Concerts — dirigé avec sa perfection coutumière par M. Philippe Gaubert — et à M. Lauth, organiste, en fut d'une grandeur somptueuse et qui dut tout son éclat à la simplicité émouvante de ces artistes, respectueux jusque dans les moindres nuances, jusqu'au don total de leur propre personnalité, de la pensée du maître. Et puis ce fut le second acte de *Pénélope*. Le second acte, c'est-à-dire ce poème d'amour parfait, ce chant d'espérance et de désir, tout nuancé de pudeur et d'ardeur, cette musique large comme un paysage attique, et transparente comme un jour de printemps méditerranéen, cette « lumière sonore » si pure, si douce, qui évoque Homère et Théocrite, et qui ne peut être que de Fauré... Isolé, séparé du premier acte, qui est sa préparation, et du troisième, si puissant, si fort — car le « doux Fauré » savait être aussi le vigoureux Fauré — présenté seul, ce second acte peut sans doute se suffire. Mais comme il laisse le regret de n'être point accompagné des deux autres! En l'écoutant, je songeais à ce soir de 1913 où, pour la première fois, nous fut donnée *Pénélope*. En entendant Mme Germaine Lubin, hier Ariane, aujourd'hui Pénélope, et aujourd'hui comme hier noble et belle, et cantatrice admi-

rable, et qu'entouraient si bien MM. de Trévi, un Ulysse chaleureux, Singher, un Eumée poétique, Chastenet, Mlle Cernay, parfaits eux aussi en leurs rôles épisodiques, nous nous demandions pourquoi une œuvre comme celle-ci ne reste point au programme tout entière, pourquoi, et seulement pour en entendre des fragments, il faut une occasion extraordinaire, un gala comme celui-ci... Nous sommes bien ingrats envers les meilleurs de nos maîtres, envers ceux qui ont fait à la postérité des présents comme *Pénélope*, et qui ont enrichi notre patrimoine intellectuel en lui apportant d'inappréciables trésors. On nous dit que Fauré est un génie exclusivement français et que sa musique n'a pu recueillir dans certains pays étrangers une audience aussi large que celle d'autres de nos maîtres. C'est possible aujourd'hui encore; mais cela cessera demain, et c'est à nous de donner l'exemple, c'est à nous de montrer le chemin à tous ceux qui s'initieront à leur tour et qui comprendront la très haute valeur de cet art si fin, si délicat, si profond cependant, et qui n'a d'équivalent dans toute l'histoire de la musique que l'art de Mozart.

Et c'est pourquoi nous devons savoir très grand gré à la Société des Amis de Fauré, dont l'initiative prend vraiment la valeur d'un symbole.

§

Nous devons aussi de la reconnaissance à un jeune groupement — le quatuor Ortambert, qui, avec le concours de Mme Hélène Pignari, a voulu lui aussi rendre hommage à Gabriel Fauré en inscrivant au programme de sa séance inaugurale le deuxième *Quintette avec piano* du maître. Séance qui a, du premier coup, classé ce quatuor parmi les meilleurs. Ce n'est point une surprise: ces artistes, avant de paraître seuls pendant toute une soirée, avaient déjà donné leur concours ici et là, et lorsqu'ils jouèrent récemment au Triton, j'eus l'occasion de dire leur mérite. Mais cette fois, il faut, en toute justice, enchérir encore sur les éloges. Aussi bien dans le *Neuvième Quatuor* de Beethoven que dans le *Quatuor* de Debussy, ils ont fait preuve d'une maîtrise égale à leur cohésion, d'une science aussi grande que leur sensibilité. Et puis, dans l'exécution du *Quintette*, la présence de

Mme Pignari au piano semblait apporter, par la qualité et la poésie de son jeu, je ne sais quelle grâce vraiment fauréenne. Le public a salué Mme Hélène Pignari-Salles, MM. E. Ortambert, A. Le Guillard, L. Temerson, R. Salles, de longs applaudissements. Je ne crois pas avoir, pour ma part, entendu jamais exécution plus transparente, plus poétique de ce second *Quintette pour piano et cordes*. Ecrit à la fin de sa vie, Fauré y a mis cependant une jeunesse incroyable, et qui anime et qui éclaire de feux passionnés la sérénité d'un andante sublime. Nous sommes là en présence d'une des grandes œuvres classiques.

§

Il y a des semaines qu'il faudrait marquer d'une pierre blanche: nous avons eu, au **Triton**, la joie d'assister à l'éclosion de quelques œuvres nouvelles excellentes, et dont l'une, due à M. Florent Schmitt, est une petite merveille pour flûte, alto, violoncelle et harpe, intitulée *Suite en rocaille*. Musique nullement rocailleuse, mais hommage ou plutôt allusion à l'art qui fut en vogue sous Louis XV, et que l'auteur nous dit avoir conçue en songeant à Marie-Antoinette. Il y a quatre parties: à un mouvement « sans hâte », succède un mouvement « plus animé »; puis un troisième mouvement « sans lenteur » et qui, sur un rythme modéré de menuet, est suivi, pour la conclusion, d'un mouvement vif, dans le style de Haydn, une sorte de rondo à refrains, d'une grâce et d'un esprit délicieux.

M. Jean Françaix est un des jeunes compositeurs les mieux doués. Cependant son apport à la dernière séance du Triton, un *Quintette* pour flûte, violon, alto, violoncelle et harpe n'a point fait une impression aussi bonne que ses précédents ouvrages, notamment la vigoureuse et juvénile *Symphonie* donnée à l'Orchestre de Paris en novembre 1932. Un autre *Quintette* figurait au programme; il a pour auteur M. Francesco Malipiero, et fut donné en première audition aux concerts de Mrs Elizabeth Coolidge, à qui cette « Sonata a cinque » est dédiée. On a fort admiré la qualité de cette pièce et son originalité. Le dernier mouvement, *marziale*, va, croit-on, se terminer sur une brillante cadence jouée par le violon,

l'alto et le violoncelle, mais cette cadence s'interrompt brusquement, et ce sont la flûte et la harpe, unies dans une coda pleine de charme, qui concluent poétiquement l'ouvrage.

Un agréable *Concertino* pour violon et piano, de M. Alderighi, et d'exquises mélodies de M. Jacques Larmanjat sur des poèmes de M. Francis Carco, et de M. M. Thiriet sur des poèmes de Rutebeuf, complétaient un programme d'un intérêt soutenu, et qui fut interprété excellemment par Mlle Jeanine Andrade, violoniste, Mlle Ina Marika, pianiste, M. Pierre Bernac, chanteur, et le Quintette Instrumental de Paris.

§

Sur un charmant livret tiré de Musset par le regretté Franc-Nohain, M. **Hector Fraggi** a écrit un opéra-comique qui vient d'être représenté à la salle Favart. Je vous dirai *A quoi rêvent les jeunes filles* — et comment M. Hector Fraggi traduit ces rêves — dans ma prochaine chronique, car je ne veux ni écourter ce compte rendu, ni allonger cet article plus qu'il n'est raisonnable.

RENÉ DUMESNIL.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'Exposition de l'art italien au Petit-Palais.

La grandiose manifestation d'art, sceau de l'amitié franco-italienne, qui réunit en ce moment dans les salles du Petit-Palais et du Jeu-de-Paume, en un ensemble que Paris n'avait pas encore vu et sans doute ne reverra plus, les plus précieux trésors de l'art italien, est une des plus belles fêtes de l'esprit et des yeux qui nous aient jamais été offertes. Comment, même en se bornant, comme c'est notre rôle, aux œuvres de l'art ancien rassemblées au **Petit-Palais** (le Jeu-de-Paume étant occupé par les œuvres du XIXe et du XXe siècle), arriver à donner, dans les quelques pages qui nous sont accordées, un aperçu, même sommaire, de ce prodigieux ensemble qui ne groupe pas moins de 497 peintures, 248 dessins, 230 estampes, près de 400 sculptures, petits bronzes, plaquettes et médailles, plus de 400 objets d'art de toute espèce, en tout plus de 2.200 œuvres venues non seulement des principaux musées et collections d'Italie, mais encore du Louvre (dont

la contribution est particulièrement éclatante) et de plusieurs de nos musées de province, de Belgique, de Hollande, de Vienne, de Budapest, de Dresde, de Hanovre, de Gotha, de Barcelone, d'Angleterre (sauf malheureusement la National Gallery de Londres, dont on regrette l'abstention, de même que celle du Prado de Madrid), de Suède, de Turquie, de Russie, des Etats-Unis et de nombreuses collections particulières?... Mais commençons, sans plus tarder, par remercier ceux qui ont projeté, voulu, préparé et organisé un tel spectacle: en premier lieu le conservateur du Petit-Palais, M. Raymond Escholier, et le chef du gouvernement italien, M. Mussolini, qui a servi ses desseins avec une générosité sans bornes, puis les organisateurs et metteurs en scène: l'érudit historien d'art Ugo Ojetti; les conservateurs adjoints du Petit-Palais; les conservateurs des divers départements du Louvre et de la Bibliothèque Nationale, du Musée des Arts Décoratifs, etc., enfin les rédacteurs des diverses sections du catalogue, dont les savantes notices, avec leurs renseignements historiques et bibliographiques font de celui-ci le plus précieux des instruments de travail et des guides (1). Et maintenant, ce devoir de reconnaissance accompli, commençons notre promenade, où il faut, hélas! nous astreindre à ne nous arrêter que devant les œuvres essentielles.

Voyons d'abord la peinture et, pour en rendre l'étude plus fructueuse, suivons l'ordre chronologique. Les œuvres les plus anciennes se trouvent dans la partie arrière du palais, dans les salles numérotées 11, 12 et 13. Là sont réunies les premières productions de l'art religieux d'au delà des Alpes, — du moins celles qui, conservées dans les collections

(1) Le visiteur ne devra pas manquer d'y lire tout d'abord la belle préface historique qu'a écrite M. Paul Jamot, et, pour compléter cette première vue d'ensemble, nous nous permettrons de lui recommander en outre, tout particulièrement, les trois excellents ouvrages que sont *La Peinture italienne*, par M. René Schneider et *La Sculpture italienne*, par M. Charles Marcel-Reymond (dans la « Bibliothèque d'histoire de l'art » publiée chez Van Oest) et *Les Primitifs italiens*, par M. L. Hautecœur (Laurens, éditeur), en vente à l'exposition, puis le très bel album, intitulé *L'Art italien*, où l'éditeur Floury a réuni, avec un texte de M. Escholier, les plus remarquables chefs-d'œuvre de l'exposition, reproduits en 176 planches dont 8 en couleurs, et *Les plus beaux visages d'Italie à l'exposition du Petit-Palais* (publié par la revue *Art et Médecine*), autre choix de chefs-d'œuvre reproduits en belles héliogravures et commentés éloquemment par MM. Abel Bonnard, Raymond Escholier, Elie Faure, J.-L. Vaudoyer, Louis Gillet, A. Thérive, etc.

publiques ou privées, étaient transportables et suppléent à l'absence forcée des peintures restées là-bas attachées aux murs des églises et des édifices et dont le souvenir devra, pour chaque période, rester présent à la pensée pour compléter les enseignements de cette exposition: fresques de Pietro Cavallini à Rome, d'Orcagna au Campo Santo de Pise et à Santa Maria Novella de Florence, de Giotto à Assise et à Padoue, de Fra Angelico au couvent florentin de Saint-Marc, des Lorenzetti à Sienne, de Michel-Ange, de Raphaël, de Pinturicchio et autres au Vatican, du Corrège à Parme, de Véronèse au palais des Doges, de Tiepolo à Venise et à Vicence, etc., etc. — Nous voici, au XIIIe siècle, en présence des premiers balbutiements de la peinture italienne: icones à fond d'or encore imprégnées d'influences byzantines, alternant avec des crucifix peints dont les plus remarquables sont ceux de Berlinghieri (n° 21), daté de 1235, et de Giunta Pisano (n° 205). Les deux grands noms qui dominent ces débuts sont le Florentin Cimabué et le Siennois Duccio. Du premier on admire la majestueuse *Vierge aux anges* du Louvre, encore toute byzantine; du second, le chef-d'œuvre « *La Maesta* » (*Vierge de majesté*) est resté au Musée du Dôme de Sienne, mais on nous a apporté, à défaut, trois des panneaux qui ornaient le revers de cette œuvre capitale de la peinture italienne (nos 148 à 150); ils nous permettent d'apprécier la tendresse d'inspiration de ce maître délicieux. On trouve dans la salle 12 la suite de cette école siennoise, qui visa plus à l'émotion religieuse qu'à la recherche des progrès techniques: notamment Simone Martini (*Madone* d'Orvieto, *Portement de croix* du Louvre, *Annonciation* et deux autres panneaux du Musée d'Anvers), Guido de Sienne (n° 222), plus loin les deux frères Lorenzetti: Ambrogio (nos 251 et 495) et Pietro (n° 254). L'école siennoise est, en outre, représentée dans cette salle par quelques œuvres de ses sculpteurs au XVe siècle : un *Ange* et une *Vierge d'Annonciation* attribués à Jacopo della Quercia, que nous retrouverons au rez-de-chaussée, et deux expressives statues de *Saint Christophe* et de *Saint Bernardin* par Vecchietta; et l'on y trouve également, ainsi que dans la salle suivante, des sculptures de l'école pisane du XIVe siècle : *Vierges* et *Anges* de Nino

Pisano appartenant au Louvre, au Musée de Cluny et au Musée de Lyon. — Avec la puissante personnalité de Giotto vont s'ouvrir pour la peinture des voies nouvelles et « va se décider la primauté de la Toscane et se dérouler la suite des progrès techniques que poursuivra l'insatiable esprit de recherche des Florentins » (R. Schneider). Le *Saint François d'Assise* du Louvre, où éclate cette nouveauté: le sentiment de la nature, le représente ici avec un grand et beau crucifix peint (n° 195) provenant de la chapelle de l'Arena de Padoue. Ses disciples et successeurs, notamment Taddeo Gaddi (n°s 171 à 178) et Gentile da Fabriano (n°s 179, 180), sans l'égaler, développent son héritage. Le plus grand d'entre eux est (salle 13) le doux moine de Fiesole, si bien surnommé l'Angelico; le *Couronnement de la Vierge* du Louvre, où s'expriment le mieux la pureté et la tendresse de cette âme mystique, est accompagné ici de l'émouvante *Déposition de croix* de Florence, du grand polyptyque de Pérouse et du *Martyre de saint Cosme et de saint Damien* du Louvre qui montre ce peintre de la spiritualité capable de traduire dans leur vérité les spectacles de la vie réelle. — Des manuscrits enluminés et, parmi quelques petites peintures, deux miniatures exquises d'un maître de l'Italie centrale vers 1390 (n°s 2321 et 2322), complètent dans des vitrines cet apport du *trecento* et du *quattrocento*.

Il faut maintenant, pour suivre l'ordre chronologique, revenir sur la gauche chercher la première des salles qui s'ouvrent sur la galerie de sculpture. Portant le numéro 4, elle groupe plusieurs robustes maîtres: Masaccio, génie disparu à vingt-sept ans, qui, dans ses fresques du Carmine à Florence, s'affirma le précurseur des grands classiques et dont on voit ici notamment *Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant*, du Musée des Offices; Andrea del Castagno avec son viril *Portrait du condottiere « Pippo Spano »* ; Paolo Uccello, théoricien de la perspective et peintre de sombres et fougueuses batailles hérissées de piques, puis des visions plus douces: la grande *Vierge entre des saints* (Louvre et Florence; n°s 237-238) de Fra Filippo Lippi, dont on verra dans la salle suivante une autre *Vierge* (n° 236) où la tradition veut reconnaître dans les traits de la Madone ceux de la religieuse que le peintre

enleva de son couvent; la *Vierge* de Baldovinetti du Louvre; la charmante *Annonciation* de Masolino, la *Vierge* et le *Mariage mystique de sainte Catherine* de Benozzo Gozzoli, dont la place eût dû être près de son maître Fra Angelico.

La salle 5 est principalement le domaine de Botticelli: autour de sa délicieuse *Naissance de Vénus,* si séduisante en dépit de quelque préciosité, sont groupés deux de ses plus charmantes *Madones* : celle du Louvre et la *Vierge à la grenade* de Florence, deux portraits virils, dont l'*Homme à la médaille,* et le curieux tableau de « *La Délaissée* » (n° 264). On voit là également, de Filippino Lippi, un incisif portrait de vieillard peint à fresque, dit « *Le Portier des Chartreux* ». De l'autre côté de la salle, la *Vénus* de Lorenzo di Credi s'oppose à celle de Botticelli comme la simple vérité à la poésie. Elle voisine avec deux œuvres des réalistes vigoureux que furent Antonio et Piero Pollaiuolo : *L'Assomption de sainte Marie l'Egyptienne* et *Tobie et l'Ange* dans un paysage qui montre les conquêtes accomplies depuis Giotto par l'école florentine. A côté, le *Baptême du Christ* de Verrocchio auquel le jeune Léonard collabora pour la figure d'un des deux anges. Autre maître robuste, isolé comme Masaccio: Piero della Francesca (n°s 367 et 368), dont nous verrons plus loin une œuvre encore plus marquante. Enfin, Domenico Ghirlandajo, avec une *Adoration des Mages,* l'étonnant *Portrait d'un vieillard avec son petit-fils* du Louvre et un autre similaire, et Signorelli, avec une *Crucifixion* d'une austère grandeur et un émouvant *Christ à la colonne.*

Nous retrouvons Filippino Lippi dans la salle suivante avec une œuvre importante: la belle *Apparition de la Vierge à saint Bernard.* A côté, deux charmantes compositions de Fiorenzo di Lorenzo représentant des miracles de saint Bernardin nous introduisent dans l'école ombrienne dont le maître principal fut le Pérugin. Celui-ci est là avec son grand et beau retable de *L'Ascension,* malheureusement partagé entre Lyon, Paris (église Saint-Gervais) et Rouen, et reconstitué ici, puis avec plusieurs autres peintures, dont le précieux petit panneau *Apollon et Marsyas,* jadis attribué à son élève Raphaël, dont on voit le *Saint Georges* et le petit *Saint Michel* du Louvre. Un autre peintre de cette époque,

Pinturicchio, figure aussi là (nos 372 à 374), ainsi que le Sodoma (*Judith*) et les Florentins Piero di Cosimo (nos 364 à 366), et Fra Bartolommeo (« *Madone Carondelet* » de Besançon et le *Christ apparaissant à la Madeleine* du Louvre).

La salle 7 offre surtout d'excellents portraits et une grande *Déposition de croix* de Bronzino, une autre par Pontormo, aux étranges colorations, une autre encore par le Rosso, qui vint s'établir en France, une *Sainte Catherine de Sienne recevant les stigmates* par Beccafumi, et, du savant Andrea del Sarto, la belle *Charité* du Louvre.

L'école de Ferrare apparaît dans la salle suivante avec un magnifique *Saint Georges* et des figures de saints d'une farouche grandeur de Cosimo Tura, une *Vierge* et des saints de Francesco Cossa; l'école de Bologne, avec un *Saint Georges* et un *Saint Etienne* du tendre Francia; celle de Sienne avec celle de Milan, avec de charmantes petites scènes religieuses de Bergognone, le beau *Mariage mystique de sainte Catherine* de Luini et des œuvres de Gaudenzio Ferrari, Boltraffio, Solario, A. de Predis.

La salle d'angle qui suit offre notamment un très beau *Portrait d'homme de* Bartolommeo Veneto, une *Vierge* et un *Portrait de femme* du Parmesan, une *Vierge entre deux saints* de B. Montagna, une autre de Palma le Vieux et deux œuvres d'un grand intérêt parce qu'elles évoquent les préoccupations humanistes de la Renaissance: l'*Allégorie en l'honneur d'Isabelle d'Este* par Lorenzo Costa et le *Parnasse* de Mantegna qui, avec d'autres compositions, aujourdhui au Louvre comme celles-ci décoraient le cabinet de travail de la savante duchesse de Mantoue. La salle suivante nous introduit plus amplement dans le séduisant domaine de la riche école vénitienne. Nous y trouvons ses premiers peintres: le brillant Crivelli, Jacopo et Giovanni Bellini, Carpaccio avec son tableau, pris sur la vie, des *Deux courtisanes*, Lotto (*Saint Jérôme dans le désert* du Louvre et *Vie de sainte Lucie*), Pisanello avec son exquis *Portrait d'une princesse de la famille d'Este*, Antonello de Messine qui, avec le *Condottiere* du Louvre et d'autres morceaux non moins robustes, donna à l'école vénitienne des leçons de virilité et de solide technique, enfin Mantegna, déjà rencontré, dont l'intellectualisme et la puis-

sante personnalité dominent toute l'Italie du Nord et dont on nous montre, avec le fier petit *Saint Georges*, la *Crucifixion* du Louvre accompagnée de ses deux panneaux latéraux venus de Tours, puis, dans la salle suivante, le *Christ mort* au magistral raccourci du Musée Brera et le *Saint Sébastien* du Louvre.

Nous voici au cœur de l'exposition dans la grande salle d'honneur qui groupe les plus beaux chefs-d'œuvre de la peinture italienne du XVIe siècle. Avec les Mantegna, que nous venons de citer, voici la sublime et émouvante *Pietà* de Giovanni Bellini, la *Salutation angélique*, la *Vierge aux rochers*, la *Sainte Anne avec la Vierge et l'Enfant Jésus* et d'autres toiles de Léonard (et dans une vitrine des carnets de notes scientifiques qui rappellent l'universalité de ce prodigieux génie), la *Sainte Famille* de Michel-Ange entre les deux colossales statues d'*Esclaves* du Louvre; puis le délicat et charmant profil de *Jeune femme* du Musée Poldi-Pezzoli de Milan attribué à Antonio Pollaiuolo; de Raphaël, le *Mariage de la Vierge* de Brera, le *Balthazar Castiglione* du Louvre, la « *Donna Velata* », la « *Muta* », la *Vierge à la chaise*, etc.; puis le magnifique *Portrait de femme* de Sébastien del Piombo des Offices; à côté, sur une épine, pour permettre d'admirer les petites scènes du revers, le magistral portrait double du duc d'Urbin Frédéric de Montefeltro et de sa femme, par Piero della Francesca; vis-à-vis, les chefs-d'œuvre du voluptueux maître de Parme, le Corrège : l'*Antiope* et le *Mariage mystique de sainte Catherine* du Louvre, plus loin le *Ganymède* de Vienne et une *Madone* venue de Budapest; puis les grands Vénitiens: Giorgione, dont on nous montre le *Concert champêtre* du Louvre, l'énigmatique petite toile *L'Orage* (2), la *Judith* de l'Ermitage et un *Portrait de jeune homme* de Budapest; Titien, maître suprême de l'école (auquel en ce moment une magnifique exposition est consacrée à Venise), avec la *Vénus* des Offices, la *Mise au tombeau* et la *Jeune femme à sa toilette* du Louvre et quelques portraits; Pâris Bordone, avec *Les Amants de Venise*; le Tintoret avec un autre chef-d'œuvre: *Suzanne et les vieillards* du Musée de Vienne. A ce lyrique passionné, aux com-

(2) Sur la signification de ce tableau, voir nos lignes dans le *Mercure* du 1er novembre 1933, pp. 719-720.

positions mouvementées et colorées, est consacrée la petite salle suivante, dont tout un côté est occupé par la grande esquisse du *Paradis* que possède le Louvre.

Après cette éclatante floraison du XVIe siècle, l'Italie va connaître, avec les écoles éclectiques de Rome et de Bologne, une période plus calme qui ne compta pas de grands génies, mais où les talents furent nombreux et dont l'action didactique fut considérable. Les principaux maîtres, qu'on trouvera surtout dans les salles 18 et 20, en sont tout d'abord les Carrache: Louis, Augustin et Annibal, fondateurs, à Bologne, de la célèbre académie qui est à l'origine de l'art, tout de formules, qu'on a appelé l'« académisme » et dont la renommée fut universelle (toutefois, certains tableaux, comme le *Mangeur de fèves* et la *Pêche* d'Annibal Carrache, montrent une observation sincère de la réalité) puis le Dominiquin (*Chasse de Diane*), le Guerchin, le Guide (*Atalante et Hippomène* et *Portrait de sa mère*), Maratta, Carlo Dolci, l'Albane, Luca Giordano. Cependant, l'art va tourner le dos aux théories et revenir à la réalité avec le Caravage, puissant coloriste dans le clair-obscur, qui apprend aux peintres d'alors la vertu expressive de l'ombre et des contrastes et dont, à l'étranger, Ribera et Rembrandt lui-même, par l'intermédiaire de Honthorst, procéderont. A défaut de sa pathétique *Mort de la Vierge* du Louvre, on voit ici son magistral *Portrait d'Alof de Wignacourt*. Allori (*Judith*), Strozzi (*Isaac bénissant Jacob*), le Baroche, Crespi, Preti, Feti, Sebastiano Ricci et autres, parmi lesquels le sombre peintre de la vie des moines, Magnasco, subissent son influence, ainsi que Salvator Rosa et l'école napolitaine.

Mais, auparavant, nous avons rencontré (salle 19) quelques représentants de l'école vénitienne du XVIe siècle : au premier rang, Paul Véronèse (avec *Le Mariage mystique de sainte Catherine, Le Christ et la Madeleine, Mars et Vénus*, Moretto de Brescia avec son beau *Saint Nicolas présentant deux enfants à la Vierge*, Jacopo da Bassano, Moroni. La période finale de cette brillante école revit dans les deux dernières salles, avec les productions de maîtres qui, note justement M. Jamot, montrent la même indépendance qu'au temps de l'âge d'or; « ni l'académisme ne refroidit leur verve, ni l'influence de Cara-

vage n'assombrit leur palette. En plein XVIIIe siècle, au milieu d'un déclin auquel, seule en Italie, elle échappe, elle produit des inventeurs dans la peinture de mœurs et dans le paysage » : Marco Ricci qui, avec Pannini à Rome (dont on nous montre seulement des représentations de cérémonies et de fêtes), invente le genre de la « peinture de ruines »; Canaletto avec ses amples et lumineuses vues du Grand Canal; l'exquis Guardi, son émule (nos 210 à 218); Longhi et ses amusantes scènes de la vie vénitienne et le curieux tableau du *Rhinocéros;* un autre petit maître, brillant, mais coloriste assez froid: Piazzetta; Rosalba Carriera avec ses délicats portraits au pastel; enfin, le magnifique décorateur J.-B. Tiepolo, représenté ici par dix œuvres typiques, et avec lequel s'achève en une féerique apothéose cette éblouissante vision de six siècles de la peinture italienne.

§

Il nous est impossible d'entrer dans le détail des dessins et des estampes, qu'on trouve au rez-de-chaussée, au bas de l'escalier aboutissant à la salle 10. Qu'il suffise de signaler particulièrement dans cette sélection, extrêmement remarquable, les feuilles de dessins de Carpaccio, Pisanello, Raphaël, Michel-Ange, Fra Bartolommeo, Léonard, Titien, Tintoret, Guardi, Tiepolo; et, parmi les gravures, les savoureuses xylographies du XVe siècle, les nielles de Finiguerra, les estampes de Marc-Antoine, les eaux-fortes de Piraneti, et les rares et précieuses gravures de Mantegna et de Pollaiuolo de la collection Dutuit.

§

La sculpture, répartie à droite et à gauche de la rotonde d'entrée, où l'on a dressé la colossale *Melpomène* romaine du Louvre accompagnée de deux statues de César et d'Auguste et, à gauche et à droite, en haut des marches, d'une réplique de la *Louve* du Capitole et d'un buste de Mussolini, offre une réunion non moins excellente, qui mériterait un plus long commentaire que celui auquel nous sommes astreint, d'œuvres caractéristiques permettant de suivre le développement de cet art depuis le XIIIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe. Le hall de gauche renferme les productions antérieures à Michel-Ange, celui de droite celles des XVIe, XVIIe et XVIIIe siè-

cles. Un buste monumental d'un ministre de l'empereur Frédéric II, vêtu à la romaine et lauré, provenant de l'Italie méridionale, continue encore, au milieu du XIIIe siècle, les traditions de la Rome impériale, et l'on sait que, dans le Nord également, les célèbres chaires de Nicolas de Pise montrent la persistance de l'influence antique. Mais celle-ci va céder le pas à celle, venue de France, du gothique, témoin les œuvres de Giovanni, fils de Nicolas (n° 1.010), de Nino Pisano (n° 1.011; les *Vierges* et *Anges d'Annonciation* nos 1.012 et 1.013, et les statues du Louvre, de Cluny et de Lyon rencontrées au début de notre promenade). Cette école pisane, empreinte de grandeur et d'austérité, eut une énorme influence et, par des artistes comme Andrea de Pise (malheureusement absent ici) et Arnolfo di Cambio (nos 1.007 à 1.009) prépara l'éclosion de l'école florentine, qui, elle, va être toute de simplicité, de vérité et de tendre sincérité. Celle-ci est représentée par nombre d'œuvres dont les plus marquantes sont les intéressants morceaux de concours de Brunelleschi et de Ghiberti (lequel obtint la commande) pour les bas-reliefs des portes du Baptistère de Florence; les statues, bustes et bas-reliefs, tous admirables (parmi lesquels le *Saint Jean-Baptiste*, le *Saint Louis de Toulouse* et le buste de jeune homme dit *Antonio dei Narni*) du maître qui domine toute l'école : Donatello; les charmants *Enfants chanteurs* de Luca della Robbia pour la Cantoria du Dôme de Florence, et un beau spécimen de ses *Madones* en terre cuite émaillée, qu'avoisine un buste d'enfant en même matière par son neveu Andrea; la délicieuse *Vierge* d'Agostino di Duccio du Louvre; les bas-reliefs ou bustes de Desiderio da Settignano, Rossellino, Mino de Fiesole, Matteo Civitali, Benedetto da Majano, Pietro da Milano; le célèbre buste de femme aux yeux baissés attribué par certains à Desiderio et donné par Courajod au Dalmate Laurana; le nerveux petit *David* et un buste de *Jeune femme tenant des fleurs* par Verrocchio; *Hercule étouffant Antée* et *David*, bronzes par Ant. Pollaiuolo. L'école siennoise est représentée, en plus des statues rencontrées salle 13, par la majestueuse *Madone* de Jacopo della Quercia du Louvre. — On trouvera à l'extrémité de la galerie la série des petits bronzes et des plaquettes, parmi lesquels on remarquera sur-

tout les œuvres de Riccio, de Sansovino, de Moderno, notre compatriote Jean Bologne (dont son projet pour le monument de Cosme Ier), Sperandio, puis la collection des médailles, dont les plus belles sont celles de Pisanello, de Matteo de Pasti, son élève, de Sperandio, Caradosso, Jean de Candida, Leone Leoni, Benvenuto Cellini, etc., une réunion de pierres gravées, et enfin la belle targe modelée par Pollaiuolo (au Louvre) et une magnifique épée d'honneur au fourreau ajouré, enrichi de médaillons émaillés.

Dans le hall de droite se poursuit, à partir du XVIe siècle, cette histoire de la plastique. On y trouve Michel-Ange avec la belle *Madone* du Bargello de Florence, près de laquelle se voit son buste en bronze par Daniel de Volterre; le tombeau du condottiere Guidarello Guidarelli par Tullio Lombardi, celui de Gaston de Foix par le Milanais A. Busti, dit le Bambaja; une *Tête d'homme* du réaliste Guido Mazzoni; un buste de Ferdinand d'Aragon attribué à Adriano Fiorentino, un autre de *Jeune homme*, attribué à Riccio; un précieux petit bas-relief, *Persée délivrant Andromède*, de Benvenuto Cellini; deux grandes figures couchées de *L'Abondance* et de *La Paix* par G. della Porta; une jolie *Vierge* de Sansovino; puis encore des bustes : celui de Tommaso Rangone par le Vénitien Vittoria; ceux, pétillants de virtuosité, du Bernin, dont le plus étonnant est le *Louis XIV* de Versailles; ceux des papes Benoît XIII et Benoît XIV par P. Bracci.

On terminera cette promenade, que nous nous excusons d'avoir dû faire si rapide, en admirant, à l'extrémité de cette galerie, la riche collection de majoliques, de verres, de cristaux de roche et d'objets d'orfèvrerie (dont le principal est le bras-reliquaire de saint Louis de Toulouse, appartenant au Louvre), de bijoux, de reliures, d'étoffes précieuses, de vêtements liturgiques, à quoi s'ajoutent, à l'extrémité de l'autre galerie, des parements d'autel brodés (notamment le n° 1.805) et des manuscrits à miniatures des XIVe et XVe siècles. Enfin, il ne faut pas oublier une merveilleuse série (exposée salle 17) de cartes à jouer peintes sur fonds d'or gaufrés, exécutées au XVe siècle pour le duc Filippo Maria Visconti de Milan, et des meubles anciens, placés çà et là dans les salles.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES PORTUGAISES

Fran Paxeco: *Portugal nâo è iberico;* Rodrigues, Lisbonne. — Mendès Corrêa: *No Centenario de Martins Sarmento;* Lisbonne. — Mendès Corrêa: *Introduçâo à Antropobiologia;* Imp. da *Universidade*, Coimbra. — Osorio de Oliveira: *Psicologia de Portugal;* Ed. Descobrimento, Lisbonne. — Antonio Sergio: *Histori-tragico-maritima;* Sà da Costa, Lisbonne. — Ana de Castro Osorio: *Quatro Novelas;* Ed. Descobrimento, Lisbonne. — Antonio Botto: *O meu Amor pequenino;* Anuario comercial, Lisbonne. — Cruz Malpique: *Introduçâo à Vida intelectual;* Imp. da Universidade, Coimbra. — Mémento.

L'un des premiers en Europe, l'Etat portugais s'est trouvé constitué sur la base nationale. De ce fait, le maintien et le développement de cette nationalité à travers les siècles ne peuvent manquer d'offrir un fort captivant sujet d'études, en un temps où chaque groupe humain, passionné d'indépendance, en attendant la reconstitution de quelque chrétienté universelle, rassemble fiévreusement ses papiers de famille. Au grand chagrin des Portugais, dont la langue fut un instant parlée sur les côtes de tous les océans, méritant ainsi le nom de *lingua geral*, le Français moyen considère volontiers la patrie de Camoens comme une dépendance naturelle de l'Espagne. L'indépendance portugaise ne serait donc pas autre chose que le produit d'un accident dynastique. Telle fut, en effet, l'opinion de certains ibéristes, et en particulier du grand historien Oliveira Martins. Theophilo Braga, instruit par le folklore et par la littérature, pensait tout autrement. Il ne croyait pas que l'érudition diplomatique fût suffisante pour écrire une bonne histoire du Portugal. L'autonomie persistante de la Nation, à travers les convulsions de l'Espagne et de l'Europe, son action directe sur les destins de la Civilisation, posent de difficiles problèmes philosophiques, sociologiques, politiques. C'est dans cette pensée constructive que travailla l'illustre savant. Son disciple, M. Fran Paxeco s'est inspiré du plan esquissé par le Maître, et son grand ouvrage récent: **Le Portugal n'est pas ibérique,** n'est autre que l'histoire du racisme lusitanien, depuis les origines les plus lointaines, à la lumière des recherches scientifiques les plus averties et des hypothèses qui s'y rattachent. M. Fran Paxeco appelle tour à tour à l'aide la géographie, la préhistoire, l'anthropologie, l'ethnographie, l'exégèse des grands faits sociaux et politiques. La persistance des mêmes types humains sur le

même sol, la transmission ininterrompue des mêmes coutumes dans le même milieu ont permis à l'auteur de classer les hypothèses formulées avant lui et d'en tirer les conclusions les plus raisonnables. M. Fran Paxeco analyse tour à tour la thèse ligurique de Martins Sarmento, lusibérique de João Bonança, lybiotartessienne de Philipon, et montre comment les milieux géographiques différents ont fomenté, dans la péninsule, des nationalités différentes, sur la base d'espèces humaines que l'on ne saurait confondre, en dépit de certains mélanges. Ibères et Lusitaniens ne sont pas le même peuple; ils n'auraient pas les mêmes origines, et sans doute les Lusitaniens sont-ils les plus anciens dans la Péninsule. Les Basques seraient aussi à classer à part.

Ce qu'il est difficile d'établir, c'est le degré de parenté qui a pu exister à l'origine entre Ibères et Ligures, ceux-ci étant considérés tantôt comme Lybiens et proches parents des Mycéniens, tantôt comme issus d'une primitive souche pré-celtique. Les deux thèses pourraient, du reste, se concilier, si l'on voulait admettre qu'ils aient pu, avant leur dissémination à l'occident le long des côtes, avoir contact avec les Proto-Aryens d'Asie-Mineure, puis avec les peuples du Nord de l'Afrique, famille humaine dont les Ibères eux-mêmes seraient issus. Des Pyrénées au Caucase et des Îles Hébrides ou de l'Hibernie (Irlande) au pays des Berbères, voire à celui des Hébreux se retrouve la même racine onomastique, présente également dans les noms de fleuves et de rivières (Ebre, Ibar, etc.). Mais à côté de ces Ibères et de ces Ligures dolichocéphales ou mésaticéphales à peau basanée, il existe une autre race, brachycéphale celle-là, également brune et de faible taille, la race des Cévennes françaises, dont on rencontre aussi des traces dans la péninsule... On la voulut celtique également.

Elle est probablement asiatique d'origine. Dans quelle proportion a-t-elle pu entrer dans la composition du type ligure? D'autre part, convient-il d'assimiler le Celte au Germain, comme on a aussi tenté de le faire? Nous ne le croyons pas. Les Celtes ont été les instituteurs des Germains, et c'est sur un fond celtique que repose probablement toute l'Europe. Descendus plus tôt qu'on ne pense vers le Sud, ils ont impré-

gné de façon plus ou moins pacifique les populations établies avant eux sur les rivages méditerranéens. Ils sont descendus par diverses routes. Les uns ont pu venir en Grèce par l'Asie, les autres le long de l'Adriatique. En Espagne, comme on sait, ils se sont largement mêlés aux Ibères. Il est probable que la Lusibérie dut recevoir également, dans un lointain passé, des colonies atlantes. C'est par la navigation que les Ligures ont été puissants; c'est par la navigation que la Lusitanie a marqué son empreihte sur le monde. Par ainsi, le Portugal doit-il garder toute son individualité. Au reste, si les diverses nations de la péninsule devaient former un jour une fédération de libres Etats, ce n'est pas à Madrid que cette fédération pourrait trouver sa vraie capitale, mais bien à Lisbonne; car Lisbonne ouvre sur le monde. A l'appui de sa thèse nationaliste, M. Fran Paxeco appelle en témoignage les événements décisifs de l'histoire, depuis Aljubarrota, jusqu'à la restauration nationale des Bragance, et aux guerres napoléoniennes. Ce livre est à méditer; car la solution des problèmes qu'il pose intéresse aussi les Gaules dans leur défense morale.

Investigateur érudit qu'anime le plus pur esprit scientifique, M. Mendès Corrêa s'oppose judicieusement à toutes conclusions trop hâtives. Ses travaux nombreux sur l'Ethnogénie portugaise font autorité en Europe. Tout en rendant hommage à l'œuvre souvent divinatrice de Martins Sarmento, dont il tint à glorifier la mémoire à l'occasion du récent centenaire, tout en adhérant à la thèse d'une primitive civilisation atlantique, indépendante de la Méditerranée à l'époque énéolithique, il incline vers l'origine ibérique des Lusitaniens, et se refuse à faire des Ligures la grande unité préceltique de l'Occident. Tout l'échafaudage du ligurisme repose, en effet, sur un mot douteux, cueilli dans l'*Ora Maritima* de Festus Avienus. On puisera de précieux éléments de discussion dans les divers ouvrages et monographies dus au labeur acharné de l'éminent chercheur, notamment dans *Les Migrations préhistoriques; le témoignage spécial de la Péninsule ibérique* (*Revue Anthropologique*, juillet-septembre 1933), dans *Le Problème ligure en Portugal* et **Pour le Centenaire de Martins Sarmento.** De Martins Sarmento l'on retiendra surtout

d'avoir ouvert à la préhistoire les portes de l'Occident. Son livre: *Les Argonautes* a montré que l'expédition de Jason avait été entreprise, non vers la Colchide, mais dans la direction de l'ouest. Ainsi a pu ressusciter l'Atlantide dans l'esprit de quelques-uns de nos contemporains.

Dans une savante monographie, dédiée à la mémoire de Martins Sarmento, M. Mendès Corrêa établit de curieux rapprochements somatiques entre *Valenciens et Portugais*. Des deux côtés se manifeste la dolichocéphalie la plus accentuée de la Péninsule, et il en cherche la raison dans les origines préhistoriques des deux peuples. Il étudie la probable action civilisatrice réciproque des Ibères et des Celtes dans la Péninsule, les migrations possibles, les influences nordiques et eurafricaines, et montre que le Portugal n'a jamais cessé d'évoluer à part.

Pour lui, les Lusitaniens sont des peuples indigènes préceltes, probablement d'origine ibère, qui auraient reçu l'influence culturelle et peut-être anthropologique des Celtes. L'éminent professeur est allé demander à l'anthropologie d'autres éléments d'appréciation pour la solution du problème des races. Les deux leçons qu'il rassemble dans sa récente **Introduction à l'Anthropobiologie** fournissent de précieux éclaircissements sur la théorie des groupes sanguins, comme démonstration de l'individualité raciale des Portugais. De même nous apprenons comment les endocrines collaborent à la constitution de la personnalité humaine.

On ne s'étonnera plus que M. Mendès Corrêa soit un savant de réputation mondiale.

Avec M. Osorio d'Oliveira, nous rentrons dans la littérature par la porte de la critique et de l'essai. M. Osorio d'Oliveira possède le sens subtil des nuances. Sa curiosité est universelle. De plus, ayant vécu tour à tour au Brésil et en Afrique, il sait combien, en matière de lusisme, il faut se défier des assimilations hâtives... Dans son nouveau livre, **Psychologie de Portugal,** il met en pratique une fois de plus ce qu'il appelle la connaissance émotive, la seule, selon lui, qui permette de comprendre la psychologie des peuples. Impossible de comprendre l'âme portugaise, si l'on ne con-

sidère que le Portugal, selon l'expression d'Eugenio d'Ors, est un balcon ouvert sur l'infini.

Nous sommes une nation atlantique et non continentale, dit Osorio d'Oliveira. Le Portugal tourne le dos à l'Espagne et même à l'Europe. La mer et les terres nouvelles ont été son champ d'action exclusif; mais son territoire métropolitain est exigu, et il se sent faible. L'alliance anglaise n'intéresse ni son esprit ni son cœur. C'est pourquoi il lui est nécessaire de garder les yeux tournés vers le Brésil, héritier de son sang et de sa culture.

Aussi bien, M. Osorio d'Oliveira s'est-il donné pour mission d'enseigner le Brésil aux Portugais, et le Portugal aux Brésiliens, l'âme du Cap-Vert aux uns et aux autres... Il le fait avec beaucoup de pénétration, de clarté et de mesure philosophique.

Quatre éléments constituent, dit-il, l'homme social: la terre, la race, la langue et l'esprit. Et c'est par l'esprit que deux êtres humains, séparés par les trois autres modalités sociales, peuvent fraterniser et communier. Ainsi par au-dessus des océans les mains doivent s'étreindre; car, entre Brésil et Portugal, l'obstacle de la langue n'existe pas, cet obstacle que ne suffit pas toujours à aplanir, dit l'éminent essayiste, ce latin de notre temps: la langue française.

Sans doute, pour comprendre le Portugal, faut-il connaître la mer. A ce titre, il appartenait à Antonio Sergio, qui fut, je crois, officier de marine, d'extraire des anciennes chroniques maritimes de son pays la matière d'un livre capable de retenir immédiatement l'attention du lecteur moyen et d'intéresser en premier lieu la jeunesse. **L'Histoire tragico-maritime** raconte les naufrages survenus à l'époque des conquêtes, et ces récits ont tout l'attrait d'un roman vécu. Au *Naufrage de Sepulveda* (1552), fait suite la *Catastrophe du Santiago* (1585). Sous nos yeux revivent tour à tour en phrases nettes, évocatrices des moindres gestes, la tragédie de *Perodos Banhos* (1555), *la triste aventure du St-Paulo* (1560), les terribles épreuves de *Jorge Albuquerque Coelho* (1565). L'ouvrage est enrichi d'un vocabulaire des termes nautiques anciens dont il n'a pas été possible d'éviter l'emploi, au cours des pages. A travers tout ce que peut écrire Antonio Sergio, l'on sent, avec une intense émotion intellectuelle, l'homme de

haute culture et de parfaite distinction. De nos archives de Dieppe ou de Saint-Malo, ne pourrait-on extraire un livre analogue au sien? Voilà qui nous aiderait à comprendre le Portugal.

Nul n'incarna plus fortement les qualités essentielles de sa race que Mme Ana de Castro Osorio, épouse, sœur et mère de poètes. Elle occupait, de ce fait, une place éminente dans les Lettres portugaises, qu'elle ne cessa de servir de toute sa foi et de tout son beau talent. Elle disparaît brusquement, quand elle venait de rééditer ses **Quatre nouvelles,** si pleines de détails finement observés, si élégantes de style: *La Vigne, L'Ensorceleuse, Journal d'un Enfant, Sacrifiée.* Les idées généreuses y abondent: car Mme Ana de Castro Osorio fut toujours attentive aux plus délicats problèmes sociaux, et elle savait aussi le prix de la douleur. Sa nature aristocratique ne l'empêchait point de se pencher vers les humbles avec la plus discrète simplicité, et sa sensibilité exquise rejoignait sans effort son idéalisme, qui ne voulait rien ignorer du réel. Elle a œuvré pour les mères et pour les enfants, et elle laisse un lot important d'œuvres inédites. Mme Rachel Bastos a rédigé en son honneur un hommage posthume, où revivent les traits admirables de la chère défunte, et qu'on ne lit pas sans une profonde émotion... La charité dans tous les sens du mot était la qualité maîtresse de Mme Ana de Castro Osorio. C'est qu'elle était toujours guidée par un profond sentiment de perfection humaine. Aussi bien, savait-elle surtout s'attacher les enfants. En Portugal, quelques-uns d'entre les plus beaux talents contemporains se sont intéressés à l'enfance, tels Afonso Lopes-Vieira, Raul Brandâo. Avec sa vibrante sensibilité de poète, sa langue sobre et finement nuancée, toute d'émotion directe et de souveraine beauté, Antonio Botto s'est placé d'emblée à la tête de ce mouvement. Après *Le Livre des Enfants,* il vient de nous donner une nouvelle série de jolis contes destinés à moraliser sans en avoir l'air et qu'il intitule **Mon amour tout petit.** Quoi de plus délicieux que *L'Oiseau de feu, Le Bateau volant* ou la petite histoire de la mère aux mains brûlées? C'est là un pur chef-d'œuvre capable en tous points de rivaliser avec les meilleures œuvres du genre, par exemple *Le Croissant de lune* de Tagore... De déli-

cates pensées s'expriment dans l'avant-propos du livre amoureusement édité.

Maltraiter un enfant en l'obligeant à verser des larmes, c'est jeter dans son esprit les germes de la colère, de la tristesse, de l'envie, de la vengeance, de l'hypocrisie. Avec ces larmes disparaît pour toujours la vision merveilleuse, souriante et ingénue de la vie. Peu à peu s'éteindra cette secrète et ineffable communion spirituelle, qui doit unir ceux qui nous ont mis au monde et nous qui sommes venus pour les continuer.

Qu'on ne s'y trompe pas! L'art d'Antonio Botto est le fruit d'une profonde culture, et sa simplicité rayonnante porte la marque d'un métier longuement mûri, qui a réussi à supprimer toute trace d'effort apparent.

Il en va de même pour les œuvres les plus hautes de l'esprit humain, et c'est là le sujet difficile dont s'est emparé M. Cruz Malpique dans son **Introduction à la Vie intellectuelle,** où il montre tour à tour ce que doit être l'homme de pensée, les conditions toutes particulières de la vie réfléchie, les voies et moyens du travail intellectuel, et où il envisage en conclusion la technique de l'œuvre.

L'héroïsme de la pensée, appuyé sur la logique la plus rigoureuse, est chose rare, dit M. Cruz Malpique; car il comporte le plus pur esprit de sacrifice. Le véritable clerc de l'intelligence ne tergiverse point.

M. Malpique, comme on voit, fait entrer dans la vocation intellectuelle toute la chevalerie héréditaire de sa race. Nous aurons à examiner plus en détail son magistral ouvrage. Cueillons au hasard cette aristocratique pensée:

Toute l'œuvre de la civilisation est le fruit de profondes méditations isolées. Sans les méditations de quelques individus traités de fous par le vulgaire, la collectivité ne jouirait d'aucune des commodités matérielles, dont le vulgaire ignore la provenance, et qu'il attribue sans réfléchir à l'ouvrier, pur exécuteur des plans conçus par les grands solitaires.

Mémento. — L'artiste le plus accompli du verbe portugais contemporain est, à coup sûr, le maître Teixeira Gomes. Ayant réédité, il y a quelques mois, ses délicieuses *Cartas sem moral nenhuma*, il vient de faire paraître, sous le titre de *Novelas Eroticas*, la plus

savoureuse série de contes païens qu'il soit possible d'imaginer, tant chaque phrase est chargée de chaude couleur et de sensations. Ce nous sera matière à prochaine chronique. Nous y joindrons les *Novos Mitos* dus à la plume nostalgique de Vila-Moura. Il nous faudra aussi faire place aux poètes et en particulier aux jeunes du vaillant groupe *Presença*, bons artisans de la nouvelle Ecole de Coïmbre. Citons les fines notations en vers libres d'Alberto de Serpa, auteur de *Descriçaô*; et de *Varanda*. De son côté, Eduarde Victor manifeste un tempérament lyrique, particulièrement apte à traduire en souples rythmes la secrète musicalité des choses. A plus tard *Trois Précurseurs Portugais* de Moses Bensabat Amzalak, *Donjuanisme et anti-Donjuanisme en Portugal* de Fidelino de Figueiredo, *Novos Ensaios* de Henrique de Vilhena, *O Poema de Amadis de Gaula* de Fran Paxeco. Lire à *Portucale* (déc. 1934): *Um grande poeta do Brasil: Jorge de Lima*, par Casais Monteiro, à *Seara Nova* (n° 431) *Da funcçaô da ironia no dialogo de ideias*, à Nos, revue de Galice, *Retorno a paisaxe* par Luis Manteiga, etc.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES TCHECOSLOVAQUES

Un historien de la littérature tchèque. — M. H. Jelinek, de l'Académie tchèque, vient de faire paraître aux Editions du Sagittaire le troisième et dernier volume d'une très substantielle *Histoire de la littérature tchèque*. Les lecteurs de cette revue connaissent le nom de M. Jelinek; ils l'ont, depuis des années, trouvé à cette place même ou au bas de savants articles. Je voudrais donc, avant d'aborder l'ouvrage qu'il vient de terminer, présenter brièvement l'écrivain; la modestie avec laquelle, dans le tableau qu'il trace de la littérature tchèque contemporaine, il s'est lui-même effacé, et qui ne laisse guère soupçonner son propre rôle, m'en fait presque un devoir.

Une constatation s'impose dès qu'on jette un regard sur le troisième volume de l'*Histoire de la littérature tchèque:* c'est que, à la fois écrivain tchèque et écrivain français, M. Jelinek a voué sa vie à une sorte d'apostolat. Il s'est fait dans son pays l'apôtre de la littérature française, et en France celui de la littérature tchèque. C'est au point que son œuvre personnelle, tels ses poèmes, *Konec Karnevalu* (Fin de Carnaval) ou *Kvétnové Noci* (Nuits de Mai), où l'ironie tempère la sensualité, semble comme une préparation à la tâche de

traducteur des poètes français. Le vers, parfois simple et mélodique comme celui d'une chanson populaire, parfois libre et compliqué en même temps, y a une variété et une souplesse qui lui permettront de s'adapter au rythme naïf des *Chansons de la doulce France*, dont M. Jelinek a traduit deux volumes, aussi bien qu'à la musique subtile des poètes français contemporains « du symbolisme au dadaïsme » dont il s'est fait l'anthologiste. Mais M. Jelinek s'était préparé à la tâche autrement encore: il avait étudié, dans sa forme comme dans son fond, la littérature française et notamment sondé la source des sentiments qu'elle exprime. Il avait ainsi donné en 1908, sous le titre de *Melancholikové* (les Mélancoliques), un essai sur « la sensibilité dans la littérature française » où se révélait, appuyé sur une vaste érudition, un esprit critique très fin. Plus tard, en 1924, les trois volumes qui, sous le titre de *Vu du premier balcon*, réunissaient les articles consacrés au théâtre, confirmaient que le traducteur de nombreuses pièces françaises était un excellent juge.

Pour comprendre l'importance des traducteurs dans la littérature tchèque, il faut lire, dans l'*Histoire de la Littérature tchèque* de M. Jelinek, comment s'est faite, au début de du XIX[e] siècle, la renaissance nationale. Expulsée des villes par une germanisation forcenée, systématiquement exclue de l'enseignement, la langue de Huss et de Comenius n'était plus parlée que par les paysans et le bas peuple. Pendant deux cents ans, son évolution s'était ainsi trouvée arrêtée. C'est dire que lorsque les patriotes que les Tchèques appellent les « réveilleurs » voulurent lui rendre son lustre ancien et en faire un moyen d'expression artistique, il fallait à la fois l'épurer, l'enrichir et lui fournir des modèles. La savant linguiste qu'était Jungmann (1773-1847) s'employa à cette double tâche; en 1805, il donnait la traduction d'*Atala*, pour laquelle, « secondé par son sens unique du génie de la langue, Jungmann a créé une foule d'expressions nouvelles, empruntées pour la plupart au russe et au polonais et adaptées au tchèque avec un tact infini ». Une telle adaptation de « l'enchanteur » ne suffit cependant pas à orienter la littérature rénovée vers la France, les classes cultivées étant, par leur formation intellectuelle en allemand trop imprégnées de germanisme. C'est sous l'influence de la

poésie populaire tchèque et des écrivains allemands étudiés à l'école que les premiers Tyrtées tchèques entonnent leurs hymnes patriotiques. Vers 1870, cependant, cet horizon apparaît trop borné à la génération nouvelle, aussi s'efforce-t-elle, pour égaler la littérature tchèque aux autres, d'élargir les sources d'inspiration en se tournant vers le monde latin. Faire connaître à leurs compatriotes les écrivains français ou italiens fut l'œuvre de poètes comme Zeyer et, surtout, Jaroslav Vrchlicky, grâce à qui « la pensée et la poésie tchèque se libèrent définitivement de l'influence germanique. »

Bien qu'il eût adapté quelques poèmes de Verlaine, on peut dire qu'en fait l'œuvre de transposition entreprise par Vrchlicky s'arrêtait à Baudelaire. Il fallait, pour qu'elle eût son plein effet, la poursuivre. M. Jelinek fut de ceux qui s'y employèrent, et il y mit une conscience et un art admirables, car, sens et rythme, ses traductions sont un reflet exact des poèmes originaux. Il permettait ainsi à ses compatriotes de suivre sans effort le mouvement poétique en France, contribuant à la réalisation du rêve de tout patriote tchèque: voir sa littérature nationale, rattrapant le temps perdu, prendre rang parmi les littératures universelles.

Mais, quelque niveau qu'eût atteint cette littérature, elle risquait, la langue tchèque étant peu connue à l'étranger, de demeurer ignorée en dehors de son pays d'origine. C'est pourquoi M. Jelinek se voua à son second apostolat: se faire à l'étranger le propagateur de la littérature tchèque. Il commença par des articles sur le mouvement littéraire contemporain, illustrant son commentaire de probantes traductions. Nos lecteurs se rappellent par exemple, ses « Lettres tchèques » si riches et si vivantes. Ailleurs il donnait des textes traduits des meilleurs auteurs de son pays. En 1910, il était appelé à faire à la Sorbonne un cours libre d'où sortit en 1912, aux éditions du *Mercure de France*, un volume sur *La Littérature tchèque contemporaine*. C'était le premier ouvrage d'ensemble sur ce sujet, aussi ses jugements furent-ils souvent cités par tous ceux qui, chez nous, s'intéressèrent dès lors aux écrivains tchèques.

L'intérêt s'amplifia, voire se généralisa, lorsque la guerre eut rendu à la nation tchécoslovaque son indépendance politique. Ne fallait-il pour connaître davantage ce peuple

appelé à jouer dans l'Europe centrale un rôle considérable, étudier sa pensée et pénétrer son âme? Les amis de M. Jelinek lui conseillèrent donc de reprendre et de mettre à jour son livre de 1912 depuis longtemps épuisé. Il crut avec raison qu'il y avait mieux à faire et que les lettres actuelles ne suffisent pas à révéler tout entière la psychologie d'une nation. Il voulait que l'on pût suivre pas à pas l'évolution historique de l'âme tchèque, aussi s'attache-t-il à nous présenter le développement de la littérature depuis ses origines jusqu'à nos jours. C'est l'objet de trois copieux volumes dont le dernier vient de paraître.

L'entreprise était hardie pour un auteur tchèque d'exposer à l'étranger une histoire aussi détaillée. Deux conceptions différentes (celle de la critique tchèque et celle du lecteur) n'allaient-elles pas se heurter? Pour nous, Français, « littérature » signifie uniquement « belles-lettres », c'est-à-dire production esthétique de l'esprit. D'autre part, si nous parlons d'une littérature nationale, nous entendons l'ensemble des œuvres écrites dans la langue de cette nation. Pour la critique tchèque, ce n'est pas tout à fait cela. Pour elle, « littérature » et « bibliographie » se confondent et c'est sous le terme de « literatura » que, dans tous les domaines, on désigne les livres à consulter. Il en résulte qu'un Tchèque englobe dans sa littérature toutes sortes d'écrits. M. Arne Novák, l'un des historiens les plus réputés de la littérature tchèque, ne cite-t-il pas, à côté des poètes et de romanciers, des écrits tels que les traités de pédagogie, les manuels d'enseignement et même les journaux pour enfants? Il mentionne également, parce que leurs auteurs sont Tchèques ou ont traité des choses tchèques, des ouvrages rédigés en latin ou en allemand.

M. Jelinek est trop imprégné de culture française pour adopter une méthode aussi large. En traçant, en même temps qu'un tableau de la littérature, une histoire de la civilisation tchèque, il a pris un moyen terme. C'est ainsi que, pour déterminer les sources où s'alimentent roman et poésie, il nous a exposé, à côté des controverses des philosophes, les discussions des historiens touchant la question d'envisager les faits du passé et les devoirs de l'avenir. Certes les auteurs cités sont nombreux; le nom de certains ne dépassera

sans doute pas les frontières de leur pays où déjà leurs œuvres ont même cessé d'être lues, mais, à un moment donné ceux-là ont été mêlés de si près à la vie nationale, lui apportant quelque élément nouveau, qu'il paraissait impossible de les omettre.

Qu'importe, après tout, que tel ou tel écrivain n'ait pas une valeur internationale (et M. Jelinek, dont le jugement est toujours impartialement fondé, n'hésite pas à nous le dire) ou que parmi les auteurs d'aujourd'hui, quelques-uns soient oubliés demain. L'essentiel est que nous puissions, à travers les fluctuations de sa littérature, suivre la pensée d'un peuple actif et que nous puissions connaître plus intimement sa psychologie. C'es là justement ce que nous permet la très consciencieuse *Histoire de la Littérature tchèque* de M. Jelinek.

JULES CHOPIN.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jacques Bainville : *La Troisième République;* Fayard. — Romain Rolland : *Par la Révolution, la Paix;* Editions sociales internationales. — Romain Rolland : *Quinze Ans de combat;* Rieder. — Nicholas Murray Butler : *Points de vue, II;* Dotation Carnegie, 173, boul. Saint-Germain.

Le volume de M. Bainville sur **La Troisième République** a les qualités et les défauts des écrits de cet auteur: son exposé est *raisonné,* mais l'auteur, réactionnaire impénitent, ne met guère en lumière les causes que quand leur mention lui permet de dénigrer la République et les républicains. Pour alléger son récit, M. Bainville n'entre généralement pas dans le détail des événements, ce qui lui permet de substituer à des précisions gênantes des appréciations arbitraires. Son volume est en somme l'abrégé de trois ouvrages: l'*Histoire* de M. Hanotaux, la *Troisième République* de M. Robert David et la partie de l'*Histoire contemporaine* de Lavisse due à M. Seignobos. Mais, s'il a fait de nombreux emprunts à ce dernier auteur, il s'est bien gardé d'imiter sa sereine impartialité. Le livre de M. Bainville est une apologie adroite des partis réactionnaires et une satire impitoyable du parti républicain. Il ne l'a pas intitulé « Histoire », quoique ce soit un récit. Mais si l'impartialité et l'exactitude sont la caractéristique de l'histoire, il a eu raison de ne point donner ce titre

à son volume. Ajoutons que celui-ci est de proportions très inégales. Il a fallu à M. Bainville 232 pages pour les années 1870-1900; pour les années 1900-1935, 85 pages ont suffi.

M. Romain Rolland prétend obtenir **Par la Révolution, la Paix.** J'avais toujours cru que la Révolution, c'était la guerre civile, mais le bourgeois R. Rolland ne considère pas comme une guerre l'écrasement de la bourgeoisie. Il n'a pas davantage reconnu la justesse de la leçon que lui infligea Bernard Shaw. Il lui avait envoyé, en juin 1919, sa *Déclaration d'indépendance de l'esprit.* Shaw lui répondit:

Il n'existe pas, l'homme de pensée... Je n'ai pas su parler librement pendant la guerre. Lisez mes *Peace Conference Hints.* Un soldat m'a dit: « Si j'avais su tout cela en 1915, pas de khaki pour moi! » J'ai répondu: « C'est justement pourquoi je ne vous en avais rien dit. » Tout ce que vous dites de la Pensée est vrai. Donc que la Pensée signe votre manifeste. Mais John Smith et Pierre Duval ne peuvent signer. Ils ont combattu pour nous et nous avons au moins payé l'impôt. Nul homme n'a été au-dessus de la mêlée.

Depuis, R. Rolland a fait chorus avec ceux qui demandent la révision du traité de Versailles, révision qui signifie guerre; longtemps il n'a eu de condamnations que pour la France et ses alliés; quand Moscou, « qui aime sans doute la paix, mais qui aime encore mieux le pétrole », conquérait l'Azerbaidjan et la Géorgie, il se taisait. C'est tout au plus si l'hitlérisme lui a un peu ouvert les yeux: évidemment, ce ne sont pas les « objecteurs de conscience » chers à M. R. Rolland qui protégeront la France contre les attaques hitlériennes. Ce qui maintiendra la paix, c'est l'union de tous les Etats pacifiques contre les Etats conquérants et le respect des droits des minorités, mais M. Rolland ne l'a pas compris jusqu'à présent.

Quinze Ans de combat, par Romain Rolland, est un recueil de ses articles tant soit peu autobiographiques pendant cette période. En 1919, M. R. Rolland était encore d'opinions raisonnables. Quand il apprit que le 5 janvier 1919 les Spartakistes avaient profité d'une « démonstration en masse » pour commencer la révolution en occupant les bureaux du

Vorwaerts et de l'Agence Wolff, la Reichsbank et le télégraphe central, il écrivit:

Comment ont-ils pu subitement en appeler à la force, après s'être engagés, dans leur propre Manifeste, à ne jamais user de la force que par la volonté, nettement exprimée, des masses prolétariennes?

Mais, peu à peu, tout lui a paru légitime dans la lutte contre le capitalisme, l'impérialisme et la guerre. Il inventa la devise: « Le nationalisme, voilà l'ennemi », et en est arrivé à prendre parti pour les assassins et incendiaires d'Oviedo. Après avoir eu la triste prétention de se mettre « au-dessus de la mêlée » quand la France était en danger, il s'y plonge maintenant qu'il n'y a plus qu'une guerre de plume. Dans son livre, il n'y a à louer que l'élégance de son style.

Mr Nicholas Murray Butler, l'illustre président de l'Université Columbia, met sa science et son intelligence à défendre la plus noble et la plus bienfaisante des thèses: l'humanité doit progresser par la bonne entente et le développement de la solidarité entre ses membres. Un premier volume intitulé **Points de vue,** publié en 1931, avait réuni douze de ses discours pour défendre cette thèse; un second vient de paraître qui contient ses discours et articles depuis 1932. Tout serait à citer dans ces pièces si suggestives; voici, par exemple, la réponse à la question si souvent posée: Quand finira la crise actuelle?

Les stupéfiantes conditions actuelles n'ont aucun rapport, ni dans leurs causes, ni dans leurs caractères, avec celles que nous avons accoutumé de relever dans les années 1837, 1857, 1873, 1893 et 1907. Les techniciens ingénieux qui tirent des graphiques pour faire prévoir à quel moment les affaires retourneront à la normale et quand les prix se relèveront, en s'appuyant sur les précédents créés par les dépressions antérieures, perdent simplement leur temps. Aussi longtemps que nous n'aurons pas écarté les causes fondamentales de la présente dépression, il n'existera aucune assurance qu'elle s'arrêtera automatiquement avant que ne se produise une paralysie totale des affaires.

C'est absolument juste; la crise est prolongée par la mauvaise foi des débiteurs, rendue parfois nécessaire par le manque de modération des créanciers. Aussi, Mr Butler

prêche-t-il à ses compatriotes les concessions nécessaires sur les dettes de guerre. Il n'y a que 11 milliards d'or dans le monde, leur dit-il. Comment voulez-vous que l'on vous paie des dettes plusieurs fois plus élevées si vous ne consentez pas à acheter à vos débiteurs de façon à leur faire gagner les sommes nécessaires pour vous payer? Mr Butler ne voit pas davantage dans le fascisme la solution de la crise; « il n'est qu'une forme de la contrainte employée comme méthode de gouvernement ». Il persiste à croire que le salut est dans

le régime de la vraie liberté: chaque individu, non seulement doit jouir de la liberté de pensée, de parole, de réunion et de culte, mais il doit aussi être assuré de toutes facilités pour gagner sa vie; si on les lui refuse, les autres formes de la liberté n'ont pas de sens pour lui; c'est précisément en considération de ce fait que la doctrine du « laissez faire » ne peut être partie essentielle de la vraie philosophie de la liberté... [Il faut donc] trouver les voies et moyens de créer une organisation mondiale si efficace qu'elle apporte un remède aux conditions néfastes qui existent aujourd'hui à peu près dans tous les pays. Par ce moyen seulement, les institutions qui expriment la liberté auront l'occasion de se fortifier et de se développer.

Puissent les peuples libres s'entendre pour réaliser ce programme; les peuples fascistes ne pourront y coopérer: ils sont soumis à des maîtres pour lesquels ils ne sont que de la chair à canon.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Claude Argyll : *Escale aux Mascareignes.* Ile de la Réunion. Ile Maurice; Edit. Jean Crès. 15 »

Fernand Cauët : *Aux quatre vents de la Picardie;* Renaissance du Livre. 15 »

Serge de Chessin : *Les clefs de la Suède;* Hachette. 12 »

André Gœrger : *En marge de la Croisière jaune.* De Moscou en Chine. De Beyrouth à Srinagar. Le « Tour du monde ». Trois mois en Chine. Avec 121 gravures et une carte h. t.; Rieder. 20 »

Yvonne Pagniez : *Ouessant.* Préface de Mgr Baudrillart. (Coll. *Les Livres de nature*); Stock. 12 »

Art

Michel-Ange : *Sculptures. Le plafond de la Sixtine. Le Jugement dernier.* Trois albums de reproductions; Edit. Tel, 18, rue Séguier, Paris. » »

Education

André Rey : *L'intelligence pratique chez l'enfant.* Observations et expériences; Alcan. 25 »

Finance

Edouard Montpetit : *Les cordons de la bourse;* Edit. Albert Lévesque, Montréal.

Histoire

Jacques Delebecque : *Gordon et le drame de Khartoum;* Hachette. 15 »

Ferdinand Lot, Christian Pfister et François L. Ganshof : *Histoire du Moyen Age.* Tome I : *Les destinées de l'Empire en Occident de 395 à 888.* (*Histoire générale*, fascicule IV); Presses Universitaires. » »

Gustave Schlumberger : *Le siège, la prise et le sac de Constantinople par les Turcs en 1453.* Nouv. édit. Avec 8 gravures h. t.; Plon. 15 »

Stefan Zweig : *Un ministre de la police sous Napoléon : Fouché,* traduit de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac. Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

Littérature

Georges Bonneau : *Anthologie de la poésie japonaise;* Geuthner. 40 »

Paul Bruzon : *Simple histoire de mon verger.* (Coll. *Les Livres de nature*); Stock. 12 »

Catherine Carswell : *D. H. Lawrence, le pèlerin solitaire,* traduit de l'anglais par Denyse Clairouin; Colin. 18 »

Albert Chérel : *La pensée de Machiavel en France;* L'Artisan du Livre. » »

Clément Dave : *Un tableau de ce néant du monde;* Debresse. 10 »

Jean Drault : *Drumont, la France juive et la Libre Parole.* (Coll. *Galerie d'histoire littéraire*); Malfère. 18 »

Johan S. Egilsrud : *Le « Dialogue des morts » dans les littératures française, allemande et anglaise (1644-1789);* Edit. Véga. 25 »

Homère : *L'Odyssée,* traduction nouvelle de Médéric Dufour et Jeanne Raison; Garnier. 12 »

Pierre Lelong : *Sous-soliloques des trottoirs de Paris;* Figuière. 12 »

Duc de Lévis-Mirepoix : *Le cœur secret de Saint-Simon;* Edit. de France. 7 »

Léon Moussinac : *Avec les comédiens soviétiques en tournée;* Edit. sociales internationales. 3 »

Gaston Picard : *Hommage à Victor Hugo,* discours prononcé à l'Académie Montaigne, le 22 mai 1935 à l'occasion du cinquantenaire de la mort du poète (22 mai 1885); La Caravelle. » »

Jacques Roujon : *La fille du Régent;* Grasset. » »

Martin Saint-René : *Les visages de l'amour dans l'œuvre de Victor Hugo;* Le Soudier. 15 »

Alain : *Stendhal.* Avec 40 planches h. t. (Coll. *Maîtres des Littératures*); Rieder. 16,50

Helen Trudjian : *L'esthétique de Huysmans;* Conard. 50 »

P. Vaillant-Couturier : *Le malheur d'être jeune.* Avec 10 illust. de Dubosc; Les Éditions nouvelles, 16, rue de la Sorbonne, Paris. 5 »

Jacques de Visme : *Un favori des Dieux : Jean-Benjamin de La Borde, 1734-1794;* Figuière. 12 »

Littérature enfantine

Lida : *Le royaume des abeilles.* Illust. de Ruda. (Coll. *Les albums du Père Castor*); Flammarion. 4 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Gustave Dupin : *M. Poincaré et la guerre de 1914,* études sur les responsabilités; Libr. du Travail, 17, rue de Sambre-et-Meuse, Paris. 15 »

Philosophie

Nicolas Berdiaeff : *De la destination de l'homme*, essai d'éthique paradoxale; Edit. Je Sers. » »

Georges Desgrippes : *Etudes sur Pascal. De l'automatisme à la foi;* Téqui. 12 »

Poésie

Madeleine Dabout : *Au caprice des feuilles;* Robert Thoreau, La Charité-sur-Loire. 18 »

René Folliot : *Le chant du sphinx;* Le Soudier. 15 »

Emile Langlade : *Le livre des tristesses et des drames;* La Maison des Intellectuels, 22, avenue de l'Opéra, Paris. 6 »

Politique

Mathieu Corman : *Brûleurs d'idoles.* Deux vagabonds dans les Asturies en révolte; Edit. Tribord, 1, rue Livingstone, Paris. 12 »

André Tardieu : *Sur la pente ;* Flammarion. 12 »

Léon Trotsky : *La bureaucratie stalinienne et l'assassinat de Kirov;* Librairie du Travail, 17, rue de Sambre-et-Meuse, Paris. 3 »

Questions coloniales

Mohammed El Aziz Kessous : *La vérité sur le malaise algérien.* Préface du Docteur Bendjelloul; chez l'auteur, Bône, Algérie. 12 »

Questions médicales

Damas Récamier : *Une consultation médicale : l'appendicite chronique;* Maloine. » »

Questions militaires et maritimes

P. Cuénat : *La guerre aéro-chimique.* Préface de Pierre Cot; Edit. sociales internationales, 24, rue Racine, Paris. 7,50

D. Woodman : *Les avions d'Hitler.* Avec des cartes et des plans; Flammarion. 12 »

Questions religieuses

Marie de l'Incarnation, Ursuline de Tours, fondatrice des Ursulines de la Nouvelle-France : *Ecrits spirituels et historiques*, publiés par Dom Claude Martin, de la Congrégation de Saint-Maur, réédités par Dom Albert Jamet, de la Congrégation de France, avec des annotations critiques, des pièces documentaires, et une biographie nouvelle. Tome III ; Desclée De Brouwer. » »

Dmitry Merejkowsky : *Jésus inconnu*, traduit du russe par Dumesnil de Gramont; Grasset. » »

Maurice Nédoncelle : *La pensée religieuse de Friedrich von Hügel, 1852-1925.* Avec un portrait ; Vrin. 20 »

Roman

Lucile Acey : *Lui Elles;* Edit. René Debresse. 6 »

Georges Baussan : *Saint amour ;* Bojardi, 21, rue du Bosquet, Marseille. 6 »

Karen Bramson : *Lueur dans nos ténèbres;* Flammarion. 12 »

Claude Chauvière : *Les Thiberguène;* Fayard. » »

Francis de Croisset : *La dame de Malacca;* Grasset. » »

James Olivier Curwood : *La fugitive* (*The courage of Marge O'Doone*), traduit par Louis Postif; Hachette. 12 »

Léon Daudet : *Médée;* Flammarion. 12 »

O. P. Gilbert : *Fièvre blanche ;* Nouv. Revue franç. 15 »

Selma Lagerlof : *L'anneau des Lowenskold*, traduit du suédois par M. Metzger; Edit. Je Sers. » »

Marie Le Franc : *La rivière solitaire;* Férenczi. 12 »

Edouard Letailleur : *Danse de mort.* (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 6 »

J.-Paul Lorat : *Demain Huguette aimera;* La Sirène. 12 »

Gabriel Marfond : *Bertha Callipyge;* Imp. Bière, Bordeaux. 12 »
Marcel Marter: *L'heure de l'amour;* La Caravelle. 5 »
Ernest Pérochon : *La parcelle 32;* Nelson. 7,50
Robert Randau : *Des blancs dans la cité des noirs;* Albin Michel. 15 »
Louis-Charles Royer : *Kham la Laotienne. L'or et les filles du Laos;* Edit. de France. 15 »
Sophie et Marc Stembat : *Atmosphère sensuelle;* Baudinière. » »
Tolstoï : *Anna Karénine,* traduit du russe par Henri Mongault; Nouv. Revue franç., 2 vol. 30 »
Jean-Toussaint Samat : *L'amiral des vaisseaux morts;* Baudinière. 12 »
John W. Vandercook : *Le duvet sanglant,* roman policier; Edit. de France. 6 »
Edgar Wallace : *Le ruban vert,* traduit par G. de Pracomtal; Hachette. 12 »

Sciences

André Binet : *Morphologie médico-artistique de la faune.* Avec 86 figures dans le texte; L'Expansion scientifique française, 23, rue du Cherche-Midi, Paris. 30 »
Daniel Brard : *Toxicologie du chrome;* Hermann. 15 »
Charles Cabanes : *Denys Papin, inventeur et philosophe cosmopolite.* Préface de M. Maurice d'Ocagne; Malfère. 15 »
Théophile Cahn : *Biochimie du jeûne;* Hermann. 12 »
Divers : *A la lumière du marxisme,* essais. Sciences physico-mathématiques. Sciences naturelles. Sciences humaines. Introduction du Docteur Henri Wallon; Edit. sociales internationales. 25 »
Clément Duval, Raymonde Duval, Roger Dolique : *Dictionnaire de la chimie et de ses applications.* Préface par H. Luc; Hermann. 90 »
René Fabre : *Altérations du sang dans les intoxications professionnelles;* Hermann. 12 »
René Fabre : *Introduction à l'étude de la toxicologie. Généralités sur les poisons;* Hermann. 15 »
René Fabre : *Toxicologie des gaz,* première partie; Hermann. 12 »
Edgar Lederer : *Les caroténoïdes des animaux;* Hermann. 15 »

Sociologie

Alain: *Propos d'économique;* Nouv. Revue franç. 15 »
A.-C. Clairac: *La réforme administrative, la vraie, est-elle en marche?* Figuière. 8 »
Georges Traverse : *Plan de prospérité,* l'économie sociale des temps nouveaux; Nouv. Editions latines, 7, rue Servandoni, Paris. 12 »

Varia

Th. Dromard : *Souvenirs de chasse dans le Haut-Jura,* avec la collaboration de A. Dubied pour la chasse à la bécassine; L'Eleveur. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Assemblée générale de la société J.-K. Huysmans. — Huysmans et les « Foules de Lourdes ». — « L'homme sans nom », l'évêque et le conventionnel des « Misérables ». — Une lettre de M. Georges Batault. — Une lettre de M. Georges Brunet. — Impressions parisiennes d'un Germano-Américain sous le Second Empire. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — La Bourse nationale de voyage littéraire, d'une valeur de 9.000 fr., a été attribuée à M. Albert Marchon, pour l'ensemble de son œuvre.

§

Assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans. — La neuvième assemblée générale de la Société Huysmans a eu lieu, à l'Hôtel des Deux-Mondes, le mercredi 5 juin, sous la présidence de M. Lucien Descaves.

Y assistaient:

Mlle Christiane Aimery; MM. Jean de Beaulieu; Albert de Bersaucourt; Marcel Bouteron; Mme Le Cointe; M. Léon Deffoux; M. et Mme André Dinar; Mme Lucien Descaves; M. Pierre Dufay; M. et Mme René Dumesnil; M. Pierre Galichet; M. et Mme Maurice Garçon; MM. Claude Gevel, René Gobillot, Henry Hugault, Charles Jouas, Henri Jouvin; M. et Mme Pierre Lièvre; MM. Albert Marois, Jacques Martin, Charles Miguet, Paul Morisse, le Chanoine Mugnier, Oulmann; M. et Mme Jean Paulhan; Mme Rachilde; MM. Sheridan, André Thérive; Miss Helen Trudgian; M. Alfred Vallette.

S'étaient excusés:

M. et Mme Bellivier; MM. Jules Bernex, Emile Billiet, Prof. Docteur Karl Bosch, Charles Cazol, Henry-Louis Dubly, Marc Girault, Charles Grolleau, Francis Guillot, Henri d'Hennezel, Pierre Lambert, Gabriel-Ursin Langé; Mmes de Larret le Verger et de Lézinier; MM. le docteur Leblan, Frédéric Lefèvre, E. Malbay, A. Maucourt, Louis Massignon, René Millaud, L. Monchoux; Mlle J. Monchoux; MM. Pol Neveux, Georges Normandy, R. de Rigné, Charles Sarazin, Vanwelkenhuyzen; Mme Wirtz Daviau; M. Emile Zavie.

Lorsque J.-K. Huysmans sortira de l'histoire littéraire pour entrer dans la légende dorée, je crois que nous y serons pour quelque chose, a dit, en commençant son discours, M. Lucien Descaves. Le surnaturel, ajouta-t-il, aura été en puissance dans le matérialisme tout ébaubi de ce miracle!...

M. Descaves parla de l'avenir de la Société qui, le jour prochain où sera insérée, dans la convention de Berne révisée le projet de M. Grunebaum-Ballin, se verra admise, en tant que mandataire d'Huysmans, a exercer le droit moral dont elle jouira en ses lieu et place.

Il commenta ensuite une lettre où Huysmans se déclare « admirateur forcené » de Victor Hugo et évoque la « dolente » Bièvre vue par ces deux maîtres.

Puis il s'exprima ainsi sur trois livres parus cette année, le premier aux éditions Conard, le second au *Mercure de France*, le troisième chez Desclée, de Brouwer et Cie.

L'Esthétique de J.-K. Huysmans est la thèse pour le doctorat ès lettres que Miss Helen Trudgian a soutenue en Sorbonne, le 16 mars dernier.

Nous sommes ici quelques-uns à savoir ce que ce travail représente de recherches patientes, de culture et de mise en ordre.

J.-K. Huysmans et la Belgique : c'est encore à un membre de notre société, M. Gustave Vanwelkenhuyzen, que Huysmans a porté bonheur en lui inspirant l'idée de rechercher en Belgique les traces des différents séjours que Huysmans y fit et des relations plus ou moins durables qu'il y noua.

Choisir (les meilleurs textes) : dans la collection qui porte ce titre, René Dumesnil a publié un excellent florilège précédé d'une introduction telle que nous en souhaitons beaucoup de pareilles, car elle fait aimer Huysmans à mesure qu'elle le présente sous son vrai jour.

En définitive, conclut M. Lucien Descaves en rappelant que l'édition des « Œuvres complètes » avait pu enfin être terminée, une année huysmansienne plutôt favorable si nous considérons l'entretien du culte dont le nom d'Huysmans est l'objet... »

§

Huysmans et « les Foules de Lourdes ».

6 juin 1935.

Monsieur le Directeur,

Dans un intéressant article paru dans le *Mercure de France* du 15 mai 1935, M. A. Dinar fustige, en Huysmans, le railleur de certains fidèles, de certaines pratiques religieuses, de certaines manifestations artistiques à Lourdes. Il soutient que l'humilité et la charité chrétiennes lui interdisaient la férocité de ses jugements et il qualifie sa véhémence de démoniaque.

En cela, M. A. Dinar nous paraît encourir le reproche de sévérité qu'il adresse à Huysmans.

Ces fleurs, à son dire, bien vénéneuses pour être empotées sur un autel, sont en réalité la précieuse offrande d'une douleur vraie, causée par la trivialité de certains hommages.

Humour, ce verbe! Gaudrioles, ces épithètes! Grande injustice. C'est fausser le ton qui isolera des truculences d'un ensemble où elles sont serties. C'est trahir le peintre que titrer partie des valeurs par un habile jeu de lumière. Ce verbe, dans sa continuité, ces épithètes, à leur place, font non seulement goûter l'artiste, mais respecter le croyant, blessé de voir de pieux maladroits rapetisser un culte qu'il voudrait égal à son auguste objet.

L'accusation d'avoir failli au précepte qui commande l'amour du prochain est aussi spécieuse. Cet amour exsude, jaillit, déborde du livre généreux *Les Foules de Lourdes;* il s'épand sur ces chairs misérables que ballotte le roulement de leurs voiturettes. Dans ses prières, Huysmans s'oublie pour implorer avec une ferveur passionnée la guérison de ces maux affreux. Le miracle accompli le fait vibrer d'actions de grâces. Son désespoir éclate devant la loque humaine qu'on hisse inexaucée dans le wagon du départ et, pour elle, il demande au moins la foi qui lénifie,

Bien sûr, le sacrifice de sa personnalité d'artiste eût épuré sa piété, fait de lui un saint peut-être. Mais alors, sa plume se brisait. Dieu y eût gagné. Les hommes y eussent perdu.

Bien moins que saint, d'après le critique, il aurait senti le fagot. De la part d'un spirituel mécréant, c'est grande imprudence de l'affirmer, et c'est pour le moins brouiller les compétences qu'opposer son avis à celui de l'abbé Bremond sur ce sujet.

Mystérieuse esthétique! Juste et lapidaire définition d'une œuvre et d'une psychologie, loyale étiquette du cas Huysmans. Croyant et artiste, l'écrivain s'apparente aux bâtisseurs de cathédrales. Comme eux, il a fait contribuer laideurs et grimaces à la beauté d'une œuvre pie.

Veuillez agréer, etc...

RUBUS.

§

« L'homme sans nom », l'évêque et le conventionnel des « Misérables ». — Au très judicieux article de M. Bernard Barbery (*Mercure de France*, 15-VI-1935) sur l'origine du chapitre des *Misérables :* « L'évêque en présence d'une lumière inconnue », il convient, pensons-nous, d'ajouter une référence que nous rappela, au début de cette année, M. Joseph Buche dans son intéressant travail sur *L'école mystique de Lyon* (Paris, Alcan, 1935).

Parmi les mystiques lyonnais qui vécurent entre 1776 et 1847, M. Joseph Buche étudie le tendre ami de Mme Récamier, le philosophe Ballanche, et certain volume qu'il publia, à cent exemplaires, en 1820, sous le titre *L'homme sans nom.*

Voyons, d'après M. Joseph Buche, l'analyse de *L'homme sans nom.*

Le hasard d'un voyage réel en Italie en août 1814, et un accident de voiture retiennent Ballanche dans un hameau de Savoie « enterré dans des fondrières et des ravins et fermé par un mur circulaire de rochers ». Il y remarque une petite maison, loin de toutes les autres. Un enfant interrogé lui dit :

— C'est la maison du régicide.

— La maison du régicide? Et comment se nomme-t-il?

— C'est là son vrai nom. Du moins c'est ainsi que tout le monde l'appelle.

Ballanche fait visite au conventionnel, « un homme d'une taille avantageuse, couronné de beaux cheveux blancs ». Il recueille sa confession. « L'homme sans nom » voulait voter l'acquittement de Louis XVI, mais il a été emporté par « le délire » de l'Assemblée; l'instinct animal de la conservation l'a saisi à la tribune devant la puissance de la Convention, déjà résolue à voter le châtiment

suprême. Sa bouche a prononcé à son insu l'arrêt de mort. (Sainte-Beuve attribue cette aventure à Lecomte-Puyraveau; Deschamps au baron Jean Debry.) Finalement, « l'homme sans nom », qui a voté ainsi à contre-cœur la mort du roi, fréquente l'église et expie. Ballanche l'incline aux pieds de deux prêtres. Il meurt pardonné.

Comme on le voit, c'est un récit qui, confronté au chapitre d'Hugo, ne s'en rapproche que pour s'en éloigner. Il n'en est pas moins à retenir si, comme l'affirme M. Joseph Buche, l'auteur des *Misérables*, qui connaissait bien Ballanche, ayant lu et « relu » *L'homme sans nom*, a voulu en changer la clef. — L. DX.

§

Une lettre de M. Georges Batault.

Paris, ce 4 juin 1935.

Mon cher Directeur et ami,

Je n'entreprendrai pas de répondre à l'article que m'a consacré M. Ambrière, dans le *Mercure de France* du 1er juin dernier, parce que c'est inutile.

Je me bornerai à constater que M. Ambrière, quelque soin qu'il y ait apporté, n'a clairement compris ni le dessein de mon livre *Le Pontife de la Démagogie, Victor Hugo*, ni la position que j'ai prise.

Je voudrais simplement relever quelques erreurs touchant à ma « biographie ».

M. Ambrière insiste sur le fait que je serais un écrivain de nationalité suisse, cela n'est pas exact. Voici à ce sujet des précisions.

Né à Genève, en Suisse, d'un père Français, ayant passé toute ma jeunesse dans cette ville où ma famille était établie, j'ai été amené en 1908 à opter — ce qui était mon droit — pour la nationalité suisse parce qu'alors, étudiant en droit, je me destinais à exercer la profession d'avocat dans ma ville natale.

Des circonstances, qu'il serait trop long et sans intérêt de rapporter ici, en ont décidé autrement. Vers 1910, ma famille et moi-même, sommes venus habiter Paris, où je vis depuis vingt-cinq ans. Dans ces conditions, j'ai demandé et obtenu ma *réintégration* (et non: naturalisation) dans ma nationalité française d'origine.

Ainsi, né Français, je suis Français.

Je n'ai appartenu à la nationalité suisse pendant quelques années, qu'en raison de circonstances — si je puis dire — « accidentelles ».

Je n'ai aucun ascendant suisse, ma famille est originaire de Bourgogne.

Cela ne m'empêche pas, j'ai hâte de le dire, de garder pour ma ville natale, où j'ai passé d'heureuses années et gardé d'excellents amis, des sentiments d'affectueuse et profonde gratitude. Tout cela d'ailleurs n'aurait guère d'importance si l'on ne cherchait parfois, très sottement — faute sans doute de meilleures raisons — à tirer argument contre moi du fait de prétendues ascendances helvétiques, qui n'existent pas.

Excusez-moi, mon cher Directeur et ami, d'infliger à vos lecteurs ces explications vaines et croyez-moi votre très affectueusement dévoué

GEORGES BATAULT.

§

Une lettre de M. Georges Brunet.

18 juin 1935.

Monsieur le Directeur,

Signalant dans le *Mercure* du 1er juin 1935 (p. 244) mon modeste *Victor Hugo*, M. Francis Ambrière juge cet ouvrage « souvent universitaire dans le mauvais sens du mot », et, emporté par son éloquence, il s'exclame : « Ah! ces professeurs qui se piquent de démonter le mécanisme de la poésie! » Je ne suis pas professeur, ni docteur, pas même licencié. Ah! ces informateurs qui se piquent d'exactitude!

Sa merveilleuse baguette de sourcier révèle non moins facilement à M. Ambrière les « énormités » que j'ai émises « à propos du théâtre hugolien ». La phrase dont il cite d'informes fragments n'a pas le sens qu'il lui attribue, et ne s'applique pas spécialement au théâtre. Après cela, il peut bien me jeter à la tête les chefs-d'œuvre dramatiques du XVIIe siècle, plus Musset, plus Becque (j'ajouterais volontiers Marivaux) : il ne s'aperçoit pas que, loin de me confondre, il ne fait que confirmer mon propre jugement sur Hugo psychologue. La critique (dans le bon sens du mot) demande plus d'attention que d'imagination.

Mais c'est surtout mon chapitre sur le « mouvement » qui déchaîne l'hilarité de M. Ambrière. Le laissant à sa danse du scalp, je renvoie les lecteurs sans parti pris, que la question intéresserait, à l'ouvrage classique de Maurice Grammont, *Le vers français, ses moyens d'expression, son harmonie* (Champion, 3e édition, 1923), auquel j'ai emprunté la plupart des exemples de rejets, contre-rejets, trimètres, etc., qui figurent dans mon livre, et notamment les deux suivants, si parfaitement comiques suivant mon aimable censeur (*sic*) :

Puis tremble, puis expire, et la voix qui chantait
S'éteint, comme un oiseau | *se pose*; tout se tait.

(GRAMMONT, p. 44.)

On s'adorait | d'un bout à l'au|tre de la vie.

(GRAMMONT, p. 65.)

Il est vrai que Maurice Grammont est un universitaire; pis encore, un phonéticien; pis encore, un savant. Ah! ces spécialistes qui se permettent d'en remontrer aux profanes!

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc.

GEORGES BRUNET.

§

Impressions parisiennes d'un Germano-Américain sous le Second Empire. — Le hasard m'a mis sous les yeux, il y a quelque temps, un numéro de journal allemand, le *Sammler*, qui reproduisait, en 1921, des extraits d'une correspondance adressée à ses parents par un Bavarois des environs de Würzbourg, émigré en Amérique. Après une longue absence, ce Germano-Américain se retrouvait en Europe en 1862-63. Né en 1803, il se nommait Scherpf; à dix-huit ans, sous la Restauration, il était venu à Paris étudier la chimie et, en même temps, s'initier au commerce et aux affaires. Puis, comme tant d'autres de ses compatriotes, il avait passé l'Atlantique.

Après une longue absence — quarante ans, — il revenait faire un tour dans la vieille Europe, au moment même où la guerre de Sécession, qui avait déjà favorisé sa fortune, faisait rage aux Etats-Unis. Scherpf devait, à son retour, trouver ses intérêts fortement compromis par la faute de son associé, — un Français, souligne-t-on; il se remit courageusement à l'œuvre, mais il mourut deux ans plus tard, le 13 octobre 1866, et fut inhumé à Hoboken.

Dans son voyage de retour, avant de se rembarquer, Scherpf, en octobre 1863, eut la curiosité de revoir Paris, où il était arrivé pour la première fois quarante-deux ans plus tôt, et de là, comme d'ailleurs des villes allemandes du Sud qu'il a traversées, il ne manque pas d'adresser aux siens des observations; observations qu'il est d'autant plus curieux de lire, à plus de soixante ans de distance, qu'elles émanent d'un homme cultivé, expérimenté et qui, malgré ses préventions de race, sait voir les choses assez objectivement.

J'ai retrouvé Paris, écrit notre Germano-Américain, juste à la même époque (début d'octobre) dans laquelle j'y arrivais il y a 42 ans. Mais comme la vieille Lutèce a changé! C'était alors un tas de boue, c'est aujourd'hui la plus belle des villes que j'aie vues, malgré la grande circulation, la fourmilière qui l'animent. Elle semble aussi être devenue plus morale, car on n'y observe plus un certain désordre dans la rue, et les dames honnêtes vont dans les rues à toute heure sans avoir besoin d'une compagnie masculine, ce qu'elles n'auraient osé faire, il y a 40 ans.

En toute chose, celui qui n'a pas été en Europe depuis longtemps remarque mieux ce qu'il y a de changé en général. Les peuples deviennent cosmopolites. A côté de la bière de Bavière, on trouve ici dans les cafés l'ale et le porter anglais, qui mettaient les Français en belle humeur, il y a 40 ans. D'autre part, ils se plaignent de la médiocre qualité de leur vin, parce que, disent-ils, le vin le meilleur va en Angleterre, ce qui est vrai. Il en est de même de la nourriture. Depuis Hambourg jusqu'ici, j'ai toujours trouvé, en somme, dans tous les hôtels, une même nourriture. Les plats provinciaux et nationaux disparaissent et, avec eux, un des grands charmes du voyage.

...En somme, comme je ne retrouve plus personne de mes anciennes connaissances, je suis très seul et en butte à un ennui que je cherche à dissiper en feuilletant dans la littérature française récente, soit dans les cabinets de lecture, soit en bouquinant sur les quais de la Seine. Mais de cela aussi je suis rassasié, car, quoique j'en attendisse peu de chose, je juge impossible un pareil barbouillage sophistique et immoral. Et ces écrivains dont les Français montrent le plus de fierté écœurent un Allemand au suprême degré. S'il est entendu que la littérature d'une nation est le miroir de sa vie intellectuelle et morale et exerce, en retour, une action sur celle-ci, l'état moral de la haute société française doit être terrible. Et il parait qu'il en est ainsi.

Les Parisiens sont mécontents, comme toujours. Mais « Il » [Napoléon III] les tient comme dans un étau de fer; ils ne peuvent ni bouger ni s'agiter. Toutes les rues, — me dit-on, — sont transformées en lignes stratégiques, et celles dans lesquelles on pourrait élever avec efficacité des barricades sont macadamisées ou asphaltées, de sorte qu'elles ne peuvent être défendues de cette manière, et qu'en occupant avec des troupes les nouveaux boulevards et les quais, les différentes parties de la ville peuvent être isolées et, les approvisionnements étant coupés, peuvent être affamées. On peut même leur supprimer le gaz.

Je suis allé quelquefois au théâtre, qui m'a dégoûté autant que leur littérature nouvelle. Toutes les comédies sont stéréotypées: le mari trompe la femme, la femme trompe le mari, — ils se marient pour de l'argent, sans s'être vus auparavant, les hommes ont trois ou quatre maîtresses, qui se rencontrent « par hasard », s'arrachent les yeux ou se tournent en ridicule, — dialogue frivole avec les mots à double sens les plus grossiers. Plus ces misérables productions se distinguent à ce point de vue, plus les Français y courent, pour s'y amuser. Sous le rapport de la mise en scène, de la machinerie, de l'éclairage et de la mécanique, ils font d'ailleurs des choses extraordinaires. Dans une féerie qui a déjà été jouée 300 fois, un lutin joue aux personnages des mauvais tours de tout genre: un homme parfaitement habillé apparaît tout à coup en chemise sur la scène, de même une dame, qui ne conserve que sa chemise et sa crinoline — voilà la dramaturgie française.

Au reste, les Français sont toujours infatués d'eux-mêmes, comme il y a quarante ans.

Parlant ensuite des affaires d'Amérique, notre voyageur mentionne impartialement que les journaux anglais, le *Times* surtout, « ont toujours les meilleures nouvelles, alors que les journaux allemands sont servis par des correspondants qui n'apportent que mensonges, contre-vérités et déguisent les faits indiscutables. » Et il ajoute:

Ici à Paris, l'opinion publique est contre l'esclavage; des Français, avec lesquels je parlais, prétendaient que les nègres valent les blancs. En quelque sorte, on peut en dire autant de toutes les nations latines, qui se mêlent aisément aux nègres. D'autre part, j'ai déjà fait par deux fois l'expérience, ici, que la sympathie pour les noirs est affectation pure...

Trois semaines plus tard (le 15 novembre), Georg Scherpf, avant de quitter l'Europe, s'entretient de politique avec ses parents allemands, à propos du discours du trône, lu à la rentrée du Corps législatif, et dans lequel Napoléon III prononça cette parole: « Les traités de 1815 ont cessé d'exister. » (5 novembre 1862.)

Ici, écrit le Germano-Américain, on est d'avis que cela signifie la paix provisoire, supposé qu'on fasse ce qu'*Il* veut.

Ecoute maintenant une histoire honteuse pour nous autres Allemands. Je loge dans un hôtel allemand. Le propriétaire est un Nurembergeois qu'*Il* a connu garçon de café et à qui *Il* a avancé 20.000 francs pour monter son hôtel. Dans cette maison habite, outre de nombreux commerçants allemands du Rhin, un prétendu Berlinois qui s'intitule littérateur et dit que sa mère était Italienne, sans doute pour expliquer sa physionomie juive; on ne le voit rien faire que de lire le journal et lier connaissance avec les autres clients.

La conversation de ce compatriote, à table et le soir, roule toujours sur le même sujet : l'éloge et la louange de *Lui;* il énumère tout ce qu'*Il* a fait pour Paris, décrit brillamment les avantages que retire la population industrielle de la centralisation, peste contre tout ce qui est allemand, et en particulier prussien. C'est ainsi qu'on travaille l'opinion publique, et quelques douzaines de traîtres à 20.000 francs, postés aux bons endroits, peuvent faire beaucoup de choses.

L'opinion des Français eux-mêmes est diverse. Beaucoup disent qu'ils ne veulent plus la frontière du Rhin, ni dépouiller leurs voisins; d'autres pensent que leur Révolution n'est pas encore achevée, et considèrent comme un devoir de recommencer à tout bouleverser.

Je crois qu'*Il* cherchera à restaurer la Pologne, à annexer Venise à l'Italie et peut-être à dédommager la Prusse de Posen avec le Mecklembourg et les villes hanséatiques. Lorsque, quelques années après, la Pologne aura repris ses forces, *Il* posera la question rhénane à la première occasion. Malheur à l'Allemagne si elle accepte une restauration de la Pologne, si elle se met une seconde épine dans la chair avec une seconde France à l'est! Je ne puis pas du tout comprendre les sympathies ridicules pour la racaille polonaise. L'histoire est-elle donc vraiment un livre à sept sceaux? Ne nous dit-elle pas ce qu'ont toujours été les Polonais; et pourquoi leurs voisins, pour avoir enfin la tranquillité, ont dû partager la Pologne? Les Polonais n'appartiennent qu'au knout, parce qu'ils ont fait de l'assassinat un système...

De notre chaos transatlantique, les nouvelles arrivent de plus en plus mauvaises. Dettes, 1.998 millions, des millions incalculables de papier nouveau, les élections à New-York républicaines, car il y a là 25.000 hommes de troupe. Si on les défalque, reste une majorité de 3.000 voix contre les républicains, voilà la véritable opinion du peuple. On doit s'attendre qu'avec l'aide de l'armée, Lincoln ou un autre sera président l'année prochaine et que la guerre durera cinq ans encore, si la banqueroute de l'Etat ne survient pas auparavant.

Lincoln fut, en effet, réélu; mais la guerre de Sécession se termina dès 1863, par la défaite des Sudistes, suivie bientôt de l'assassinat de Lincoln lui-même.

Notre Germano-Américain ne vécut pas assez pour être témoin, de loin, des victoires de la Prusse (1866, 1870), qu'en sa qualité de Bavarois il ne devait exagérément aimer. De ses lettres, exhumées naguère dans un journal de son pays, nous nous sommes borné à extraire ses observations parisiennes. Diffèrent-elles tant de celles que font aujourd'hui certains de nos hôtes allemands

auxquels, même lorsqu'ils vivent ou ont vécu chez nous pendant des années, et s'ils sont de pénétrants observateurs, échappe toujours quelque côté de la psychologie française? — J.-G. PRODHOMME.

§

Le Sottisier universel.

Lorsque naquit ce dicton, la Saint-Médard tombait le 18 juin. Il y a trois cent quatre-vingt-deux ans, on réforma le calendrier. — *Le Journal,* 9 juin.

LA NOUVELLE TENUE DE L'ARMÉE DE L'AIR. — L'uniforme comprendra une vareuse remplaçant la culotte et les bandes molletières de l'ancienne tenue. — *Le Figaro,* 31 mai.

A Huntville (Texas), le nègre Albert Carr a été exécuté pour avoir violé une femme blanche, ainsi qu'un autre nègre dans la Caroline du Nord. — *L'Œuvre,* 8 juin.

Enfin apparaît, entre les mains d'une nouvelle équipe de pompiers, l'appareil à produire la mousse d'oxyde de carbone. Cette neige bienfaisante est répandue à flots sur le feu, qui diminue, baisse et s'éteint. — *Le Petit Parisien,* 3 juin.

Quant à M. Piétri, très entouré à sa sortie, il pense qu'il n'y a que deux alternatives, dont l'une n'est pas possible. — *Petit Parisien,* 5 juin.

LES ENFANTS PRISONNIERS. — ...Des enfants restent, dans les faubourgs étroits, dans les maisons malsaines, et qui contemplent, par la lucarne de la mansarde :

Le ciel est par-dessus les toits
Si bleu, si profond et si tendre

comme l'a chanté le pauvre Lelian dans sa prison de Mons. — *Le Figaro,* 9 juin.

REPRÉSENTATION GRATUITE D'« HERNANI » AU FRANÇAIS. — ...Albert Lambert, se souvenant d'avoir dételé et traîné de l'Odéon au boulevard Saint-Germain le beau vieillard qu'on célébrait hier soir, joua avec cette foi si jeune qui ne l'a jamais abandonné... Sur la scène, deux petites boîtes étaient les oreilles de la France à l'écoute. On regrettait que Victor Hugo, qui n'a pas vieilli pour les cœurs purs et les âmes sensibles, fût trop jeune, cinquante ans après sa mort, pour bénéficier en ses interprètes de la télévision. — *Le Matin,* 28 mai.

« Je donne tous mes manuscrits et tout ce qui sera trouvé écrit ou dessiné par moi, à la Bibliothèque nationale de Paris qui sera un jour la bibliothèque des Etats-Unis d'Europe. » Au dernier membre de la phrase, on a tout de suite reconnu Victor Hugo. Ces lignes constituent en effet un codicille à son testament, en date du 31 août 1885. — *Temps,* 21 mai.

Il y a aussi [parmi les souvenirs de Paul Féval] une paire de sabots dans lesquels il travaillait; chaque fois qu'il avait terminé un chapitre de roman, il en changeait la paille. — *Ouest-Journal,* 5 juin.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1935.

BULLETIN FINANCIER

L'agitation qui régnait sur le marché monétaire au début de juin s'est enfin calmée. franc sort indemne du traquenard établi par la spéculation internationale et les ·tisans d'une dévaluation du franc.

Fait remarquable : les attaques menées contre notre devise ont eu pour conséquence recul des idées « dévaluationnistes » et un progrès des protagonistes d'une stabi-ation des monnaies « décrochées » de l'or. Aux États-Unis comme en Angleterre amment, un fort courant d'opinions favorables au rétablissement de l'étalon d'or apparu. M. Marcel Régnier, ministre des Finances, n'a d'ailleurs pas caché ses es sur la nécessité d'un « alignement » des monnaies errantes d'après le franc.

Mieux encore, la répression de la spéculation contre le franc aura été l'occasion n premier resserrement des liens qui unissent les banques d'émission. A une récente emblée de la Banque des Règlements Internationaux, à Bâle, M. Tannery, gouver-ır de la Banque de France, a souligné l'importance du concours prêté par la Tré-erie américaine et de l'intervention spontanée de la Banque d'Angleterre sur le rché de Londres.

Mais, à côté de ces événements favorables qui préludent à un rétablissement des ations financières internationales et à une recherche commune des moyens d'enrayer crise, on découvre des faits regrettables. Les sorties d'or ont contracté fortement marché monétaire. Les capitaux en quête de placements à très court terme se sont éfiés au point d'amener notre institut d'émission à consentir des prêts importants commerce et à l'industrie. Les besoins d'argent de l'État restant par ailleurs impor-ts, les taux monétaires sont demeurés à des niveaux fort élevés. Et la Bourse a ssenti péniblement les répercussions de cet état de choses.

Ainsi, pendant les semaines qui suivirent la constitution du ministère Pierre Laval, a pu voir nos rentes s'inscrire à des cours déprimés, sans rapport avec les efforts ts par les pouvoirs publics pour rétablir l'ordre dans nos finances. Les valeurs evenu fixe et semi-fixe ont également marqué des reculs, parce que le loyer des itaux à court terme avoisinait celui des capitaux à long terme.

Or, sauf de très rares exceptions, les valeurs françaises à revenu variable sont enues des valeurs à revenu semi-fixe. Les dividendes de 1934 se trouvent égaux sensiblement voisins des précédents quand ils ne sont pas réduits pour des causes ticulières. Dans ces conditions, toute tension anormale du taux de l'intérêt entraîne recul du marché des valeurs.

Celui-ci est devenu particulièrement vulnérable depuis que la recherche de valeurs-uges a porté plusieurs grands titres à des cours qui escomptent des augmentations dividendes impossibles à réaliser dans les circonstances présentes et avant fort gtemps. Aussi, la spéculation peut-elle aisément provoquer des déplacements de ırs, dont l'effet sur le public non averti est des plus fâcheux.

Cette position en porte-à-faux du marché des valeurs mobilières ne peut disparaître e si le loyer de l'argent est abaissé. Mais sa réduction ne saurait être espérée que la confiance renaît. Et celle-ci dépend des actes du gouvernement. Ces actes sont nus : économies et allégements fiscaux. L'adoption des pleins pouvoirs permettent s doute ces mesures de salut national. Mais elles ne sauraient être décidées après l'élaboration d'un plan d'ensemble ayant pour but de redonner de l'élan aux ires et de ressusciter les initiatives privées. La tâche est de longue haleine. Aussi Bourse tend à prendre une attitude d'observation, dont elle ne se départira vrai-ablablement que si nos fonds publics revoient des cours plus favorables.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* personnels *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1935.